

UNE FÊTE DE NOËL

SOUS

JACQUES CARTIER

10







JACQUES CARTIER.

ERNEST MYRAND

de la Société Royale du Canada

UNE

FÊTE DE NOËL

SOUS

JACQUES CARTIER

"These are but shadows of
the things that have been," said
the Ghost.

DICKENS, *A Christmas Carol*.

TROISIÈME ÉDITION

MONTREAL

Librairie L.-J.-A. DEROME, limitée

1911

15476
V7579
1911
c.2

*Droits réservés, Canada 1911,
par la Librairie, L. J. A. DEROME, limitée.*

PRÉFACE ⁽¹⁾.

Les vulgarisateurs modernes de la science, par le moyen d'œuvres essentiellement littéraires, se sont bien gardés de proscrire ou d'anathématiser le *Roman*. Loin de là; c'est à la faveur, au prestige, à l'influence bien exploitée de ce tout-puissant qu'ils doivent la meilleure part de leurs succès. Ç'a été la suprême habileté de ces bons courtisans de flatter de la sorte le Maître Souverain de notre littérature contemporaine et, avec lui, l'innombrable légion de ses fidèles adorateurs. Ils se sont fait de sa popularité un véhicule merveilleux de propagande.

* * *

Jules Verne, par exemple, n'aurait pas réussi à faire accepter ses ouvrages par une telle universalité de lecteurs si ses cours scientifiques, déguisés en romans, n'eussent revêtu l'éclatante livrée, parlé le langage charmeur, confessé le dogme infailible de l'Imagination, cette vérité éternelle de l'éternel roman.

J'en appelle au plus froid critique, l'*Histoire de trois Russes et de trois Anglais, Un hivernage dans les glaces, Cinq semaines en ballon* eussent-ils jamais valu à leur

1. Extraits de la préface de la deuxième édition, publiée en 1890. La première édition parut en 1888.

auteur fortune et renommée si Verne les eût intitulés simplement *Leçons de géographie*? De même, son fameux roman-trilogie, *Les Enfants du Capitaine Grant*, *Vingt mille lieues sous les Mers*, *L'Île mystérieuse*, aurait-il jamais eu chez les lecteurs cet inouï succès de vogue, si l'éditeur eût sévèrement publié une *Histoire Naturelle* en trois volumes? Et le *Voyage au centre de la Terre*, est-il autre chose qu'un admirable et merveilleux *Cours de Physique et de Géologie*?

Paganel, Cyrus Smith, Robur, le capitaine Nemo sont de véritables professeurs de géographie, d'histoire naturelle, de physique, déguisés, grimés convenablement, au préalable, en héros de romans. L'intrigue même du récit n'est, le plus souvent, qu'une thèse scientifique, exposée, développée, soutenue, établie au cours d'une aventure imaginaire autant qu'originale et racontée en un très beau style qui fleurit, comme un jardin de rhétorique, les plaines arides du chiffre et les solitudes austères où les savants de toutes les langues parlent le mot exact du théorème et de l'équation.

* * *

Ce que Jules Verne a fait pour l'enseignement populaire et la vulgarisation des sciences positives, je crois devoir aujourd'hui le tenter en faveur des archives de notre histoire du Canada.

Et de même que la lecture des romans du grand écrivain français a développé le goût des études scientifiques, de même la *paraphrase littéraire d'un document archéologique* éveillera-t-elle peut-être, chez plusieurs jeunes gens instruits, l'idée de consulter nos archives, de les lire, et de se prendre, eux aussi, à leur savante et fascinante étude. Ce sera du même coup développer chez les lettrés le goût de l'histoire par excellence, celle de notre pays.

Tout le travail archéologique proprement dit est terminé maintenant, les manuscrits déchiffrés, copiés, collationnés, imprimés, se rangent aujourd'hui en beaux volumes sur les

rayons de toutes nos bibliothèques. Il n'y a plus qu'à ouvrir le livre... et à lire! Et on ne lirait pas? Je ne puis croire à cet excès d'indifférence ou de paresse!

Il était rigoureusement logique, pour qui voulait populariser les archives canadiennes-françaises, de commencer ce travail de vulgarisation suivant l'ordre des dates. Or, la *Relation du Second Voyage de Jacques Cartier* est sans contredit notre premier document historique, puisque l'on y raconte la découverte du Canada. Il était difficile, le lecteur en conviendra, d'étudier un document authentique à la fois plus précieux et plus vénérable.

Mon travail ne sera donc, à proprement parler, que la paraphrase littéraire du *Second Voyage de Jacques Cartier*.

Œuvre d'imagination, dira-t-on, bagatelle! Œuvre d'imagination si l'on veut, composition fantaisiste où cependant la *folle du logis* n'est qu'une esclave de la vérité historique. A ce point, qu'elle accepte les noms de personnes, les mots anciens de la géographie, et consent à suivre les événements, les faits, les circonstances dans leur ordre. Elle ne les combine pas, elle les regarde; elle se promène au milieu d'eux, les interroge, les critique, les admire, à la manière d'un voyageur intelligent, d'un connaisseur artiste étudiant les curiosités d'un musée ou les monuments d'une ville étrangère. Le travail d'*Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* se compose d'une série de tableaux historiques peints sur nature, de vues exactes prises sur le terrain, photographiées à la faveur de la lumière que peuvent concentrer à cette distance (sept demi-siècles) les meilleurs instruments des archivistes et des archéologues.

Aussi le public instruit qui jugera *l'épreuve* sera-t-il d'autant plus sévère pour l'ouvrier, qu'il se trouvera toujours en état de comparer la copie à l'original. Car, la raison essentielle de ce travail étant de faire CONNAITRE ET LIRE NOS ARCHIVES, j'annote le *récit littéraire* du texte

de la relation primitive ⁽¹⁾, non pas tant pour démontrer, par la vérité des événements, la vraisemblance de la fantaisie, que pour multiplier aux lecteurs les occasions de lire ce *brief récit et succincte narration de la navigation faicte en 1535-36 par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres*. Occasion rare et précieuse, s'il en fut jamais, exceptionnelle bonne fortune de pouvoir déguster, comme un fruit d'exquise saveur, ce beau français du XVI^e siècle, un français vieux, ou plutôt jeune comme l'âge de Rabelais et de Montaigne, exhalant en parfum la fraîcheur éternelle de l'esprit.

Forcément, l'attention des plus légers lecteurs s'arrêtera sur ces passages empruntés à l'original unique, extraits bizarres, étranges comme un grimoire, où l'orthographe primitive des mots, le suranné des expressions, le latinisme des tournures de phrases, piquent au vif la curiosité de l'esprit et des yeux.

“ PRENDRE PAR L'IMAGINATION CEUX-LA QUI NE VEULENT PAS DE BON GRÉ SE LIVRER A L'ÉTUDE ”, tel est l'objet entier de ce livre.

Encore l'imagination de celui qui invente à conditions pareilles aux miennes se trouve-t-elle, avec un semblable cavenas, terriblement réduite, affreusement bridée, dans le champ même de ses évolutions, le terrain par excellence de ses manœuvres, la *description*. Son action restreinte demeure étroitement liée aux *causeries* d'équipages que défraient un petit nombre de circonstances inconnues, mais vraisemblables, aussi rares et aussi vulgaires cepen-

1. Je me suis servi pour mon travail de la “ Réimpression figurée de l'édition originale rarissime de 1545 avec les variantes des manuscrits de la bibliothèque impériale. ” — Paris — Librairie Tros — 1863.

Cette réimpression est précédée d'une “ brève et succincte introduction historique ” par M. d'Avezac.

J'ai aussi consulté l'édition canadienne des *Voyages de Jacques Cartier* publiée, en 1843, sous les auspices de la *Société Littéraire et Historique* de Québec.

dant que les événements quotidiens traversant la monotonie d'un long et triste hivernage. Qui plus est, ces *causeries de matelots* se rattachent à très peu de sujets; sujets difficiles que l'imagination ne trouve qu'en évoquant la vérité de sentiments intenses, vivaces, je le veux bien admettre, mais aussi, communs à tous les hommes: sentiments de regrets amers, d'angoisses lancinantes, d'illusions éblouies, croisées presque aussitôt de désespoirs extrêmes, tous *sentiments personnels* à ces Français, acteurs d'une héroïque aventure, encore plus rongés de nostalgie que de scorbut.

Aussi, ai-je cru devoir introduire, dès le départ de l'action, un interprète qui l'accompagne à travers l'intrigue, jusqu'à la fin du récit. Cet interprète n'est pas mis là uniquement pour traduire les pensées ou les sentiments des principaux rôles, la seule clarté du langage devant suffire à cela, mais pour compléter chez le lecteur la connaissance historique de ces mêmes personnages, de leurs travaux, de leurs œuvres, de l'époque et du pays où ils ont vécu.

Pour créer le type de ce personnage je n'ai eu qu'à me souvenir. Car j'ai connu, intimement connu, dans ma vie d'écolier, au Séminaire de Québec, Monsieur l'abbé Charles-Honoré Laverdière, l'érudit archéologue, l'éminent prêtre-historien; et nul autre que lui ne m'a semblé plus apte à remplir vaillamment ce premier rôle.

J'ai dit *interprète*, j'aurais mieux fait d'écrire *coryphée*; car mon cicerone fantaisiste lui correspond et lui ressemble étonnamment. Avec cette différence, toutefois, que le coryphée des tragédies grecques donne la réplique aux acteurs en scène, cause, discute, approuve, censure, pleure, se lamente, s'inquiète, se réjouit, se glorifie, s'exalte avec eux; tandis que, dans le cas actuel, notre Mentor donne la réplique à l'auditoire, c'est-à-dire, aux lecteurs du livre. Il cause avec eux, discute, approuve, condamne les idées, les sentiments, les espérances, les désespoirs, les ambitions, les étonnements, les rêves des compagnons de Jacques Cartier. Il profite, conséquemment, de l'occasion continuellement présente de donner à ses auditeurs un *Cours*

quasi complet d'Histoire du Canada, au temps des Français. Un nom d'homme ou de ville, une parole, une action, une place, un monument, cités aux dialogues, ou mentionnés dans la partie descriptive de l'ouvrage, sont pour lui autant de raisons de prendre la parole.

Ajoutez encore, comme prétextes de causerie, les analogies d'événements ou de circonstances, les coïncidences heureuses ou bizarres, les antithèses surprenantes d'une vie toute semée d'aventures singulières, les parallèles glorieux ou les fâcheux contrastes providentiellement établis entre les hommes et leur vocation, et vous aurez autant d'à-propos, autant d'excuses, pour ce coryphée historique, de reprendre la parole, de la garder plus longtemps même que les personnages en scène, sa qualité de cicerone officiel lui permettant d'être prolix, voire même bavard, sans trop d'inconvénient pour l'auteur du livre, qui cause à sa place.

Et de même que, dans les chœurs de la tragédie antique le coryphée parlait quelquefois au nom de la foule, de même, Laverdière parlera, de sa voix claire et forte, au nom du pays. Ce sera le suprême honneur de son rôle.

* * *

C'est donc au milieu d'un groupe de matelots que Laverdière se présente. Les hardis Malouins, les audacieux Bretons, compagnons de la fortune et de la gloire de Jacques Cartier apparaissent; au lieu d'une troupe de comédiens, c'est l'équipage d'une marine française qui donne, je ne dirai pas le premier acte, ni la première scène, mais seulement le prologue de ce drame historique immortel joué au Canada par la France catholique royale pendant trois siècles consécutifs. Tragédie sans intermèdes où la chute du rideau fut remplacée par la chute du théâtre lui-même que la foudre emporta d'un seul coup avec tous ses acteurs, aux regards épouvantés des spectateurs.

Un rôle d'équipage pour canevas! J'avoue la désespérante aridité de mon sujet; mais la logique de mon raison-

nement autant que le but de mon travail m'empêchent de choisir. D'autre part, le mot *Noël*, pour qui le médite profondément, nous ouvre tout un horizon sur l'histoire canadienne-française. Ce vieux cri de joie gauloise portera-t-il bonheur à cet essai littéraire? J'en ai le pressentiment intime, la secrète assurance (1).

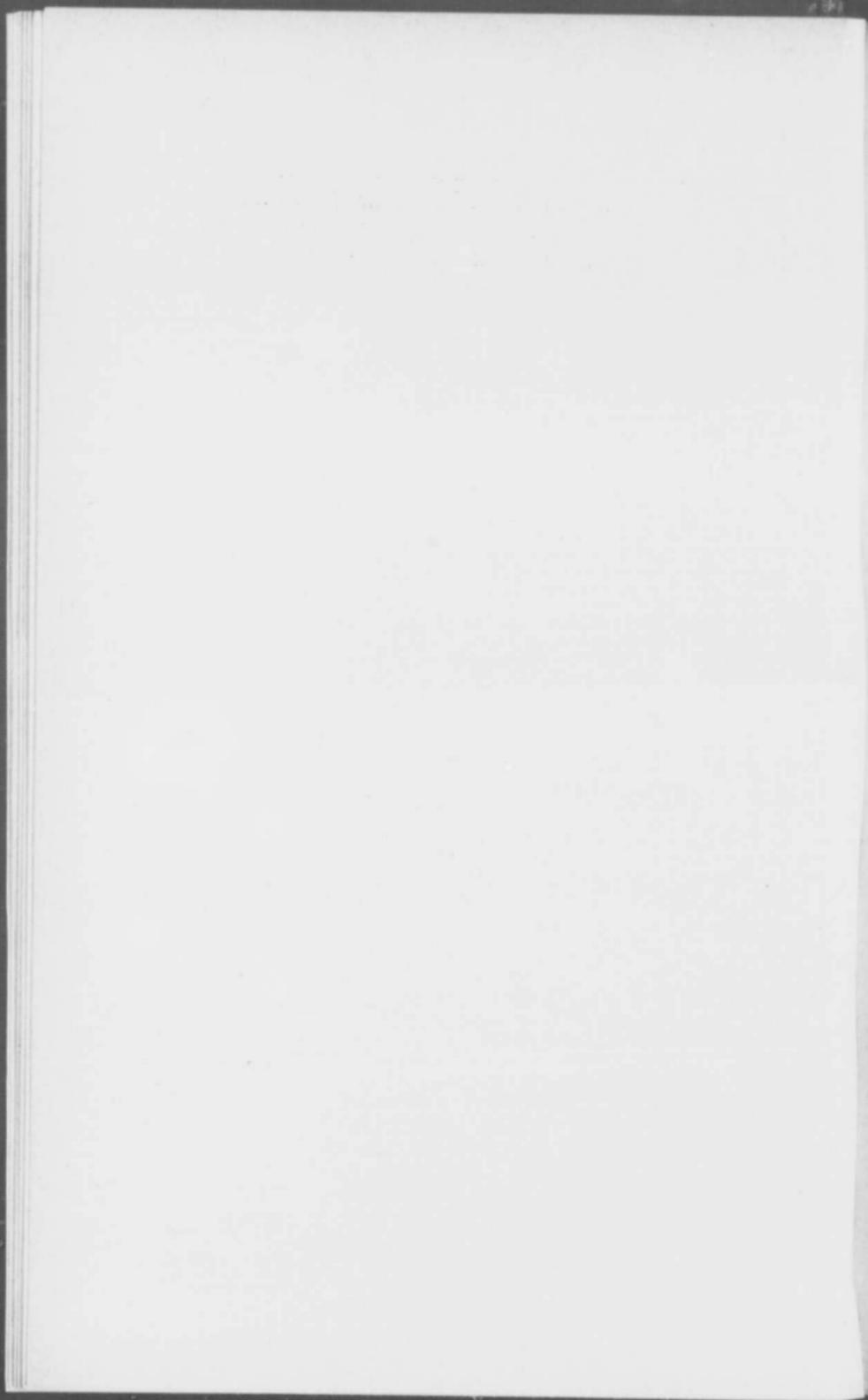
A tout événement, l'on me tiendra peut-être compte de n'avoir pas apporté à l'appui de ma thèse un exemple facile de labeur ou d'imagination.

ERNEST MYRAND.

Québec, 31 janvier 1890.

1. Le caractère didactique de cet ouvrage lui a valu d'être honoré de plusieurs souscriptions du Ministère de l'Instruction Publique de la Province de Québec.

Note de l'éditeur.



ARGUMENT ANALYTIQUE.

PROLOGUE.

UN CAUSEUR D'AUTREFOIS.

Le 24 Décembre 1885, à Québec, l'auteur d'*Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* rencontre, sur la *Grande Allée*, le personnage de Laverdière. — La conversation s'engage et l'archéologue en profite pour donner libre essor aux souvenirs historiques de sa puissante mémoire. — Ce que lui rappelaient en particulier le chiffre *trois*, le nombre *treize* et la journée du *vendredi*. — Quelle ville regardait Laverdière. — Carillons de Noël. — Une cloche absente. — Pourquoi la foule accourait à Notre-Dame. — Laverdière propose à son compagnon de route d'entrer à l'église..... et le transporte, à 350 ans de recul historique, au minuit du 25 Décembre 1535.

CHAPITRE I.

LES INTERPRÈTES DE JACQUES CARTIER.

Au royaume de Canada. — Aspect terrifiant de la forêt primitive. —angoisses de son silence et de sa solitude évanouies au spectacle du ciel étoilé. — Pourquoi les constellations, levées à l'orient, rappelaient le souvenir de Jean de Bréboeuf, le Martyr. — Marche de nuit à travers bois. — Une étrange rencontre : Taiguragny, Domagaya, interprètes de Jacques Cartier. — Laverdière, qu'ils prennent pour un de ses aumôniers, leur raconte la naissance temporelle du Christ. — Incrédulité des Sauvages. — Leur réponse : « *Qui naît aujourd'hui ne vivait pas hier et mourra demain ; or, le Grand Esprit est éternel. Ton histoire n'est pas la bonne.* » — Mentalité des Iroquois. — Ils croyaient à l'existence d'un Dieu, à l'immortalité de l'âme et à ses migrations dans les étoiles, mais rejetaient les préceptes de la morale chrétienne : le pardon des injures, l'amour de son ennemi, l'obligation de rendre le bien pour le mal. — D'amicale, au début, la discussion devient graduellement agressive. Vainement le pseudo-aumônier proteste de son abnégation et de sa bonne foi, les interprètes lui répliquent : « *Tu prétends nous enseigner le chemin du ciel, et tu ne sais pas même la route de la Chine ? Tu la cherches au profit des renégats les Visages Pâles, tes pareils en astuce et en cupidité. Ton ambassade auprès de nous n'est qu'une imposture. Tu n'es pas l'émissaire de l'Homme Cloué, mais le complice ou l'espion des traîtres. Comme eux tu songes bien plus à la conversion de nos castors qu'au salut de nos âmes ! Tu parles trop, tu mens !* » — Quel prétexte imaginèrent les Sauvages pour rompre l'entretien. — Pourquoi la plupart des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord rejetèrent l'Évangile. — Réflexions de Laverdière sur une parole célèbre du jésuite Paul Ragueneau. — Arrivée aux vaisseaux de Jacques Cartier.

CHAPITRE II.

LA NEF-GÉNÉRALE : « *Grande Hermine.* »

La chambre des batteries dans *La Grande Hermine*. — Office divin : *Dom* Guillaume Le Breton, le premier des aumôniers de Jacques Cartier, pontife en présence du Capitaine-Découvreur, des officiers de la flottille et de tout le personnel valide des trois équipages. — Étude sur les noms inscrits au rôle d'équipage. — Le décor de la Nef-Générale. — Les voilures des trois navires identifiées par Laverdière. — Notre-Dame de Roc-Amadour. — *Adeste fideles*. — A quoi pensaient les compagnons de Jacques Cartier. — Foi ardente du Découvreur.

CHAPITRE III.

LA CARAVELLE : « *Petite Hermine.* »

Un vaisseau-hôpital. — Les scorbutiques de la flottille. — *Dom* Anthoine. — Chant d'un vieux Noël populaire : *Où s'en vont ces gais bergers ?* — Le récit d'Yvon Le Gal. — Les prières de la Nativité. — Ce que chante la Liturgie catholique dans la Province de Québec. — Hymnes d'église ; leurs paraphrases historiques. — Les sonneries de la *Petite Hermine*.

CHAPITRE IV.

LA GALIOTE : « *Émérillon.* »

Les deux promeneurs quittent le vaisseau-hôpital, jettent un coup d'œil sur le *Fort Jacques-Cartier*, et se rendent à l'embouchure du ruisseau Saint-Michel. — Ils y découvrent l'*Émérillon* enlisé dans la neige. — Le cadavre du premier scorbutique, Philippe Rougemont, a été déposé à bord de la galiote. Eustache Grossin, compagnon marinier, Guillaume Séquart et Jehan Duvert, charpentiers de navire, font auprès du cercueil de leur camarade la veillée des morts. — Causeries des matelots. — Que deviendra Stadaconé ? La bourgade sera-t-elle grande ville ? Et la montagne, comme le rocher de Saint-Malo, aura-t-elle une ceinture de remparts crénelés, des murailles, des tours, une citadelle pour diadème ? — La mémoire de Jacques Cartier sera-t-elle immortelle ? — Adieux à Rougemont. — Les dernières prières.

CHAPITRE V.

UN NOËL BRETON.

Réflexions de Laverdière sur les *Noëls* de la Nouvelle-France. — Ce que les gars de Saint-Malo pensaient des aurores boréales. — Qui les aurait bien expliqués. — La bûche de Noël. — Feu de joie. — Invocations de Jacques Cartier.

ÉPILOGUE.

Comment s'en alla Laverdière. — Et ce qu'il advint des compagnons de Jacques Cartier.

UNE FÊTE DE NOËL

SOUS

JACQUES CARTIER

PROLOGUE

UN CAUSEUR D'AUTREFOIS

UN de vos amis, me disait Laverdière, quelque littérateur à imagination brillante, écrira sans doute merveilles sur « *Québec en l'an 2.000* ». Que prouvera son succès ? Pour l'avoir traité avec un éclatant mérite, ce sujet en demeurera-t-il moins léger, capricieux, fantaisiste ? Il me rappelle, par sa facilité d'exécution, ces dentelles amusantes, ces broderies au crochet, que l'on peut, à loisir, commencer, continuer, abandonner, reprendre ou terminer sans compter les mailles ou les points, ni même regarder aux dessins du patron.

— C'est le genre préféré des talents faciles et paresseux. Pas d'études pour ceux-là, pas de recherches ardues, pas de contraintes historiques ou d'obstacles d'archéologie ; il leur suffit de s'abandonner à la dérive, à la grâce du style et de l'imagination, au fil de la plume... le fil de l'eau, l'aval de la rivière. Et le tour est fait.

— Mais, pour les vaillants du travail intellectuel, pour les archivistes, les chroniqueurs, les historiens, pour ceux-là qui remontent les rapides à la perche, refoulent les courants à coups d'aviron, font les portages longs et pénibles, reprennent enfin les explorations d'avant-garde hardiment risquées par les

pionniers de la civilisation chrétienne sur une route encore lumineuse, après trois cents ans, du passage de la gloire catholique française, pour ceux-là, dis-je, ce n'est pas le Québec chimérique et fantaisiste du vingtième siècle qui importe ; mais cet autre Québec des âges héroïques, celui du 31 décembre 1775, ou celui du 13 septembre 1759 ; le Québec provocant et fier du 16 octobre 1690, ou le Québec affolé des nuits d'octobre 1660 ; le Québec puritain du 20 juillet 1629, avec le drapeau anglais flottant aux tourelles du Château Saint-Louis, ou le *Kébec* fondé du 3 juillet 1608, le *Kébecq* de Samuel de Champlain, ou bien encore, ou bien enfin le *Stadaconé* de Donnacona, la sauvage et primitive capitale d'un royaume barbare, amas de cabanes indiennes blotties, comme des poussins, sous une aile d'oiseau (1), le *Canada* (2) que Jacques Cartier, l'immortel découvreur de notre beau pays, aperçut, au matin du 14 septembre 1535, à sept demi-siècles de notre époque.

— Ces retours au passé historique du Canada ne sont pas seulement un plaisir de l'esprit, un exercice de la mémoire, une satisfaction d'orgueil national, ils demeurent encore la préoccupation continue des grandes âmes qui se font une religion sévère de leur souvenir.

C'était le maître-ès-arts, Charles Honoré Laverdière, qui me parlait ainsi, à Québec, la nuit du vingt-quatre décembre, mille-huit-cent-quatre-vingt-cinq. Il pouvait être onze heures et demie du soir ; conséquemment, pour parler le langage moderne, le style rapide du chemin de fer, nous n'étions plus qu'à trente minutes de Noël ; — trente minutes, un temps égal à la distance qui nous séparait tous deux de la ville où nous allions rentrer.

Aussi fallait-il marcher très vite pour arriver à Notre-Dame au coup de la messe de minuit. Car nous étions encore loin,

1. « *Stadaconé* dans la langue des Sauteurs signifie *aile*. La pointe de Québec ressemble par sa forme à une aile d'oiseau. » Ferland, *Histoire du Canada*, Tome I^{er}, page 90.

2. « Ils (les Sauvages) appellent une ville : « *Canada* ». *Relation*, verso du feuillet 48.

très loin même sur la route, la *Grande Allée*, la rue fashionable par excellence du quartier à la mode de notre actuelle cité, l'antique *chemin du Cap Rouge*, trois fois centenaire comme la mémoire de Jacques Cartier. L'incomparable beauté de la nuit, le besoin d'être seul, de penser librement, longuement, l'idée et la raison d'un livre m'avaient engagé à refaire une fois de plus, et certes sans regrets, la séduisante promenade du Belvédère.

Or, Laverdière était mort le 11 mars 1873. Rien n'était plus facile à relever dans les registres de l'état civil que la date précise de son décès et le quantième de son enterrement. Je dis bien aux registres de l'état civil, car, dans la chapelle du Séminaire des Missions Étrangères (1), où le saint prêtre dormait, enterré depuis douze ans, il n'y avait point de mausolée, de marbre funéraire, pas même une épitaphe gravée à son nom, qui rappelât à la mémoire distraite des vivants ce mort enseveli sous le parvis du sanctuaire (2). En cela, il n'était pas plus maltraité par l'ingratitude des hommes que son frère illustre d'études et de sacerdoce, Jean-Baptiste-Antoine Ferland, couché, aussi lui, quelque part sous le choeur de Notre-Dame de Québec, moins oublié même que Messieurs de Frontenac, de Callières, de Vaudreuil, de la Jonquière, quatre des plus fameux gouverneurs de notre Canada Français, obscurément enfouis à la Basilique, sous je ne sais plus quelle chapelle latérale (3).

1. De son titre exact: le Séminaire des Missions Étrangères à Québec. Par abréviation, nous disons couramment: le Séminaire de Québec. La chapelle fut incendiée le matin du 1^{er} janvier 1888. Il s'y perdit l'une des plus belles galeries de peintures de l'Amérique.

2. Ailleurs, on s'est montré moins oublieux et plus reconnaissant. Ainsi, l'une des gares du chemin de fer *Québec, Montmorency et Charlevoix* porte le nom de « *Laverdière* ». Cette gare est située dans la paroisse du Château-Richer, où naquit le prêtre-historien, le 26 octobre 1826.

3. Très probablement la chapelle Notre-Dame de Pitié.

L'*Histoire du Canada* par Smith, publiée à Québec en 1815, nous a conservé les inscriptions gravées sur leurs cercueils. Les voici:

1. M. DE FRONTENAC. — Cy gyst le Haut et Puissant Seigneur Louis de Buade,

En vérité j'aurais dû me rappeler que Laverdière était mort, et mort depuis douze ans, quand son fantôme m'adressa la parole, la veille de Noël, 1885. Quels motifs occultes, quelles raisons majeures, quelles urgences surnaturelles amenaient donc sur ma route ce revenant d'outre-tombe? Pourquoi, comment, et depuis quand Laverdière était-il là? Encore aujourd'hui ma mémoire ne donne à ces questions rétrospectives que de flottantes et tardives réponses. Par contre, ce dont je me souviens parfaitement est qu'il m'apparut si brusquement et me reconnut si vite, que, dans la joie première de notre mutuelle surprise, cette pensée de lui demander d'où il venait me manqua absolument.

Ce mot *joie* en étonnera plusieurs. Et cependant, je le dis

Comte de Frontenac, Gouverneur-Général de la Nouvelle-France, mort à Québec, le 28 Novembre 1698 ».

II. M. DE CALLIÈRES. — Cy gist Haut et Puissant Seigneur Hector de Callières, Chevalier de Saint-Louis, Gouverneur et Lieutenant Général de la Nouvelle-France, décédé le 26 mai 1703 ».

III. M. DE VAUDREUIL. — Cy gist haut et puissant Seigneur Messire Philippe Rigaud, Marquis de Vaudreuil, Grand Croix de l'ordre militaire de Saint-Louis, Gouverneur et Lieutenant Général de toute la Nouvelle France, décédé le dixième octobre 1725 ».

IV. M. DE LA JONQUIÈRE. — Cy repose le corps de Messire Jacques Pierre de Taffanel, Marquis de la Jonquière, Baron de Castelnau, Seigneur de Hardarsmagnas et autres lieux, Commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, Chef d'Escadre des armées navales, Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roy en toute la Nouvelle France, terres et passes de la Louisiane, Décédé à Québec, le 17 May 1752, à six heures et demie du soir, âgé de 67 ans ».

Ce fut en septembre 1796, que les cendres du comte de Frontenac, du chevalier de Callières, du marquis de Vaudreuil et du marquis de la Jonquière, furent transportées de l'église incendiée des Récollets à la cathédrale de Québec.

« On agita l'idée d'élever dans la cathédrale un modeste marbre funéraire « à chacun de ces grands noms et de ces grands chefs de notre race. La chose fut mise à l'étude, et ce, bel et si bien, que quatre-vingt trois ans après la translation de ces ossements tout est encore à faire! Frontenac, Callières, Vaudreuil, la Jonquière dorment dans la ville qui a été le siège de leur « gouvernement sans avoir même une épitaphe pour rappeler aux vivants ou « ils sont, et ce qu'ils étaient! »

Faucher de Saint-Maurice — *Relation des Fouilles faites au Collège des Jésuites*, page 11.

Cette coupable négligence a été réparée et l'ingratitude rachetée. En 1890 Mgr Faguy, curé actuel de la paroisse Notre-Dame de Québec, a fait poser à ses frais personnels, un marbre commémoratif convenable.

sans vantardise, l'idée même d'avoir peur ne me vint pas, non par excès de courage, mais pour cette autre raison non moins singulière et rare que j'oubliai de me rappeler que Laverdière était mort ! Je n'ai pas encore eu de pire distraction.

La présence quotidienne de sa photographie, la lecture de ses œuvres, l'habitude constante de les étudier, une discussion historique toute récente, où l'on avait longtemps et bien parlé de lui, m'avaient sans doute, et à mon insu, préparé doucement à cette rencontre, terrifiante à tous égards, mais qui, dans l'état actuel de mon esprit, me parut alors aussi naturelle que fortuite. Comme les organes corporels, les facultés de l'âme ont leurs torpeurs ; torpeurs partielles et temporaires, si l'on veut, mais suffisantes pour expliquer autant que pour produire ce bizarre phénomène cérébral.

Rien de fantastique d'ailleurs ne trahissait la présence du revenant chez le prêtre-archéologue : ni le vêtement flottant sur la charpente du squelette, ni la démarche solennelle de silence glacial ou de sinistre gravité, ni l'accent sépulcral de la voix creuse, ni la pâleur jaunâtre du visage. Le vent ne faisait pas osciller son fantôme et les lumières oranges du gaz, ou les rayons bleu-acier des lampes électriques n'en traversaient pas le spectre à la manière du jour pénétrant une vitre, mais projetaient, au contraire, sur la blancheur immaculée de la neige, l'ombre intense de son corps palpable.

— Devinez d'où je viens ? me dit-il.

Je lui avouai que je ne devinais pas du tout.

— Je suis allé à Sillery, voir le monument que les citoyens de cette localité ont élevé à la mémoire du fondateur de leur paroisse ⁽¹⁾ et au premier missionnaire ⁽²⁾ de la Nouvelle-France ⁽³⁾.

1. Noël Brûlart de Sillery, fondateur de la résidence de Saint-Joseph. Il a donné son nom à la paroisse actuelle de Sillery.

2. Ennemond Masse, premier missionnaire jésuite au Canada.

3. Ce fut à son voyage de 1534, que Jean Verazzano, Florentin au service de François I^{er}, prit possession du Canada au nom du Roi et lui donna, le premier, le nom de *Nouvelle-France*.

Puis Laverdière me raconta le détail attachant de cette découverte historique dont il avait partagé l'honneur avec son frère d'études et de sacerdoce, l'abbé Raymond Casgrain.

De celle-ci il passa à une autre, puis à une autre, et de cette autre à une quatrième, toujours en remontant à travers les dates, — de Brûlart de Sillery, commandeur de l'Ordre de Malte, au chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, Charles Huault de Montmagny ; — de Montmagny, à Brasdefer de Chasteaufort (1) ; — de Chasteaufort, à Samuel de Champlain ; — de Champlain, à M. De Monts ; — de M. De Monts, à M. De Chates ; — de M. de Chates, à Chauvin ; — de Chauvin, au marquis de la Roche ; — du marquis de la Roche, à Roberval ; — de Roberval, à Jacques Cartier ; — de Jacques Cartier, au Florentin Jean Verazzano.

Aux clartés rayonnantes de cette intelligence d'élite, ces grands personnages de l'histoire canadienne primitive apparaissaient comme des acteurs rentrés tout à coup en scène et jouant, sur le théâtre même de leurs fameux exploits, les premiers rôles comme les premiers actes de notre héroïque épopée. Seulement, ils avaient tous la voix, l'harmonieuse voix de Laverdière ; ce qui, selon moi, ne gâtait en rien l'expression de leurs sentiments les plus nobles et de leurs plus hautes pensées.

Contraste étonnant ! Plus l'événement était vieux, plus il s'en allait à la dérive, au recul de cet irrésistible entraînement que nous appelons le passé — l'irrévocable passé — mieux la vaillante mémoire de l'archéologue-historien l'arrêtait dans sa fuite lointaine, le fixait éclatant de sa propre lumière, le rajouvissait d'actualité, le sculptait enfin en reliefs inoubliables sur l'épaisseur de ses propres ténébres.

Laverdière s'arrêtait longuement, avec une complaisance d'artiste, à regarder ainsi passer devant lui les plus humbles figu-

1. Marc Antoine Brasdefer de Chasteaufort, *administrateur* jusqu'au 11 juin 1636.

rants de notre belle patrie. Il les faisait à plaisir défiler sous mon regard en une procession interminable.

— Ce ne sont que des figurants, me disait-il, mais, mon cher, quels figurants ! Que serait devenue sans eux l'action même des premiers rôles ? Qui l'aurait appuyée dans l'histoire, non pas cinq actes durant, comme au théâtre, mais pendant toute une vie d'homme ? Qui l'aurait maintenue cent cinquante ans, solennelle et dramatique, au prix de silencieux et pénibles travaux, d'obéissances obscures, fidèles, passives ?

— Vous méprisez les figurants ! De toute évidence vous avez le préjugé des auditoires modernes et vous croyez que les applaudissements frénétiques, les ovations délirantes valent mieux, pour le succès d'une pièce, que le travail caché des machinistes ou la voix discrète du souffleur. Rappelez-vous, ami, qu'ici, au Canada, nous avons donné une tragédie devant une salle vide, sans auditoire, c'est-à-dire sans témoins. Nous avons joué pour l'art, comme nous nous sommes battus pour la gloire, à *la française*. Une bonne manière, croyez-m'en ! N'en cherchez pas de meilleure. Donc, pour l'Histoire qui n'assistait pas à cette représentation dramatique, il faut nommer tous les personnages en scène, figurants comme premiers rôles.

Aussi, ne me parlait-il pas de Jacques Cartier, mais des compagnons de Jacques Cartier ; et, sans une seule hésitation des lèvres ou de la mémoire, il me récitait, avec la volubilité du petit écolier qui apprend par cœur seulement, les soixante-quatorze noms de marins inscrits à Saint-Malo, sur le rôle d'équipage, le trente-unième jour de mars 1535.

Il ne me disait rien de Samuel de Champlain, mais causait avec un attachant intérêt d'Étienne Brûlé, de Champigny, de Nicolas Marsolet de Rouen, *le petit roi de Tadoussac*, de Jean Nicolle, de François Marguerie, de Jean Godefroy, de Normanville, de Jacques Hertel, de Fécamp, de Jean Amyot, de Guillaume Cousture, tous interprètes du fondateur de Qué-

bec ⁽¹⁾, et qui lui avaient rendu l'inestimable service d'apprendre pour lui la lettre et l'esprit des langues sauvages.

— A quoi bon, disait-il, vous parler de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain ? Vous en savez suffisamment pour garder à leur mémoire un culte d'éternelle reconnaissance. Mais leurs obscurs compagnons d'armes et de vaisseaux, leurs frères de courages surhumains et d'héroïques misères ne méritent-ils pas, eux, l'aumône d'un souvenir ?

— Croiriez-vous, par exemple, que les missionnaires Jésuites aient seuls en ce pays donné des martyrs au Christ ? Ignorance coupable qui ne rend pas justice à tous les témoins du Divin Maître ! Ce n'est pas amoindrir la gloire immortelle de Brébeuf, de Lalemant, de Jogues, que d'en faire une part à Hébert, à Antoine de la Meslée, à Louys Guimont, à Pierre Rencontre, à Mathurin Franchetot ⁽²⁾, cinq paysans, cinq confesseurs de la Foi, cinq apôtres, qui Lui donnèrent le témoignage du sang. Cette terre vaillante du Canada favorise ceux qui l'aiment, et partage, entre les missionnaires qui l'évangélisent et les laboureurs qui l'ensemencent, l'honneur éternel d'un sacerdoce et le triomphe suprême du martyr !

— Dites-moi, ami, croiriez-vous échapper à une accusation méritée d'ingratitude en vous rappelant seulement que Dollard des Ormeaux, le héros de Montréal, sauva la Nouvelle-France en 1660 ?

Dollard ne mourut pas seul : ils étaient dix-sept à la tâche glorieuse ; nous sommes aujourd'hui un million de Canadiens-Français pour nous en souvenir. Dix-sept ! un chiffre jeune, tous des noms de jeunes gens, faciles à retenir pour des mémoires jeunes aussi, vivaces et sympathiques. Avec un peu de cœur cela devient aisé comme un jeu d'esprit. Voyez plutôt :

— Adam Dollard, sieur des Ormeaux, le chef de l'expédition, Jacques Brassier, l'armurier Jean Tavernier dit La Hochetière,

1. Benjamin Sulte *Histoire des Canadiens-Français*. — Tome I^{er}, page 149. Ferland ; *Histoire du Canada*. — Tome I^{er}, page 275.

2. *Relations des Jésuites* — année 1661 — pages 35 et 36.

le serrurier Nicolas Tillemont, Laurent Hébert dit La Rivière, le chafournier Aloné de Lestres, Nicolas Josselin, Robert Jurée, Jacques Boisseau dit Cognac, Louis Martin, Christophe Augier, Etienne Robin, Jean Valets, René Doussin, Jean Lecompte, Simon Grenet, François Crusson dit Pilote (1). Dites, m'avez-vous suivi? Avez-vous compté? J'ai bien mes dix-sept?

J'oubliai de lui répondre tant j'étais absorbé par la pensée accablante de ce qu'il avait fallu de temps, de travail ferme et de patiente endurance pour amener la mémoire, cette grande rebelle de l'intelligence, à un aussi merveilleux degré de souplesse et de docilité. Et devant ce miracle d'inflexible énergie, il me venait aux yeux, en regardant Laverdière, cette comparaison formidable du belluaire s'enfermant avec le tigre qu'il va dompter, barre la porte de la cage pour mieux enlever toute issue aux défaillances de la chair, rendre humainement impossibles la fuite ou le secours extérieur, complète sciemment l'immense péril pour contraindre son cœur à ramasser tout son courage, préoccupe l'âme à ce point que la pensée même de la peur ne lui vient pas au suprême élan du combat.

Laverdière continua : — En justice pour tous les héros de cette expédition fameuse, il convient d'ajouter à l'immortel *Palmaré* de notre histoire le nom de l'algonquin Metiwemeg et celui du huron Anahotaha. Car le courage est une vertu humaine qui ne se reconnaît pas seulement à la couleur d'un sang ou à la nationalité d'un drapeau!

Laverdière dit encore : — Je devrais ajouter, pour être complet, les noms de Nicolas du Val, Mathurin Soulard et Blaise Juillet, trois autres frères d'armes de Dollard qui périrent au début de l'expédition.

1. Leurs noms, recueillis par M. Souart, curé de Ville-Marie, furent insérés, avant la fin de l'année 1690, au registre mortuaire de la paroisse, le seul monument qui nous les ait conservés.

Il est bien étonnant que les *Relations des Jésuites* aient oublié de rapporter l'incomparable fait d'armes de Dollard. Elles auraient eu cependant un bon témoin dans la personne de Robert Jurée, l'unique survivant du massacre, prisonnier des Iroquois, mais qui leur échappa et revint à Montréal raconter l'héroïque exploit.

— L'étrange mémoire que la mienne! remarqua le maître-ès-arts en se frappant le front. Ce n'est pas l'orthographe bizarre des mots ou leurs consonnances singulières qui la frappent, mais l'agencement, le nombre des chiffres. Ainsi, dans le cas présent, ce n'est point l'originalité de ce nom de famille Blaise *Juillet* qui l'émeut, l'impressionne, l'éveille, mais l'hiéroglyphe même, le profil serpenté du chiffre *trois*, 3, un chiffre vivant pour moi, qui se tord et se dénoue, qui remue, ondoie, frissonne, quand on le regarde fixement, comme les anneaux d'un reptile.

— Vous ne sauriez imaginer quel essaim de souvenirs agréables cette pensée du chiffre *trois* fait lever dans mon intelligence. D'où provient ce phénomène? Je n'en sais rien. La raison, comme le secret, s'en rattachent peut-être à une très lointaine habitude de ma jeunesse. J'avais extrême plaisir à chanter des *chansons de marche*. Vous savez les belles chansons de Saint-Joachim et vous vous rappelez sans doute avec quels élans de voix et de gaieté les disaient eux-mêmes, à l'âge d'or des vacances, Ernest Audette et Patrice Doherty (1).

— Quand c'était mon tour je chantais tout le temps, et au couplet et au refrain. Or, vous avez dû remarquer, et cela comme malgré vous, combien de fois le chiffre *trois* entre en scène (si je puis m'exprimer ainsi) dans l'action ou le décor de nos *chansons de marche*. Ainsi par exemple :

« M'en revenant de la Vendée,
« Dans mon chemin j'ai rencontré
« *Trois* cavaliers fort bien montés. »

— Voilà pour le couplet.

« J'ai vu le *loup*, le *renard*, le *lièvre*,
« J'ai vu le *loup*, le *renard* passer. »

1. Prêtres du Séminaire de Québec. Patrice Doherty pétillant d'esprit, toujours gai, d'une amabilité inaltérable, était le boute-en-train de toutes les fêtes, l'âme de tous les plaisirs, la meilleure application du vers-devise : *Eia age, nunc salta, non ita musa diu!*

L'abbé Doherty a certes bien fait d'écouter le poète : il est mort à trente-quatre ans!

— Voilà pour le refrain.

Trois personnages encore !

— Autre exemple :

« Mon père a fait bâtir maison,
« L'a fait bâtir à *trois* pignons
« Sont *trois* charpentiers qui la font.

— C'est le premier couplet du fameux « *Va, va, va, p'tit bonnet-le, grand bonnet-le!* »

— Le cinquième couplet demande :

« *Que portes-tu dans ton jupon?* »

— Et le sixième couplet, son premier serre-file, lui répond tout de suite :

« C'est un pâté de *trois* pigeons ! »

Trois! toujours *trois*, le chiffre fatidique !

— Et que me direz-vous des : *Trois p'tits tambours revenant de la guerre?* Une célèbre celle-là !

— Et l'immortelle :

En roulant ma boule, roulant?

Derrière chez nous est un étang
En roulant ma boule,
Trois beaux canards s'en vont baignant !
Toutes leurs plumes s'en vont au vent !
Trois dames s'en vont les ramassant !

— Ailleurs, c'est la petite Jeanneton allant à la fontaine, pour emplir son cruchon :

« Par ici-t-il y passe *trois* chevaliers-barons ! »

— Ailleurs encore, à Saint-Malo, beau port de mer :

« *Trois* beaux navires sont arrivés
« Chargés d'avoine, chargés de blé.
« *Trois* dames s'en vont les marchander.
« Marchand, marchand, combien ton blé ?
« *Trois* francs l'avoine, six francs le blé ! »

— Enfin, pour en finir avec le délicieux Noël canadien-français « *D'où viens-tu, bergère* », je vous rappelle son dernier couplet :

« Y a trois petits anges
 « Descendus du ciel,
 « Chantant les louanges
 « Du Père Eternel !

— Ces chansons-là ont bercé le sommeil de ma première enfance, ma bonne, mon heureuse et sainte enfance de petit paysan, réjoui la jeunesse de ma vie d'écolier. Et l'on s'étonne après cela que la figure arabe du chiffre trois me soit restée présente aux yeux du corps et de l'esprit, comme un visage aimé de camarade, que les dates historiques où sa combinaison se rencontre demeurent ineffaçablement gravées dans ma mémoire, ou que ce nombre m'aide à grouper les personnages aussi bien que les événements d'une époque !

— A preuve : ce fut le 3 août 1492 que Christophe Colomb partit de Palos, en Espagne, et s'en alla découvrir le Nouveau-Monde. Ce fut aussi le 3 juillet 1534 que Jacques Cartier aperçut, pour la première fois, la terre du Canada, et que ses vaisseaux entrèrent dans la Baie de Gaspé (1). Et de même que trois caravelles la *Santa Maria*, la *Pinta*, la *Nina* avaient découvert le Nouveau-Monde, de même trois navires, la *Graude Hermine*, le *Courlieu*, l'*Emerillon* du hardi capitaine Jacques Cartier découvrirent le Canada. Et lorsque Jacques Cartier eut reconnu cet immense continent, notre pays lui-même était divisé en trois royaumes sauvages, le *Saguenay*, le *Canada*, l'*Hochelaga*. Les premiers missionnaires du Canada étaient au nombre de trois, les prêtres-récollets Jean Dolbeau, Denis Jamay, Joseph Le Caron qui mourut du chagrin de ne pouvoir reprendre ses travaux apostoliques au Canada redevenu français (2). Ce fut le trois

1. Gaspé le nom français du nom sauvage *Hongueda* qui signifie le bout de la terre.

2. Le traité de Saint-Germain en Laye qui rendit le Canada à la France, fut signé le 29 mars 1632.

juillet 1608 que Samuel de Champlain fonda Québec, et ce fut le 23 mars 1633 qu'il partit de Dieppe pour recouvrer la colonie rendue à la couronne de Louis XIII par le traité de Saint-Germain en Laye. Ce furent encore *trois* vaisseaux, le *Saint-Pierre*, le *Saint-Jean*, le *Don de Dieu* (1), qui ramenèrent Champlain et reconquirent à la France Québec, aujourd'hui irrémissiblement perdu pour elle! Et ce fut le 23 mai 1633 que la flottille mouilla devant la ville.

— Que voulez-vous, me dit en riant Laverdière, reprenant haleïne, que voulez-vous, j'ai la passion du nombre *trois*! et je parierais sur lui tout l'argent que l'on perd, soit aux tables de jeu, soit à la roulette. D'autres ont le culte du chiffre *sept*. Leur religion vaut la mienne, et vous savez comme moi que les goûts, les modes ou les ridicules ne se discutent pas! On les choisit seulement. J'ai les miens.

Aussi, je vous avouerai, sans fausse honte, que, de mon vivant, j'avais la superstition du nombre 13 excessivement développée dans l'imaginative.

— J'en suis fort étonné!

— Vous le seriez davantage si je vous en donnais les raisons historiques.

— Historiques? Et moi aussi je prétends en avoir à l'encontre de votre prétention.

— Dites, s'il vous plaît, je suis curieux de les connaître.

— Volontiers, et tout de suite. N'est-ce pas le 13 avril 1608 que Samuel de Champlain partit d'Honfleur pour fonder Québec? Son entreprise, comme son vaisseau, ne fit pas naufrage, et notre ville, convenez-en, n'a point trop souffert de cette date maléfique.

— Les états révoltés de la Nouvelle-Angleterre n'étaient-ils pas au nombre de treize? Aujourd'hui près de cinquante étoiles rayonnent sur l'azur triomphal du drapeau de la République

1. Ferland, *Histoire du Canada*, Tome I^{er}, page 258.

américaine. Signalez-moi, au firmament politique du Nouveau-Monde, une constellation plus magnifique !

— Ce fut le 26 octobre 1813 — trois fois treize — que se livra la bataille de Châteauguay.

— Champlain, Washington, De Salaberry — sans parler du sage Ulysse à qui le souvenir des treize poiriers du verger de Laërte valut un royaume — Champlain, Washington, De Salaberry, dis-je, ne sont point de votre opinion et n'admettront jamais l'influence néfaste du chiffre 13.

— A moi la main, riposta vivement Laverdière.

— Ce fut le 26 (deux fois treize), ce fut le 26 juillet 1758 que Louisbourg capitula. Ce fut le 13 juillet 1759, vers les deux heures du matin, que commença le bombardement de Québec. Ce fut le 13 septembre 1759 que se livra la première bataille des Plaines d'Abraham. Qui l'a perdue ? Le 13 septembre 1759 fut mortellement blessé le vaillant marquis de Montcalm. Avec qui et pour qui tombait Montcalm ? Ce fut par le *treizième* article du Traité de Paris, signé le 10 février 1763, que le roi Louis XV, de déshonorante mémoire, céda honteusement le Canada français et son immense territoire à Georges III d'Angleterre. Rappelez-vous que la Révolution de 1837 fit monter treize Canadiens à l'échafaud (1).

— Je pourrais, continua Laverdière, multiplier les exemples : je ne vous donne que les plus cruels et les plus frappants, afin qu'ils restent mieux en mémoire. Remarquez, s'il vous plaît, que cette fatalité du chiffre treize est universelle, qu'elle ne suit pas telle ou telle race, et qu'elle n'est pas particulière

1. Colborne fit juger les prisonniers rebelles par une cour martiale; 89 furent condamnés à mort, 47 à la déportation, et tous leurs biens furent confisqués. Treize condamnés, le Chevalier de Lorimier à leur tête, périrent sur l'échafaud. Ces mesures sévères furent fortement blâmées en Angleterre, même par des personnages puissants, entre autres par le duc de Wellington. Cf. Laverdière, *Histoire du Canada*, page 221.

Ce chiffre est inexact; le nombre de nos martyrs politiques est de douze. Et voici leurs noms: Cardinal, Duquet, Robert, Hamelin, les deux frères Sanguinet, Decoigne, Narbonne, Nicolas, Daunais, Hindelang, et le Chevalier De Lorimier.

à tel ou tel peuple. Ainsi, comme nous au Canada, les Anglais ont eu leurs dates historiques néfastes, frappées au même chiffre. Ce fut le 13 juillet 1755 que l'héroïque vaincu de la Monongahéla, le brave général Braddock, mourut de ses blessures (1). Ce fut le 13 septembre 1759 que leur plus grand héros, James Wolfe, expira dans les bras de la Victoire. Ce fut le 13 juillet 1632 que Thomas Kerk remit l'« *Abitation de Kébec* » et le Château Saint-Louis entre les mains d'Emery de Caën et du sieur Du Plessis Bochart, les lieutenants de Samuel de Champlain. Le même jour, la garnison anglaise reprenait la mer et le chemin de la Grande Bretagne. Croyez-moi, le *treize* est une mauvaise carte : nous autres, Canadiens-français, l'avons eue à la dernière main, et voilà pourquoi nous avons perdu la partie, la terrible partie jouée sur le tapis vert du champ de bataille.

Je lui dis en riant : — Vous avez la haine du chiffre 13, j'en conclus logiquement que vous avez *la peur du vendredi*. Ces deux superstitions se complètent : leurs croyances ne forment qu'un dogme, comme leurs mutuelles et mauvaises influences se confondent et se fortifient. Le cas historique de M. de Montcalm en offre un saisissant exemple : il est blessé à mort un *treize*, il expire un *vendredi*, et on l'enterre un *vendredi*. Connaissiez-vous rien de plus lamentable en matière de fatalité ?

— Que me chantez-vous là, interrompit Laverdière ? Auriez-vous peur du vendredi par hasard ? Vous m'étonnez !

Je lui renvoyai le mot à mot de sa réponse de tout à l'heure : — Vous le seriez bien davantage si je vous en donnais les raisons historiques.

— Historiques ? Allons donc ! Je vous écoute tout de même.

— Frontenac, le plus illustre de nos gouverneurs mourut un vendredi, le 28 novembre 1698. Montcalm, le plus brave de nos généraux, mourut un vendredi, le 14 septembre 1759 ; le premier jour du bombardement de Québec était un vendredi,

1. Braddock avait eu cinq chevaux tués sous lui pendant l'action.

le 13 juillet 1759, vous m'avez donné cette date-là vous-même, il n'y a qu'un instant ; les Acadiens furent enlevés à Grand Pré le 5 septembre 1755, un vendredi ; toujours un vendredi, le 5 août 1689, eut lieu l'épouvantable *massacre de Lachine*, une hécatombe humaine, une boucherie si horrible, que l'anéantissement successif des bourgades huronnes, et nos batailles perdues les plus sanglantes ne sont que de pâles échauffourées comparés à ce féroce coup de main de la barbarie indienne. L'histoire de la Nouvelle-France est encore rouge de ces tueries abominables de nos ancêtres par les Sauvages ; 1646, 1647, 1648, 1649, 1650, 1651, 1652, 1653, 1654, 1656, 1660 (1), sont autant de millésimes ensanglantés qui se suivent comme les échos rapides, désespérés, de ces voix lamentables, criant « au meurtre ! » par toute la Nouvelle-France, tombée sous le couteau des Iroquois. Et, cependant, 1689 seule demeure l'année terrible, l'année sinistre par excellence. *L'année du massacre*, c'est le nom qu'elle portera dans l'histoire. Et c'est un vendredi qui lui a valu tout cela ! Enfin, pour terminer, à votre manière, par un épisode du règne de la Terreur, ce fut un vendredi, le 15 février 1839, que François-Marie-Thomas, Chevalier de Lorimier, monta sur l'échafaud ! Je crois donc fermement que ces *raisons historiques* justifient, et amplement, mes préjugés à l'égard du vendredi.

— Etes-vous sérieux, me répondit gravement Laverdière, et

1. 1646. Assassinats du Père Jogues et de Lalande.

1647. Meurtres commis par les Iroquois chez la tribu des Neutres.

1648. 700 personnes massacrées à la Mission Saint-Joseph.

1649. Destruction des bourgades huronnes Saint-Ignace et Saint-Louis. Martyres de Brebeuf et de Lalemant.

1650. Première bourgade de la tribu des Neutres enlevée par les Iroquois.

1651. Seconde bourgade de la tribu des Neutres enlevée par les Iroquois.

1652. Assassinats du gouverneur Du Plessis Bochart et de 15 Français.

1653. Attaques iroquoises contre Québec, Trois-Rivières et Montréal.

1654. Destruction de la Nation des *Eriés* ou *Chats*.

1656. Massacre des Hurons par les Iroquois, à l'île d'Orléans. — Assassinat du Père Garreau.

1690. Mort héroïque de Dollard des Ormeaux et de ses dix-sept compagnons.

croyez-vous réellement qu'il y ait des jours heureux ou néfastes, des chiffres-talismans, des quantièmes fatals ou des vendredis porte-malheur? Entre ces deux superstitions j'aimerais encore mieux choisir la fatalité du nombre 13 que la male-main du Vendredi.

— Vous n'avez donc pas lu Daniel de Foë ; ou la philosophie de son rire vous aurait-elle échappé? Le spirituel railleur inspire à *Robinson Crusô* l'heureuse et neuve idée de nommer *Vendredi* le féroce cannibale qu'il vient de découvrir dans son île-prison de San Juan Fernandez. — Et pourquoi? En souvenir du jour où Selkirk rencontra ce moricaud la première fois? Apparemment, oui ; mais en réalité, nullement. Il poursuivait le persillage de ces superstitieux incurables, de ces malades imaginaires qui veulent que rien de bon n'arrive un *Vendredi*, et rapportent fatalement à l'influence hostile du vendredi toutes les mauvaises rencontres, tous les désastreux hasards et toutes les catastrophes lamentables de la vie. Ce Sauvage *Vendredi* est gai comme un Mardi-Gras du carnaval italien, heureux comme Polycrate. Eh ! vraiment ! j'ignore pourquoi il ne le serait pas ! Rappelez-vous que Molière, le plus grand des comiques modernes (et futurs probablement), avait l'âme triste, que les fossoyeurs chantent toujours, et qu'il n'y a rien comme une farce de croque-mort pour faire rire !

— La peur du vendredi ! mais il n'y a que les mauvais historiens et les mauvais prêtres qui aient cette épouvante-là.

— Quant à la mort du Christ, vous savez ce qu'il en faut penser : vous êtes catholique, moi je suis prêtre. Job blasphéma-t-il, lorsqu'il regretta sur son fumier le jour de sa naissance? Et l'esclave qui maudirait sa délivrance mériterait-il la liberté? N'en disons pas davantage sur ce propos.

— Ce fut un vendredi, le 3 août 1492, que les caravelles du Génois quittèrent Palos et la terre d'Espagne, et ce fut un vendredi, le 12 octobre 1492, que le Nouveau Monde apparut aux vigies de *la Pinta* ! Cette découverte fut le plus grand évé-

nement de l'âge moderne. Les siècles à venir n'en produiront jamais un plus fameux !

— Ce fut un vendredi, le 5 mars 1496 que le roi d'Angleterre, Henri VIII, donna à Jean Cabot, sa commission de capitaine découvreur. En ma qualité d'archéologue je vous signale cette archive : c'est le premier document officiel anglais qui se rapporte à l'Amérique.

— Ce fut un vendredi, le 28 juillet 1606, que la charrue de Louis Hébert, laboura pour la première fois le sol fécond de notre bien-aimée patrie (1). Après trois siècles de récoltes débordantes et d'exubérantes moissons, la prodigieuse terre du Canada n'est pas encore épuisée, que je sache. Dites-moi, la date où elle deviendra stérile ? Prenez garde, jeune homme, que ce ne soit un vendredi !

— Ce fut un vendredi, le 24 avril 1615, que le *Saint-Etienne* partit de Honfleur avec Denis Jamay, Jean Dolbeau et Joseph Le Caron, les trois premiers missionnaires du Canada.

— Ce fut un vendredi, le 26 juin 1615, que la première messe fut dite à Québec (2) ; un vendredi, le 6 juin 1659, que François

1. Le vendredi, lendemain de notre arrivée (27 juillet 1606), le sieur de Poutrincourt affectionné à cette entreprise (*l'établissement de Port Royal en Acadie*) comme pour soi-même, mit une partie de ses gens en besogne, au labourage et culture de la terre, tandis que les autres s'occupaient à nettoyer les chambres et chacun appareiller ce qui était de son métier. Ce coup de charrue est le vrai commencement de la colonie française en Acadie. — L'ESCARBOT.

« Louis Hébert, apothicaire de Paris, avait accompagné Poutrincourt dès 1604, et c'est probablement lui qui dirigea les travaux d'agriculture dont parle Lescarbot..... Nous retrouvons Hébert en Acadie et plus tard à Québec, car il fut le premier labourer de ces deux contrées, et les Acadiens comme les Canadiens voient en lui le colon fondateur de leurs races ».

Benjamin Sulte: *Histoire des Canadiens-français*, Tome 1^{er}, chapitre III, page 63.

Louis Hébert, paraît être né à Paris où il avait épousé Marie Rollet. En 1606, il passa à l'Acadie et Lescarbot en parle dans les termes suivants : (liv. IV) : « Poutrincourt fit cultiver un parc de terre pour y semer du blé à l'aide de notre apothicaire, Louis Hébert, homme qui, outre l'expérience qu'il a en son art, prend grand plaisir au labourage de la terre ».

Ferland: *Notes sur les Régistres de Notre-Dame de Québec*, page 9.

2. Il faut excepter les messes dites, pendant l'hivernage des vaisseaux de Jacques Cartier, en 1535-36, par les aumôniers de la flotte, Dont Antoine et Dom Guillaume Le Brevet.

de Montmorency Laval, notre premier évêque, arriva à Québec ; un vendredi, le 20 octobre 1690, que Frontenac chassa des battures de la Canardière les miliciens de la Nouvelle-Angleterre, et les força de se rembarquer, dans le désordre d'une folle panique, sur les vaisseaux de l'amiral Phips : un vendredi, le 13 septembre 1697, que le héros de la Baie d'Hudson, Iberville, enleva le fort Nelson aux Anglais.

— J'en passe, et des meilleurs. Et pour cause. J'entasserais dates sur dates, j'accumulerais éphémérides sur éphémérides, je couvrirais trois fois d'événements heureux le nombre de vos jours néfastes et de vos quantièmes fatidiques, que je ne prouverais rien du tout, soit à l'encontre de votre utopie, soit à l'appui de la mienne. Etudiez l'histoire du pays et vous trouverez que les actions décisives, politiques ou militaires, les irrémédiables désastres, les catastrophes finales, s'échappent absolument à la prétendue funeste influence du jour qui nous occupe. La première bataille des Plaines d'Abraham (1) fut livrée un *jeudi*. Que n'auriez-vous pas dit, superstitieux que vous êtes, le combat avait eu lieu le lendemain ? Québec capitula un *mardi*, le 18 septembre 1759 ; Montréal, un *dimanche*, le 7 septembre 1760 ; le *Traité de Paris*, qui livrait sans retour le Canada à l'Angleterre, fut signé un *jeudi*, le 10 février 1763 ; ce fut encore un *dimanche* que Montgomery fut tué en risquant l'audacieux assaut de Québec, le matin du 31 décembre 1775. *Et reliqua*.

Croyez-moi, les jours heureux ressemblent aux pierres blanches qui les marquaient chez les anciens, *albo notanda lapillo dies* (2). Apparemment la Providence laisse tomber les pre-

1. « Le nom biblique que porte cet endroit à jamais célèbre n'a qu'un rapport très éloigné avec le père des Hébreux ; il lui vient d'un certain Abraham Martin qui possédait autrefois une partie de cette étendue de terre. Abraham Martin, dit l'*Ecoissais*, pilote, acquit, par donation du 10 octobre 1648 et du 1^{er} février 1652, vingt arpents de terre d'Adrien Duchesne, et par cession de la Compagnie de la Nouvelle-France, douze autres arpents. » Lemoine, *Album du Touriste*, Note E, de l'Appendice.

2. Cf. Perse, *Deuxième satire*.

miers d'une main avare et distraite sur tous les chemins de la vie, comme la Nature sème les autres avec prodigalité dans le sable de tous les rivages. On en trouve partout, et chacun peut en ramasser quelques-uns. Dieu les abandonne aux recherches avides et à l'espérance éternelle de l'homme.

Laverdière eut tout à coup un accès de gaieté, un rire subit, qui sonna clair, comme l'écho d'une joie enfantine.

— Quels grands bébés nous sommes! s'écria-t-il. Voilà que nous discutons des quantèmes et des vendredis, comme deux vieilles filles qui se disputent sur le plein de la lune ou le saint du calendrier! Après tout, c'est encore une manière (je ne dirai pas la meilleure) d'étudier notre histoire du Canada et de rafraîchir notre mémoire à la glorieuse lumière de ses éphémérides!

— Nos éphémérides canadiennes-françaises, savez-vous bien qu'il y avait là matière à très bel almanach? C'est un travail que j'avais commencé. Ça, n'en parlez jamais, je vous le dis en confidence, l'aventure a raté, magistralement raté... faute de temps.

— Que voulez-vous, ajouta le maître-ès-arts, avec un regret dans la voix, je suis parti si vite, l'on est venu me chercher si brusquement (1).

— Qui donc? lui demandai-je, sans défiance.

Et Laverdière me répondit :

— La Mort!

Il souriait doucement comme sa belle voix harmonieuse laissait tomber ce mot terrible, qu'il prononçait avec la tendresse d'un nom ami.

La Mort! Etrange phénomène, ce mot formidable, qui eût arraché un léthargique à son sommeil fatal, ne réveilla pas ma

1. M. l'abbé Laverdière mourut après deux jours de maladie seulement.

M. Faucher de Saint-Maurice, l'un de nos littérateurs canadiens-français les mieux connus, a publié une biographie très sympathique de l'abbé Charles-Honoré Laverdière. On la trouvera dans la *Collection des brochures canadiennes* de la Bibliothèque de la Législature de Québec, volume 47.

mémoire. Et je continuai de marcher sans épouvante à la droite de ce fantôme, croyant toujours à la présence d'un homme vivant.

Causant de la sorte, nous arrivâmes à la hauteur de la rue *Grande Allée*. Il existe à cet endroit précis, un renflement considérable du sol, qui ressemble, à s'y méprendre, au profil d'un flot de ressac énorme, prêt à déferler, avec un bruit de tonnerre, sur les terrains vagues de la banlieue et à entraîner, dans son irrésistible élan, toutes les villas des environs.

Une tour Martello ⁽¹⁾ basse, grise, ronde comme un phare, monte la garde sur cette élévation de rocher. On dirait une sentinelle que le gouvernement impérial a oublié de relever, quand il rappela ses troupes, au lendemain de la Confédération canadienne. Bien qu'elle appartienne à la stratégie, et soit une fortification essentiellement militaire, elle en a peu la physionomie menaçante, et conserve, en dépit de son métier et de sa vocation, une douce expression de bonhomie, l'air paisible et bourgeois de l'honnête artisan qu'elle abrite. Pas de soldats sous sa toiture plate et circulaire comme un parasol chinois, point de canons allongeant le cou dans l'embrasure de ses meurtrières soigneusement fermées de volets, comme la fenêtre d'une maison de campagne. On dirait un vétéran, un invalide, assis là, autant pour reposer sa fatigue que pour distraire sa nostalgie des anciennes batailles, un balafré des ages héroïques s'oubliant à regarder, là-bas dans la plaine, Wolfe, Montcalm, Lévis, Murray, Arnold ou Montgomery passer la revue de leurs historiques régiments.

La vue que l'on obtient au sommet du plateau est superbe : soit que l'on regarde la ville neuve attifée de sa plus fraîche toilette et l'élégante richesse de son plus fier quartier ⁽²⁾, soit que l'on s'attarde à contempler, à l'horizon de Sainte-Foy, le fascinant panorama de la campagne, la falaise de Saint-Ro-

1. Ce fut en 1808 que furent construites, sous la direction du général Brock, les quatre tours Martello, qui complètent les fortifications sud de Québec.

2. Le quartier Montcalm.

muald, les hauteurs de Saint-David de l'Aube-Rivière (1), le bois de Spencer Wood, la route de Sillery, les villas de Mont Plaisant, cachées comme des nids, dans la feuillée des bosquets ou la verdure des champs, enfin, la délicieuse vallée de la rivière Saint-Charles.

— Comme la ville est changée! remarqua Laverdière.

— Vous ne dites pas embellie? Eh! monsieur, vous n'êtes pas flatteur!

L'historien esquissa un sourire. — Je ne vois pas, dit-il, la même ville que vous regardez. Ainsi, pour ne vous en donner qu'un exemple, j'aperçois la maison du chirurgien Arnoux dans la façade de votre Hôtel-de-Ville (2); la résidence de l'aide-major Jean Hugues Péan (3) au lieu et place de la demeure actuelle du paic-maitre Forest; les quartiers-généraux du marquis Louis-Joseph Montcalm de Saint Véran dans le salon du barbier Williams (4); les jardins de l'abbé Vignal, aux Ursulines (5). Je les vois tous, aussi distinctement que vous-même

1. Ainsi nommé en mémoire du cinquième évêque de Québec, Mgr François-Louis de Pourroy de l'Aube-Rivière.

2. « A quelques mètres de la maison de Gobert (ou Gaubert) s'élève l'Hôtel-de-Ville de Québec, sur le site même où était en 1759 la résidence du chirurgien Arnoux. »

Album du Touriste, par Le Moine, page 16.

Depuis la publication de l'*Album du Touriste*, M. Le Moine aurait, paraît-il, repris son opinion à ce propos. Il croit maintenant que la résidence du chirurgien Arnoux devait être la maison actuelle du charretier Campbell, c'est-à-dire, les numéros 45 et 47 de la rue Saint-Louis. Laquelle est la meilleure des deux suppositions? La parole est aux archéologues.

3. Le mari de la fameuse maîtresse de l'intendant Bigot. Le juge Emsly occupait en 1815 la maison que ce soldat de... fortune habitait en 1758; plus tard, le Gouvernement l'acheta pour en faire une caserne d'officiers.

Le Moine, *Histoire des Fortifications et des Rues de Québec*, page 18.

4. La maison du charretier Campbell, Nos 45 et 47, sur la rue Saint-Louis, celle des barbiers-coiffeurs Williams, N° 36 sur la même rue (*Montcalm's Head Quarters*), et la boulangerie Johnson, sur la rue Saint-Jean (en dedans des murs) sont actuellement les trois plus vieilles maisons françaises (antérieures à la conquête) encore debout. Elles offrent un triple exemple de ce genre bizarre de toitures pointues, très hautes, percées de lucarnes ouvrant au ras des gouttières, comme des yeux à fleur de tête, et dessinant sur le ciel un profil excessivement aigu.

5. L'abbé Vignal, avant d'être sulpicien, logeait à l'encoignure des rues *Parloir* et *Stadaconé*. Il cultivait un terrain qu'il avait défriché et en donnait le

pouvez regarder encore aujourd'hui la boutique du tonnelier François Gobert, au numéro 72 de la rue Saint-Louis (1).

— Vous me trouvez bizarre et fantasque de retracer ainsi, dans les rangées parallèles de vos maisons neuves, les bicoques disparues de la vieille capitale française. Les gens de mon espèce sont rares, je l'avoue ; mais confessez, à votre tour, qu'il s'en retrouve toujours quelques-uns à tous âges et en tous pays. Horace, le classique Horatius Flaccus, les connaissait bien ceux-là, qu'il appelait dans l'« Art Poétique » : *laudatores temporis acti*. Il en est un célèbre qui a passé par votre ville, il n'y a pas dix ans. Auriez-vous par hasard, oublié lord Dufferin ? Et comprenez-vous pourquoi ce gouverneur fit reconstruire, aux frais de l'Etat, les portes militaires du vieux Québec, que la bêtise ignorante de son Conseil Municipal avait rasées ? Ce remarquable diplomate était un véritable *laudator temporis acti*, dans toute la large et noble acception du mot. Je l'admire autant que je l'en félicite. Toutefois, n'ayant pas la richesse et la fortune du vice-roi des Indes, j'en suis réduit à rebâtir, de mémoire et d'imagination, les monuments classiques de votre capitale. Comprenez-vous maintenant aussi pourquoi je regarde, à travers la pierre de vos demeures modernes, les vieilles maisons françaises qu'elles ont remplacées ? Pourquoi les terrains vagues de la cité sont pour moi remplis de chapelles monastiques, de casernes ou de collèges ? Pourquoi, trempé de pluie ou poudré de neige, je reste là, à quelque coin de vos rues historiques, m'extasiant à voir passer les personnages fameux de notre épopée canadienne ? Comme les vieillards je m'amuse, ou plutôt je me console avec mes souvenirs.

produit au soutien du monastère des Ursulines. Plus tard, il quitta l'office de chapelain du cloître pour s'affilier au Séminaire de Saint-Sulpice. Il fut tué, rôti et mangé par les Sauvages à Laprairie de la Magdeleine, vis-à-vis de Montréal, le 27 octobre 1661.

J. M. Le Moine, *Histoire des Fortifications et des Rues de Québec*, page 18.

1. On y déposa, le matin du 31 décembre 1775, le cadavre de l'audacieux général Richard Montgomery.

La mémoire ! c'est le regard qui voit lorsque les yeux de la chair s'aveuglent ; la mémoire ! c'est l'oreille qui écoute lorsque la tête devient sourde et pesante ; la mémoire ! c'est la voix intérieure, l'incomparable amie, qui parle, qui cause, qui raconte, à mesure que les bruits de ce monde s'éteignent et meurent, et que le silence, avant-coureur du grand sommeil, envahit l'âme comme une vague irrésistible.

Tout en causant de la sorte, mon étrange interlocuteur s'était mis à marcher et moi à le suivre machinalement. Nous avions quitté la rue Saint-Louis, et nous allions droit devant nous, traversant alors la place du Vieux Marché de la Haute Ville. Ce terrain vague, servant aujourd'hui de poste aux cochers de place et aux camionneurs, est un vaste carré borné, au nord, par les maisons de la rue La Fabrique, à l'est, par la Basilique Mineure de Notre-Dame de Québec, au sud, par les maisons de la rue Buade (1), à l'ouest, par l'emplacement désert du Collège de Québec (2), servant alors de quartiers-généraux aux tailleurs de pierre du nouveau Palais de Justice. C'est un endroit ouvert à tous les vents, sillonné par une multitude de petits chemins de traverse courant dans toutes les directions, d'un secours inestimable aux affaires de toutes les besognes.

En ce moment, les quatre grandes églises paroissiales de la ville, Notre-Dame, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Roch et Saint-Sauveur (3) carillonnèrent à toute volée l'appel de la messe de minuit. Il pouvait être onze heures et trois quarts. Presque aussitôt le clocher de la cathédrale anglicane se mit à monter et redescendre sans relâche son éternelle gamme en *do* naturel. Puis soudain, après cinq ou six accords plaqués, et un silence de plusieurs secondes, il commença lentement à jouer *Auld Lang Syne*, l'*Old Long Since*, le *Vieil Autrefois* de la vieille

1. Ainsi nommée en mémoire de Louis de Buade, comte de Frontenac.

2. Le Collège de Québec, fondé par le marquis de Gamache, fut bâti en 1637.

3. Ainsi nommé en mémoire de M. le Sueur de Saint-Sauveur, ancien curé de Saint-Sauveur de Thury (aujourd'hui Thury-Ilarecourt), en Normandie, prêtre séculier, qui demeurait à Québec, en 1635.

Ferland, *Histoire du Canada*, Tome 4^e, page 277.

Ecosse, une mélodie immortalisée par l'immortelle poésie de Burns.

Puis, sans transition musicale, le clocher chanta la grande hymne des nations chrétiennes, *Adeste jüdeles, læti triumphantes*. Cette religieuse harmonie, soutenue par la base vibrante de tous les carillons de l'ancienne capitale, pénétrait, comme un subtil parfum, la froide et silencieuse atmosphère de la nuit. Soit fantaisie de l'odorat, soit caprice de l'imagination, échos flottants de la mémoire, l'on y croyait respirer la bonne odeur de l'encens brûlé dans les temples, ou bien encore, la senteur résineuse, vivifiante et forte du sapin et du cèdre, composant, de leurs branches entrelacées, la verdure et la feuillée symboliques de nos *Crèches de Noël*. L'âme se sentait envahie par le sentiment intense d'une paix profonde, suave, exquise, comparable, par spectacle, à la sérénité lumineuse d'un ciel étoilé, et, par analogie de sensation, au bien-être indicible que les sens éprouvent à la première influence du narcotique qui les endort.

Et cependant, je le dois avouer, j'écoutais mal cette magistrale symphonie chantée, là-haut dans le ciel, par tous les clochers de la grande ville. Mon esprit troublé par l'étrange et bizarre rencontre de tout à l'heure, ne suivait plus qu'à travers un bruit de pensées distraites l'extatique mélodie des carillons ; ce qui gâtait affreusement l'effet charmeur des sonneries. Cela ressemblait, comme irritante impression, à de la musique de maître écoutée dans les tapageuses causeries d'un auditoire de sots.

— Il manque une cloche aux carillons, remarqua Laverdière.

Et comme je lui demandais laquelle était absente, le maître-arts leva la main sur le terrain vague où naguère s'élevait le vieux *Collège de Québec*.

— C'est grand dommage, dit-il, qu'ils l'aient démoli. Le *Collège de Québec*, voyez-vous, était la maison paternelle des missionnaires, le *chez-nous* délicieux de ces apôtres incomparables, qui, *pour l'amour du bon Dieu*, avaient déserté leurs

familles et laissé vacantes leurs places au foyer domestique. Le *Collège de Québec*, c'était la seule étape, l'unique relai de ces conquérants évangéliques, lesquels, à l'exemple des expéditions militaires de la stratégie moderne, s'avançaient, à marches forc es, au cœur des pays infidèles, préférant emporter d'assaut les citadelles du paganisme plutôt que les assiéger. Ces haltes étaient singulièrement courtes : le temps précis de panser les plaies, fermer les blessures, laisser pâlir les cicatrices, le strict repos absolument commandé par le corps n'en pouvant plus de douleurs et de tortures. Encore ce délassement n'était-il que fictif et dérisoire, car le corps entraît de moitié dans les fatigues prolongées de l'étude et les veilles interminables de la prière.

Le *Collège de Québec*, comme on aurait dû l'aimer ! Et vous en avez fait une caserne (!) ! Après tout, cette métamorphose n'était pas pour le séminaire un incomparable outrage ; de plus beaux édifices et de plus sacrés ont éprouvé pires destins. L'histoire de la Révolution française est là pour rappeler le souvenir de cathédrales profan es, transformées en  curies ! Le *Collège de Québec* aurait pu devenir une grange ; et vous savez qu'il s'en est fallu de bien peu qu'il ne servit d' table !

— Va donc pour la caserne ! On y logea plus de soldats qu'autrefois de séminaristes. S'y trouva-t-il, pour cela, plus de discipline et plus de courage ? Dites-moi, quels hommes dépasseront jamais en bravoure ces stoiques martyrs de la colonie, ces illustres violent s de la Mort, Br b euf et Jogues, Lalande et Gabriel Lalemant, Garreau, Buteux, Daniel, Chabanel, Charles Garnier ? Après quatre-vingts ans de caserne il n'est pas sorti de là un régiment anglais comparable à cette phalange de Macchabées.

— Oui, c'est grand dommage qu'ils aient ainsi abattu le

1. Le Père Jean-Joseph Casot, né le 4 octobre 1728, mourut le 16 mars 1800. C'était le dernier jésuite de la Nouvelle-France. Ce jour-là le gouvernement prit officiellement possession des biens de la Société de Jésus.

Collège de Québec. Pourquoi l'avoir livré aux démolisseurs ? C'était une œuvre de trahison et vous n'en trouverez pas l'excuse. De cette maison qui avait reçu du marquis de Gamache, son fondateur, 16,000 écus d'or, comme obole du premier bienfait, il ne reste plus rien sur la terre ! La dynamite est allée chercher dans le rocher de ses assises ce que les pics et les pioches avaient été impuissants à atteindre. Les pierres bénites de fondation, la pierre angulaire du collège, ont été traitées comme un détritus dangereux, comme une vidange malsaine avec laquelle on a comblé les fossés de nos fortifications militaires, les quais de notre Commission du Havre, ou les terrassements du fameux chemin de fer de la Rive Nord (1). On n'a pas même songé à sauver de la catastrophe finale son clocher réglementaire et à le replacer sur quelque chapelle de mission, bâtie là-bas, aux frontières avancées de la colonisation canadienne française, dans la vallée du Lac Saint-Jean, par exemple, où les âmes réjouies du Père De Quen, son découvreur, et du Père Labrosse, son apôtre, l'eussent encore entendu sonner ! C'est mon avis qu'il eût porté bonheur à la future paroisse. N'est-ce pas le vôtre ?

Phénomène bizarre, à mesure que Laverdière parlait, l'allégresse des carillons, tout à l'heure étourdissante comme leurs volées, semblait maintenant s'éteindre, s'évanouir, se confondre par transitions rapides avec le glas sévère de quelques grandes funérailles. Les cloches partageaient-elles la mélancolie du maître-ès-arts ? ou subissais-je moi-même, et à mon insu, sa magnétique influence ? Je ne sais trop. J'éprouvais une angoisse comparable en intensité à cette tristesse qui déchire l'âme quand, à votre place et à leur tour, des voix étrangères chantent les romances de vos vingt ans, alors que pour

1. D'après M. Faucher de Saint-Maurice la cache-d'armes du marché Montcalm aurait été jetée tout d'une pièce dans le quai du Chemin de Fer du Nord au quartier du Palais.

Relation des fouilles exécutées par Ordre du Gouvernement dans les Fondations du Collège des Jésuites à Québec, page 9.

vous la jeunesse est morte, le rêve éteint, les illusions perdues, les espérances en cendres, toute la vie brisée comme un verre, tout l'avenir gâché sans retour par quelque irréparable catastrophe.

Mais cet accès de spleen dura peu. L'humeur morose d'un hypocondriaque se fût évanouie comme un songe, fondue comme une buée dans une flambée de soleil, à cette chaude et contagieuse allégresse dont la plus haute clameur n'était cependant qu'un écho affaibli de cette autre joie intérieure exubérante qui possédait les âmes chrétiennes en ce saint jour. C'était vraiment un gai spectacle que le défilé interminable des braves gens marchant à l'église par toutes les rues de la ville. Et rien ne rafraîchissait le sang comme ce beau et grand tapage de toute une population en liesse.

Trois raisons motivaient ce concours exceptionnel de la foule. D'abord, la solennité même de Noël, la plus universellement célébrée de nos fêtes religieuses. Venait ensuite, immédiatement après, cette autre séduction puissante des québécois, la musique ; car on avait préparé, à cette occasion, un programme exquis, une véritable agape artistique, un menu superfin qui promettait aux invités du banquet des surprises ravissantes et des merveilles inouïes de vocalises. Il aurait suffi d'ailleurs, pour s'en convaincre, d'écouter sur la rue les dilettantes (y compris ceux qui prétendent l'être) discuter *fortissimo* les mérites et démérites de tels virtuoses et de telles partitions. Ces messieurs parlaient beaux-arts avec cette chaleur émoustillée qui rappelle assez naturellement l'habitude du champagne et ses conséquences.

Aussi, spécialement séduite par les promesses de ce *Christmas Festival* et le spectacle éclatant de notre faste liturgique, l'élite protestante de la cité accourait-elle de partout ses quartiers élégants et même de la banlieue. *La Banlieue de Québec* n'est pas précisément aux confins de la terre, mais s'aperçoit à une honnête distance, en deçà des lignes d'horizon. Aussi, les belles dames des équipages, toutes emmitouffées de four-

rures au fond de leurs traîneaux, comme les modestes piétons marchant allègrement le chemin qu'elles suivaient en voiture, de Mont-Plaisant, de l'Avenue des Érables, de Sillery, de Bergerville, voire même de Sainte-Foy, eussent consenti volontiers à ce que la ville se fût trouvée, en cette circonstance, une fois encore plus lointaine, pour mieux contempler la féerique beauté d'une nuit d'hiver canadien. C'était, en effet, goûter un délice de nageur que prolonger ce bain de lumière sidérale pénétrant, à la fois, le corps et l'âme, une lumière divinement pure, divinement rayonnante, vibrant aux yeux avec une telle puissance d'émission que le spectateur ébloui ne savait plus vraiment d'où elle partait : du disque argenté de la lune, ou de la neige immaculée.

Les toitures, les mansardes, les têtes originales des cheminées estompaient leurs silhouettes bizarres sur la blancheur des rues avec une telle netteté de lignes et de profils, que je croyais regarder, dans la contemplation de ce paysage de rêve, une gravure de Gustave Doré, agrandie au cadre de la nature. Les ombres du tableau en étaient si intenses, si brusquement découpées, tranchées dans la neige, qu'elles me semblaient creuses comme des gaufres aussi capricieuses que gigantesques.

Dans le firmament bleu — un azur de ciel d'été — les fumées molles des innombrables cheminées de la ville montaient verticales. Parfois, de légers coups de vent, des brises égarées, cherchant leur chemin d'une aile inquiète, couchaient comme des flammes de bougies ces fumées paisibles, quasi immobiles pour l'œil qui les suivait dans l'atmosphère. Alors ces vapeurs chaudes de bois ou de charbons fondus en braises, flottantes comme des buées sur l'air pur et lumineux de la nuit, devenaient panachées, élastiques comme de la vapeur échappée des soupapes d'une locomotive. Et les fumerolles, comme autant de piliers qui se cassent et croulent, se brisaient en une infinité de petits nuages floconneux courant à la vitesse du vent, avec

des allures d'oiseaux sauvages passant, l'automne, dans les hauteurs du ciel.

L'atmosphère était à ce point diaphane qu'un spectateur, placé, à cette heure de minuit, au premier kiosque de la Terrasse Dufferin, aurait embrassé, comme en plein jour, le féerique panorama qu'elle commande, et saisi, jusqu'aux lignes les plus lointaines de l'horizon, le majestueux profil des Laurentides, encore nettement accentuées à sept lieues de distance.

Aussi *toute la ville était dans la rue*, suivant le mot d'une femme célèbre. Il aurait d'ailleurs suffi, pour s'en convaincre, de regarder, sur la rue La Fabrique, le spectacle de cette multitude accourue des faubourgs, foule compacte, serrée comme les arbres d'une forêt de sapins, solide, impénétrable comme un carré d'infanterie anglaise, et qui marchait sur l'église avec l'allure provocante de régiments qui vont se battre.

— Quelle foule! remarqua Laverdière avec étonnement, quelle foule! Et son regard, large ouvert, se promenait avec stupeur sur cette mer humaine envahissant, à la vitesse du galop d'un cheval, le terrain vague du Vieux Marché, naguère encore désert, silencieux, endormi comme un cimetière.

Et aussi moi je me demandais comment logerait, dans l'étroite enceinte de l'église, la prodigieuse multitude qui s'engouffrait maintenant sous le portique, avec l'impatiente colère d'une eau courante, longtemps retardée par un barrage, et qui rentre tout à coup dans le creux naturel de son lit. Des portes béantes s'échappaient, en bouffées de blanche vapeur, la chaude atmosphère intérieure du temple. Et de la place du Vieux Marché (1) où nous étions jusque-là demeurés, Laverdière et moi, l'on entendait parfaitement jouer l'orgue. Cet écho nous arrivait sans doute par l'entrebâillement continu des portes, ou peut-être aussi, de la seule vibration des grandes fenêtres du portail. L'orgue chantait avec joie, avec élan, avec l'enthousiasme contagieux d'un allégre militaire :

1. Consulter les gravures de Québec en 1832.

Nouvelle agréable !
Un Sauveur Enfant nous est né !
C'est dans une étable
Qu'il nous est donné !

— Si nous entrions à la cathédrale ? proposa le maître-ès-arts, d'une voix insinuante.

— A vos ordres, lui dis-je.

Et avec lui (je le croyais du moins), j'entrai à Notre-Dame.

CHAPITRE PREMIER

LES INTERPRÈTES DE JACQUES CARTIER

Je renonce à vous peindre ou à comparer l'étonnement qui me saisit au fermer de la porte. Ce fut une surprise telle qu'elle me pénétra, comme la peur, d'un froid intense. J'eusse été, certes, excusable de m'épouvanter devant l'inattendu d'un spectacle étrange comme la fantaisie d'un conte macabre. En face de moi, derrière moi, à ma droite, sur ma gauche, se tenait debout une immense forêt de grands chênes, superbes de taille et de ramure.

Si flegmatique que soit le caractère, cela produit une bizarre et singulière impression de tomber, de la sorte, sans transition appréciable de temps et de lieu, au franc milieu d'un bois inconnu, alors que vous croyez bonnement marcher, comme tout honnête citoyen payant ses taxes, sur le trottoir municipal de votre rue, ouverte au centre précis d'une ville bâtie de douze mille maisons habitées par soixante-neuf mille âmes (vieux style). Ce changement à vue, supérieur, et de beaucoup, aux meilleures inventions de la machinerie théâtrale moderne, vous reporte naturellement aux temps légendaires de ces voyageurs arabes qui sautaient, à volonté, de Trébizonde à Bagdad, ou de La Mecque à l'Alhambra, sur un tapis volant... probablement volé.

Rien ne troublait le silence farouche et l'éternelle immobilité de cette sauvage nature. Les troncs gigantesques de ces beaux arbres ⁽¹⁾, serrés les uns contre les autres comme les soldats

1. Au près d'iceluy lieu [l'embouchure de la Rivière Saint-Charles] y a ung peuple dont est seigneur le diet Donnacona et y est aussi bonne terre qu'il soit possible de veoir et bien fructifere, pleine de fort beaux arbres de la nature et sorte de France comme chestes, ormes, fresnes, noyers, yfs (ifs).

d'un régiment marchant à l'assaut sous une pluie de mitraille, semblaient à l'avance rangés en bataille contre les armées à venir du défricheur et du bûcheron.

Sentinelles attentives à signaler l'ennemi, ils nous cernaient de toutes parts, et si étroitement, que leurs cercles compacts semblaient se refermer, se rétrécir, à mesure que nous les regardions.

Nous occupions alors, Laverdière et moi, le centre d'une petite clairière taillée dans l'épaisseur du bois par un feu de tonnerre ou les cendres mal éteintes d'un campement abandonné. Dans tous les cas, quelles que fussent les origines d'incendie, la pluie avait eu prompt raison de cet embrasement, car la superficie du plateau découvert ne mesurait guère plus d'un arpent.

Sans la blancheur réverbérante de la neige, l'obscurité de la forêt eût été complète. Et cependant, toute cette haute futaie, absolument nue de feuillage, se trouvait être dans une excellente condition de lumière. Aussi je m'étonnai fort que la lune, alors dans toute la largeur de son disque, ne vint pas à l'inonder de sa clarté resplendissante.

Instinctivement, je relevai la tête pour l'apercevoir; concevez, si possible, ma stupéfaction: la lune avait, comme par magie, disparu du firmament. Le soleil s'était-il éteint, notre satellite s'était-il éclipsé? ou bien encore un poète incompris l'avait-il escamoté au profit de sa muse? Je ne sais. Seulement, je reconnus au-dessus de ma tête le ciel astronomique des mois de décembre, les constellations étincelantes de nos superbes nuits d'hiver. Au zénith, le *gamma* d'Andromède; à l'est, le *Grand Chien*, les *Gémeaux*, le *Cocher*; au sud, le géant *Orion*, le *Taureau*, sa *Pléiade* d'étoiles sur l'épaule, la même constellation que les Iroquois du Canada appelaient autrefois

cédrès, vignes aubespines qui portent le fruit aussi gros que prunes de Damas et autres arbres, soubz lesquelz croist de aussi beau chanvre que celui de France qui vient sans semence ny labour.

Cf. *Relation*, feuillet 14.

les *Danseuses* ; puis le *Bélier*, l'*Eridan*, *Pégase*, le *Dauphin*, le *Verseau* ; à l'ouest, le *Cygne*, la *Lyre*, l'*Aigle* ; au nord, *Céphée*, *Cassiopée*, les deux *Ourses*, *Hercule* et le *Dragon*. Ce spectacle éternellement beau, éternellement jeune, éternellement grand de l'Infini rayonnant par les mondes stellaires, me frappa d'un tel ravissement, que j'en oubliai d'admiration et ma terreur et ma surprise. Un ciel étoilé ! Ce merveilleux décor, après six mille ans de mise en scène, fascine encore jusqu'à l'extase l'œil humain insatiable de sa féerique splendeur !

Et devant cette muraille d'horizon incrustée d'étoiles étincelantes, comme le feu des pierres précieuses, dans les ors d'un bijou, je me rappelai que Jean de Brébœuf, le martyr, avait autrefois contemplé la splendeur du même spectacle, telle nuit d'hiver de l'année 1640 où, dans le ciel, aux mêmes clartés rayonnantes, une croix miraculeuse lui était apparue, levée tout à coup sur les pays des Nations Iroquoises (1). Elle était si grande, si grande, qu'il y avait assez de place pour y clouer non seulement un homme, mais encore l'entière population de la Nouvelle-France. Et d'imagination, ou plutôt de mémoire historique, je m'amusais à reconstruire ce prophétique *labarum*, cherchant à deviner quels groupes d'étoiles, constellations ou nébuleuses, ses bras immenses avaient versés. Problème insoluble : car il manquerait toujours une donnée essentielle à qui chercherait son inconnue : l'heure de la nuit n'étant pas mentionnée au récit de l'apparition. Toutefois, la Nation Neutre, par sa position géographique, étant à l'ouest du pays des Iroquois, il n'est pas hasardeux de conclure que la croix prophétique de Brébœuf apparut dans l'est,

1. « L'année 1640 qu'il [Jean de Brébœuf] passa, tout l'hiver, en mission dans « la Nation Neutre une grande croix luy apparut, qui venoit du costé des « Nations Iroquoises. Il le dit au Pere qui l'accompagnoit ; lequel luy deman- « dant quelques particularitez plus grandes de cette apparition, il ne luy « répondit autre chose, sinon que cette croix estoit si grande, qu'il y en avoit « assez [de place] pour attacher non seulement une personne mais tous tant « que nous estions en ce pays. »

Relations des Jésuites, année 1639, ch. V, page 17.

qu'elle s'élevait à l'horizon au-dessus même de l'abîme du Niagara⁽¹⁾ et que son pied, comme celui du Divin Maître, marchait sur les eaux tourmentées de l'immense cataracte.

Comment cette réminiscence, particulière à Jean de Brébœuf, me vint à l'esprit, je ne saurais trop en rendre compte. Elle ne fut, selon moi, que la suite naturelle de la pensée première des Iroquois, laquelle m'était venue au souvenir gracieux de leur fable astronomique expliquant, avec un rare bonheur de poésie, l'origine des *Pléiades*. Or, rien comme le nom du bourreau, ne rappelle mieux celui de la victime, alors surtout que le supplicié fut illustre. Cherchez partout, dans l'histoire universelle, au martyrologe de l'Église, et nommez-m'en un plus fameux que ce premier apôtre des Hurons, le plus stoïque confesseur de l'Évangile au Canada, comme le plus fier témoin du courage humain sur la Terre⁽²⁾.

Je m'arrêtai longtemps à contempler toutes ces étoiles éclatantes : Sirius, Rigel, Procyon, Bételgeuse, Aldebaran, Castor, Pollux, Bellatrix, Altaïr, le *delta*, l'*epsilon* et le *dzéta* d'*Orion*, ces *Trois Rois Mages* que le Christianisme a cru reconnaître dans cette page incomparable du firmament, la plus belle, sans conteste, de l'uranographie. Cette pensée de l'Épiphanie me ramena, par analogie de circonstance et de synchronisme, à ces nuits de Noël d'autrefois si radieuses, où je m'amusais, écolier, à reconnaître, par ces mêmes astres, les constellations dont ils étaient les sentinelles respectives.

1. *Nagara*, transformation du mot iroquois *Ongohara*, signifie *l'eau qui tonne*.

La cataracte Victoria, sur le fleuve Zambèse (Afrique équatoriale), se nommait primitivement *Mosi-ou-tonya*, c'est-à-dire : *la fumée qui tonne*.

C'est Livingstone qui lui a donné ce nom de Victoria en l'honneur de notre Très Gracieuse Souveraine alors (1860) glorieusement regnant.

2. « La constance des deux missionnaires (Jean de Brébœuf et Gabriel « Lalemant) — surtout celle de Brébœuf, fut prodigieuse. Il ne donna pas le « moindre signe de douleur, et ne fit pas entendre la plus légère plainte ; aussi « les Sauvages, aussitôt après sa mort, ouvrirent son cadavre et burent le « sang qui coula de son cœur. Ils le partagerent entre les jeunes gens, dans « l'idée, qu'en le mangeant, ils auraient une partie de ce grand courage ».

Bressani, *Mort du Père Jean de Brébœuf*, ch. V, page 256.

Sans la forêt profonde qui m'enveloppait de toutes parts je me serais cru demeuré à mon ancien poste d'observation, au promontoire de Québec, sur le plateau même de la cité proprement dite, tant les étoiles me paraissaient occuper une position identique. Bref, je me retrouvais, à moins d'être la victime d'une mystification inouïe, sur le terrain précis du Vieux Marché. Je n'avais donc pas même changé de place ; conséquemment, il n'y avait que mon voisinage d'ensorcelé. Réflexion faite, je trouvai ma situation consolante.

— Sommes-nous à Québec ? demandai-je à Laverdière.

— Vous l'avez dit.

— Quelle heure est-il ?

— Minuit sonne.

— Quel jour ?

— Le vingt-cinq décembre.

— De cette année ? Allons donc ! vous plaisantez !

— Non pas, c'est aujourd'hui la fête de Noël, l'an du Seigneur 1535. Nous sommes à 350 ans d'hier !

1535 ! Il paraît que je criai cette date-là un peu haut, car mon interlocuteur eut un froncement de sourcils et dit en me frappant du coude : — Plus bas, s'il vous plaît, nous sommes en pays hostile. Il ajouta presque aussitôt :

— C'est la forêt primitive, la forêt païenne du Canada sauvage, le royaume de Donnacona (!) ! Cassez une branche, et cela suffira pour vous trahir et vous livrer du même coup à un ennemi aussi féroce qu'invisible (?). Sentinelle, prenez garde à

1. Le lendemain (de la première exploration de l'île d'Orléans par Jacques Cartier), le Seigneur de Canada, nommé *Donnacona* en nom, et l'appellent pour seigneur Agouhanna, vint avecques douze barques accompagné de plusieurs gens devant nos navires.

Relation, feuillet 13.

2. Aux amis qui lui représentaient les dangers d'un établissement à Montréal, avec un trop petit nombre de soldats, sur cette île occupée par une tribu considérable d'Indiens, M. de Maisonneuve répondait : « Je ne suis pas venu « pour délibérer, mais pour agir. Y eût-il, à Hochelaga, autant d'Iroquois que « d'arbres sur ce plateau (le promontoire de Québec), il est de mon devoir et « de mon honneur d'y établir une colonie. » Ces fières paroles méritent d'être conservées vivaces dans la mémoire. Elles rajeunissent le sang et le courage.

vous ! C'est un bon cri d'alarme, et je prie Dieu qu'il vous le conserve vibrant à l'oreille. Sachez, pour ne l'oublier jamais, que chacun de ces arbres cache un anthropophage, ou peut lui-même devenir un poteau de torture (1). Le sol indien prête étonnamment à ce genre de métamorphoses horribles.

Je vous l'avouerai avec candeur, j'aurais mieux aimé que Laverdière m'eût signalé la présence d'un tigre aux environs. Cela m'eût paru moins terrible ; car je ne connais pas, dans toute l'histoire naturelle, un fauve plus redoutable que l'homme retourné à la barbarie. Mes yeux sortaient littéralement de leurs orbites, tant je scrutais avec effort les moindres sinuosités de la route, sondant du regard la noirceur des buissons, épiait les arbres, m'effrayant au bruit de mon propre marcher, éprouvant enfin un sentiment analogue aux émotions de ces voleurs novices qui grelottent d'épouvante en regardant dormir le malheureux qu'ils pillent.

A ma droite, à ma gauche, devant et derrière moi, l'immense forêt multipliait ses chênes. A qui m'eût demandé ce que je voyais dans ce bois infini, j'aurais pu répondre naïvement : *des arbres, des arbres, des arbres*, à la tragique manière de ce Danois célèbre qui lisait, lui, *des mots, des mots, des mots*. Seulement, ma réponse eût été de beaucoup plus inquiète que sarcastique.

— Marchons vite, me dit le maître-ès-arts, il est tard, la fête est peut-être commencée.

Et sur ce, Laverdière partit au pas gymnastique, suivant à travers le bois un chemin demeuré pour moi invisible. La neige, durcie au froid, offrait au pied une résistance élastique, ce qui me permettait de suivre aisément mon infatigable guide.

1. Les Iroquois de l'époque de Jacques Cartier n'étaient pas précisément des agneaux. A preuve cet épisode de la *Relation* de 1535 : « Nous fut par le dict Donnacona monstré les peaulx de cinq testes d'hommes, estandues sur du boys, comme peaulx de parchemin. Lequel Donnacona nous dit que c'étoient des Trudamans devers le Su qui leur menaïent continuellement la guerre. »

Relation, feuillet 29.

— Où allons-nous? demandai-je.

— Au Fort Jacques Cartier, répondit-il, sans tourner la tête.

Puis il ajouta, après trois ou quatre enjambées gigantesques par-dessus des troncs morts : — entendre la messe à la *Grande Hermine*.

Cette nouvelle me combla de joie. Et je marchai en conséquence, c'est-à-dire, plus allègrement que jamais.

C'était merveilleux de remarquer comme le magique sentier s'identifiait, par ses méandres, avec les angles droits et les arcs de cercle du tracé cadastral actuel de nos rues dans la cité. Sans la présence des arbres, qui nous enserraient de toutes parts, j'aurais parié que je descendais la rue La Fabrique; puis, tournant à gauche, au premier coude du chemin, je crus m'engager dans la vieille rue Saint-Jean, car la route décrivait alors une courbe très accentuée. La ligne se redressait ensuite pour se casser encore à angle droit, tournant cette fois à droite. Evidemment je quittais la rue Saint-Jean pour la rue des Pauvres ⁽¹⁾, (la rue du Palais, de son titre moderne). Il y avait, à cet endroit du chemin, un affaissement de terrain très rapide; puis, toujours descendant, le sentier décrivait, de droite à gauche et de gauche à droite, un grand arc de cercle lequel, tracé sur la neige, eût donné la figure typographique d'un S majuscule parfait.

A cet endroit Laverdière s'arrêta court, prêta l'oreille, et frappant du pied avec impatience, il me dit : — « Nous n'arriverons jamais à temps, prenons la rivière. » Puis il marcha droit devant lui.

Effectivement, nous arrivâmes sur les bords d'une large rivière. L'hiver, notre terrible hiver du Canada, l'avait gelée sur toute l'étendue de sa surface; et sa glace vive, bleuâtre et

1. *Histoire des Fortifications et des Rues de Québec*, par J. M. Le Moine, page 28: « La rue qui conduisait de la rue Saint-Jean au palais de l'Intendant, « sur les rives du Saint-Charles, s'appela plus tard la *Rue des Pauvres*, parce « qu'elle traversait le terrain ou domaine dont le revenu était affecté aux « pauvres de l'Hôtel-Dieu ».

transparente, d'où le vent colère du nord-est chassait la neige, étincelait dans les ténèbres de la nuit comme une armure d'acier.

Je demandai au maître-ès-arts, le nom de cette rivière.

Il me regarda étonné. « — Comment, s'écria-t-il, déjà égaré? »

— Les Montagnais, bien avant l'arrivée de Jacques Cartier, avaient nommé cette rivière *Cabir-Coubat*, à cause de ses nombreux méandres. Ce mot, dans leur langue, est l'adjectif qui rend cette idée (1). Le Découvreur du Canada la baptisa *Sainte-Croix*, en mémoire de l'*Exaltation de la Sainte-Croix* dont on célébrait la fête le jour qu'il entra dans ses eaux, le 14 septembre 1535. Quatre-vingt-quatre ans plus tard, en 1619, les Pères Récollets l'appelèrent *Saint-Charles*, en souvenir de Messire Charles des Boues, ecclésiastique d'une haute piété, grand vicaire de Pontoise et fondateur de leurs missions en la Nouvelle-France. Ce nom du bienfaiteur a prévalu dans l'histoire, comme sur les cartes géographiques du pays. Rare et précieux exemple de la reconnaissance humaine!

— Voici l'embouchure de la rivière, me dit encore Laverdière, allongeant le bras dans la direction de l'est, — au fond, cette grande tache d'encre que vous voyez là-bas, c'est le fleuve qui passe.

Je fixai durant quelques secondes ce noir qui ressemblait au vide béant de quelque gouffre gigantesque. La neige immaculée

1. *Cabir-Coubat* et *Stadaconé* sont deux mots montagnais. Ce qui prouve que les Montagnais avaient précédé les Iroquois à Québec quand Jacques Cartier les y rencontra, qu'ils avaient antérieurement et depuis longtemps même occupé cette région du pays puisqu'ils avaient nommé sa montagne et sa rivière et que les Iroquois n'y étaient que récemment arrivés puisqu'ils n'avaient pas encore traduit *Cabir-Coubat* et *Stadaconé* dans leur langue.

De même les Iroquois que Jacques Cartier connut à Stadaconé précédèrent les Algonquins que Samuel de Champlain, soixante-dix ans plus tard, trouva à Québec. Le mot de *Stadaconé* n'avait pas été traduit par eux mais remplacé par un autre, *Kebek*, qui signifiait, en algonquin, *rétrécissement des eaux*. *Stadaconé* (*taille d'oiseau*) rappelait le profil de la montagne, *Kebec*, l'étranglement du fleuve.

Contrairement aux migrations des oiseaux, celles des peuplades aborigènes du Canada étaient aussi capricieuses qu'incertaines, partant incompréhensibles aux Européens habitués au commerce de nations stables, immobilisées sur des territoires déterminés et à frontières permanentes.

du rivage accentuait encore l'intensité de ces eaux ténébreuses, qui n'avaient pour correctif que les blancheurs livides de longs glaçons flottant à leur surface, comme des noyés revenus de l'abîme, et s'en allant à la dérive, de toute la rapidité du courant quadruplée par l'impétueuse vitesse de la marée basse.

Ce fut dans le silence de cette muette contemplation, qu'à l'intervalle régulier d'un glas qui tinte, l'écho agonisant d'une cloche m'arriva, si faible, si dilué, si grêle, si flottant, qu'on eût dit le timbre d'une pendule sonnante dans le vide d'une machine pneumatique. De toute évidence, ce clocher, cette église, devait être prodigieusement éloigné de nous.

J'étais surpris, tout de même, qu'il y eût au XVI^e siècle une chapelle catholique au franc milieu de cette forêt païenne, et, j'allais m'en ouvrir à Laverdière, quand deux Sauvages, surgis je ne sais d'où, passèrent entre lui et moi, silencieusement, comme des fantômes. Ils étaient chaussés de mocassins et vêtus de grosses peaux d'ours noirs. Au sommet de leurs têtes leurs cheveux, hérissés en panache, étaient piqués de plumes d'oiseaux peintes aux couleurs voyantes du jaune, du vert et du rouge. Leurs bras nus ⁽¹⁾ étaient littéralement couverts de tatouages étranges : profils d'idoles, dessins d'animaux, serpents, tortues, feuilles d'arbres, pinces de canots, le tout confondu en un gâchis incroyable.

Laverdière répondit à mon geste de surprise par un mot qui la centupla :

— Les interprètes de Jacques Cartier : Taiguragny ! Domagaya !!

Cette révélation me causa plus de terreur que d'étonnement. Car il me vint tout à coup de penser que des trois hommes marchant devant moi, deux étaient morts depuis plus de trois

1. « Et sont [*les Sauvages*] tant hommes, femmes qu'enfants plus durs que « bestes au froid. Car de la plus grande froidure que nous ayons veu, laquelle « estoit merueilleuse et aspre, venaient par-dessus les glaces et neiges tous « les jours à nos navires, la pluspart d'eux tous nus, qui est chose fort [*difficile*] à croire qui ne l'a veu ».

Relation, verso du feuillet 31.

siècles et que le dernier comptait, dans les caveaux de la chapelle du Séminaire de Québec, douze années de cercueil. C'était véritablement un sinistre et terrifiant spectacle que la vision de ces trois fantômes glissant sur la neige silencieuse.

Phénomène bizarre : plus les spectres s'éloignaient et plus je me sentais envahir par le froid irrésistible d'une terreur affolante et l'isolement sépulcral d'une solitude absolue. De mémoire d'homme cela ne s'était jamais vu, ou plutôt jamais lu dans une histoire de revenants. C'était avoir peur à contresens, si l'on convient qu'il existe un bon sens pour avoir peur. Je poussai même l'extravagance jusqu'à courir après mes trois épouvantails pour me rassurer autant que pour les rattraper. Et j'entendis, en me rapprochant d'eux, la voix harmonieuse de Laverdière causant avec les interprètes. Instantanément le cauchemar disparut, à la façon de ces mauvais rêves qu'un bruit familier dissipe au réveil. Bien que je fusse à leurs côtés, les deux Sauvages ne me jetèrent pas même un coup d'œil. On eût dit qu'ils n'avaient vu personne. Laverdière disait donc :

— Ecoute. Il y a de cela quinze fois cent hivers et trente-cinq autres, là-bas, là-bas, au delà du Grand Lac Salé, que tu vois d'Honguedo ⁽¹⁾, il y avait une bourgade de Visages Pâles ⁽²⁾. Elle était bâtie si loin, si loin dans l'intérieur des terres du Soleil Levant, qu'un coureur iroquois, après avoir nagé toute la largeur de la Mer, eût encore marché pendant sept lunes avant de l'atteindre.

Une nuit, à pareille heure de celle-ci, un homme, accompagnant une femme enceinte du Grand-Ésprit, traversait le village, frappait aux portes des wigwams demandant une natte au fond d'une tente et quelques peaux d'ours pour y réfugier la femme, car le temps était arrivé où elle devait enfanter. Tous deux étaient pauvres. Ils n'avaient point de poisson à donner, n'ayant pas même un filet pour le prendre ; point de gibier à offrir.

1. Honguedo : (*le bout de la terre*), nom sauvage primitif de Gaspé.

2. Bethléem.

n'ayant pas même de flèches, ni d'arcs : ils n'avaient pas même un collier de porcelaines pour payer la permission de coucher une seule nuit dans une cabane. Ils n'avaient que de bonnes paroles à offrir, et disaient :

« Votre hospitalité vous donnera la Paix, une Paix inaltérable, plus suave que la fumée de vos calumets, plus précieuse que la porcelaine de vos colliers. »

Mais les Visages Pâles de cette bourgade ne connaissaient pas le prix de cette Paix, ayant toujours, eux, préféré l'esclavage à la guerre, car ils n'avaient point de courage. Ils refusèrent l'entrée de leurs wigwams à ce compatriote, à ce frère, à ce fils de la tribu, disant qu'ils ne le connaissaient pas, qu'ils n'avaient point de place dans leur fort palissadé.

— Pourquoi, interrompit Domagaya, pourquoi persistes-tu, Robe Noire, à comparer la maison du Visage Pâle à la cabane du Peau-Rouge? Son hospitalité n'est-elle pas aussi différente que sa demeure?

Si l'homme et la femme se fussent présentés à Stadaconé, cette nuit-là, il y aurait eu place pour eux dans le fort palissadé. L'homme se fût assis sur la plus belle natte, et la femme se fût reposée, dans le wigwam de l'agouhanna, sur la plus épaisse de ses peaux d'ours. On eût placé la chaudière sur le feu, et dans la chaudière ce que les chasseurs avaient tué de meilleur comme gibier. On les eût promenés de cabane en cabane, et de festin en festin. Les plus considérables de la bourgade les eussent visités et les auraient priés de raconter des nouvelles de leur lointain pays. Quand bien même on aurait reconnu qu'ils débitaient, comme toi, des mensonges, personne n'aurait osé les contredire.

— Pourquoi? La vérité ne souffre pas qu'on l'insulte devant ses témoins.

L'interprète répondit simplement :

— C'est l'usage ⁽¹⁾.

1. L'hospitalité tenait un rang distingué dans l'estime des Sauvages et ils l'exerçaient à la manière des patriarches. L'étranger, quelque inconnu qu'il

Puis il ajouta, après un intervalle de silence qui me parut bien long :

— Une autre coutume est celle-ci : quand l'étranger qui fut notre hôte témoigne le désir de s'en aller, nous lui donnons, à son choix, un présent de vivres ou de pelleteries. C'est peu offrir, mais que veux-tu, Robe Noire, nous sommes si pauvres ! Le cadeau du Visage Pâle est-il plus riche : que donne-t-il à son compatriote qu'il chasse de la cabane : un coup de pied, un coup de bâton, un coup de couteau ? à son choix, comme nous ?

Parlant ainsi, Domagaya fixait sur Laverdière un regard mauvais. Et le sombre visage de l'interprète s'éclairait graduellement d'un hideux sourire, chargé d'une telle expression de mépris que la cruauté même du sarcasme, précis et mordant, n'en parut atténuée.

Mais l'Iroquois en fut pour ses frais de persiflage et d'ironie, car Laverdière, affectant n'avoir rien entendu, poursuivit gravement le récit évangélique :

— L'homme et la femme entrèrent donc dans une étable. Et là, au milieu de la nuit, la femme accoucha d'un petit enfant si beau, si beau, que de la splendeur de ses yeux et de la blancheur de sa chair il s'échappait une lumière éclairant toute l'étable, comme en plein jour. L'homme et la femme se mirent à genoux et adorèrent Dieu, Sauveur du Monde, le seul Vritable, qui venait de naître dans le sang et la chair de l'Homme.

Près de là, il y avait des bergers gardant des troupeaux dans une plaine, et dans cette plaine une tour, haute comme trois fois les palissades de Stadaconé et d'Hochelaga, d'où l'on

tôt, recevait, dans la cabane où il entraît l'accueil le plus fraternel... Les hommes les plus considérables lui rendaient visite ; on l'invitait à tous les festins, où il faisait les frais de la conversation et était prié de donner des nouvelles de son pays. *Quand on aurait reconnu qu'il débitait des mensonges, personne n'aurait osé le contredire, et tous écoutaient ses discours en silence et avec attention.* »

Cf. Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, tome I^{er}, page 131.

voyait venir les lions et au sommet de laquelle, la nuit, on allumait de grands feux pour les épouvanter.

Et les pères aperçurent tout à coup dans le ciel une grande lumière, si grande que les étoiles s'éteignirent toutes à la fois, en un clin d'œil, comme les feux d'un camp de guerre en pays ennemi. La nuit était devenue jour, soudainement — sans aube, sans aurore — et ce jour, plus aveuglant que le soleil fixé à midi, ne venait pas du soleil.

A ce moment les interprètes iroquois s'arrêtèrent et regardant mon guide, ils levèrent silencieusement la main dans la direction du pôle. Une admirable aurore boréale venait d'ouvrir son éventail magique, frangé, comme d'un duvet soyeux, de lueurs bleuâtres, électriques, palpitantes et frissonnantes comme s'il eût soufflé quelque brise formidable dans les régions supérieures de l'atmosphère.

— Oui, frères, s'écria Laverdière, répondant au geste des Peaux-Rouges, ému par la splendeur de cet incomparable spectacle. Seulement, cette grande lumière inondait les bergers de ses rayons comme la pluie d'un orage et les effrayait de sa beauté, qui leur faisait peur tant elle était parfaite. Et dans cette grande lumière, cuisante, comme les charbons d'un brasier, pour ces yeux encore pleins de sommeil, apparut, encore plus radieux, un ange — un bon oki — qui disait :

« Ne craignez point, je vous apporte une bonne nouvelle qui sera le sujet d'une grande joie. Il vous est né un Sauveur qui est le Christ et le Seigneur. » Et aussitôt une troupe céleste se réunit à l'Ange, louant le Grand Esprit et chantant : « *Gloire à Dieu au-dessus des plus hautes étoiles !* »

— Tu nous as déjà conté cela, l'an dernier ⁽¹⁾, remarqua Domagaya, quand nous étions dans ton pays.

1. Quand les vaisseaux (de Jacques Cartier, voyage de 1535) eurent doublé la pointe occidentale d'Anticosti, les deux Gaspésiens menés en France l'année précédente, Taiguragny et Domagaya, reconnurent les lieux ; ils désignaient les montagnes du pays de Honguedo, d'où ils étaient partis et où ils avaient laissé leurs parents. »

Cf. Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, vol. I, page 23.

N'en déplaise à Ferland, Taiguragny et Domagaya n'étaient pas de Gaspé,

Cette observation me stupéfia d'étonnement. Que se passait-il donc? Comment les interprètes de Jacques Cartier pouvaient-ils connaître Laverdière? J'en demeurais confondu de surprise quand soudain je réfléchis que Taiguragny et Domagaya causant avec « mon fantôme » croyaient parler à l'un des aumôniers de Cartier. De toute évidence Laverdière était alors pour eux le sosie de Dom Antoine ou de Dom Guillaume Le Breton. Auquel des deux ressemblait-il aussi parfaitement, la suite de cette prodigieuse aventure me le devait apprendre, et d'une bien étrange manière.



Entre temps la conversation se poursuivait comme si les trois interlocuteurs eussent été de vieilles connaissances.

— Taiguragny a raison, disait Domagaya. Je me rappelle : les anges étaient des esprits qui n'avaient point de corps, mais une robe blanche, une tête d'enfant et des ailes d'oiseau. Seulement, j'ai oublié quelque chose. Quand il m'arrive de pêcher dans la Rivière du Canada un poisson inconnu, je me demande aussitôt : d'où vient-il? — A-t-il descendu la Mer Douce ou remonté le Grand Lac Salé jusqu'à Stadaconé? De même, pour les anges : d'où venaient-ils? Tombaient-ils du ciel comme la pluie, la neige ou les étoiles, ou bien s'élevaient-ils de la terre comme les alouettes lorsque le firmament devient aurore?

— Ils venaient du ciel.

— Mais alors, comment pouvaient-ils apparaître dans la res-

mais du « royaume de Canada », comme le prouve le passage suivant de la description du site de la bourgade de Stadaconé, le futur emplacement de la cité de Québec :

« Il y a une terre double, de bonne hauteur, toute labourée, aussi bonne terre que jamais homme veist et là est la ville et demeure de Donnacona et de nos deux hommes qui avaient été pris le premier voyage (Taiguragny et Domagaya, les interprètes) laquelle demeure se nomme Stadaconé ».

On ne sait rien de précis sur le site de la capitale de Donnacona si ce n'est qu'il était à une demi-lieue de la rivière Lairet et qu'il en était séparé par la rivière Saint-Charles.

Ferland, *Histoire du Canada*. Tome I^{er}, page 27.

semblance et avec la figure de l'homme qu'ils n'avaient jamais vu?

— Ils n'étaient pas l'image de l'homme — étant créés avant lui — mais la ressemblance de Dieu, du vrai Dieu, du seul Dieu qui a fait le ciel et la terre, et l'homme « à son image et à sa ressemblance ». Tous les deux Lui ressemblent donc comme l'enfant à son père.

— Ce que tu dis, Robe Noire, est peut-être la vérité, remarqua Domagaya, mais qu'elle est difficile à comprendre! Pourquoi ne nous as-tu point fait voir des anges dans ton pays, comme tu nous as montré des bergers vêtus, comme nous autres, Sauvages, de peaux de bêtes, des bœufs portant des cornes comme nos jongleurs lorsqu'ils invoquent le Manitou, des ânes ayant des oreilles longues comme la feuille du pétun que nous fumons dans nos calumets. — C'est une belle histoire que la tienne, je l'aime presque autant que celle des *Danseuses*. T'en souviens-tu, Robe Noire? Dis-moi que tu l'as oubliée pour que je te la raconte encôre une fois.

— C'est bon, grand enfant; je ne m'en souviens plus, pour te faire plaisir. Ma mémoire tombe de sommeil. Parle.

— Ne t'endors pas, mais écoute.

« Sept petits Indiens d'autrefois avaient coutume d'apporter, le soir, à la cabane, le maïs qu'ils avaient récolté pendant le jour. Ils en faisaient un monceau, comme les Visages Pâles une gerbe, autour duquel ils dansaient aux chansons d'un des leurs placé au sommet du tas de blé.

« Un jour, ils résolurent de préparer une meilleure bouillie que d'ordinaire; mais leurs parents refusèrent de leur donner tout ce qu'il fallait pour cela.

« Alors ils se mirent à danser sans avoir soupé.

« Un d'eux chantait.

« Devenus de plus en plus légers à mesure qu'ils bondissaient, ils commencèrent à s'élever de terre. Les parents s'alarmèrent; mais il était trop tard. La ronde, tournoyant de plus en plus haut autour du chanteur, on ne vit bientôt plus que six

étoiles brillantes, la septième — celle du chanteur — ayant perdu de l'éclat par suite du désir qu'il avait éprouvé de retourner vers la terre. »

Domagaya cessa de parler. Tout aussitôt Laverdière répéta après lui avec émotion, je dirais même avec ferveur, comme une phrase de prière : « *le septième ayant perdu son éclat à cause du désir qu'il avait éprouvé de retourner vers la terre !* » Délicieux ! délicieux ! quel symbole !

— N'est-ce pas ? Robe Noire, remarqua le Sauvage avec une naïveté charmante.

Laverdière ajouta, s'adressant à moi :

— Comparez à la légende iroquoise la mythologie des *Pleiades* et l'idéal de la fable grecque en sera tout défloré. Pourquoi, me direz-vous, cette fantaisie de l'imagination indienne produit-elle en moi une pareille intensité d'émotion ? C'est que la théorie des *Danseuses* renferme un symbolisme moral bien supérieur en beauté à son allégorie littéraire. Cette étoile qui s'éteint en plein firmament parce qu'elle désire retourner sur la terre, n'est-elle point l'image du chrétien qui regretterait d'avoir une âme et préférerait les joies de ce monde aux bonheurs du ciel ?

Ce fut à mon tour d'être remué par la belle pensée de Laverdière que je lui proposai de traduire aux interprètes. Mais le prêtre s'y refusa disant :

— Rappelez-vous les paroles du Divin Maître à ses disciples : « A vous il est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu. Pour les autres, cela ne leur est accordé qu'en paraboles, en sorte qu'en voyant ils ne voient pas, et qu'en entendant ils ne comprennent pas. »

Et sans plus s'occuper de moi davantage, Laverdière poursuivit son dialogue avec l'interprète de Cartier.

— Ainsi, tu crois à la migration de l'âme dans les étoiles ?

— Tu crois bien, toi, à la venue du Grand Esprit dans le corps d'un petit enfant !

Le Sauvage ajouta :

— Quand je serai parti pour le grand village du Soleil Cou-

chant, quand je chasserai l'original, l'ours et le caribou avec mes ancêtres dans les territoires de l'Ouest, mes parents vêtiront mon cadavre de robes de castor, lui pendront au cou des colliers de porcelaines, l'enfermeront dans un cercueil d'écorce, avec mon arc, mes flèches, ma hache et mon couteau.

— Et pourquoi? demanda Laverdière.

— L'âme s'absente mais ne meurt pas, le corps meurt mais renaît comme le feuillage des arbres, et après un temps, quand mon esprit, comme l'âme de la petite étoile, regrettera la terre, il reviendra éveiller mon corps qui dormait et qui s'éveillera, dispos et armé, prêt à recommencer, dans les forêts du Canada, les chasses éternelles.

— Mais alors tu crois à l'immortalité de l'âme et à la résurrection de la chair?

— Egalement.

— Mais alors, pourquoi ne croirais-tu pas au vrai Dieu?

— Quel est-il?

— Celui-là même qui est né cette nuit, pour ton salut, le mien, celui de tous les hommes.

— Qui naît aujourd'hui ne vivait pas hier et mourra demain. Or le Manitou est éternel. Ton histoire n'est pas la bonne.

— Tu ne crois pas à la présence du Grand Esprit dans le corps d'un petit enfant, et tu adores Cudragny ⁽¹⁾ dans le corps du Grand Lièvre, de l'Ours et du Castor. Tu le vois dans le Soleil, dans la Lune et dans l'Eclair; il parle pour toi dans le Tonnerre et dans le Vent. Tu rêverais d'une pierre, qu'à ton réveil tu en ferais un dieu.

Ici Laverdière fit une pause, et regardant avec une expression de tristesse infinie les deux Sauvages iroquois marchant silencieux à ses côtés, il ajouta :

— Mes frères Peaux-Rouges ressemblent à leurs idoles : ils ont des yeux qui ne voient pas et des oreilles qui ne peuvent entendre. Ou plutôt : vos idoles vous ressemblent, car l'enfant

1. « Ils appellent leur dieu Cudragny » — verso du feuillet 47 de la *Relation*.

ressemble à son père, et non pas le père à l'enfant. Avant d'être idoles vos dieux n'étaient que troncs d'arbre ou blocs de pierre que vous avez façonnés en manitous. Egalement le Soleil, la Lune, les Etoiles, le Tonnerre et le Feu ne sont dieux que parce que vous le dites. Si l'Ours est dieu, pourquoi lui fais-tu la chasse, Domagaya? — Et le Castor, et la Tortue, et le Grand Lièvre que tu pries, Taiguragny, ne les as-tu pas tués, maintes fois, à coups de flèche?

— Tu as bien cloué ton dieu sur une croix! riposta Taiguragny.

Puis crachant dans la neige, en signe de mépris, le Sauvage ajouta: — La bouche et le cœur de mon frère la Robe Noire sentent mauvais; la vérité s'y gâte. Plût à Cudragny que les oreilles de Domagaya fussent de pierre, et ses yeux de bois comme les images de ses dieux, il n'éprouverait pas de dégoût à regarder le Français ni de colère à l'entendre.

Sans transition, l'interprète demanda:

— A qui donc ressemble ton dieu, Robe Noire?

— Je l'ignore, mon frère, je ne l'ai jamais vu ⁽¹⁾. Je sais seulement que mon âme lui ressemble, car il l'a créée à son

1. Samuel de Champlain raconte, dans ses *Voyages*, qu'ayant rencontré (le 9 juin 1603) à Tadoussac le grand sagamo des Algonquins, Anadabijou, il lui demanda s'il n'avait point vu ou entendu dire par ses ancêtres que Dieu fut venu en ce monde.

« Il me dit qu'il ne l'avait point vu; mais qu'anciennement il y eut cinq hommes qui s'en allèrent vers le soleil couchant, qui rencontrèrent Dieu qui leur demanda: « Où allez-vous? » Ils dirent: « Nous allons chercher notre vie. » Dieu leur répondit: « Vous la trouverez ici. » Ils passèrent sans faire état de ce que Dieu leur avait dit; lequel prit une pierre et en toucha deux qui furent transformés en pierres, et dit derechef aux trois autres: « Où allez-vous? Et ils répondirent comme à la première fois; et Dieu leur dit derechef: « Ne passez plus outre, vous la trouverez ici. » Et voyant qu'il ne leur venait rien, ils passèrent outre. Et Dieu prit deux bâtons et il en toucha les deux premiers, qui furent transformés en bâtons. Et le cinquième s'arrêta, ne voulant plus passer outre. Et Dieu lui demanda derechef: « Où vas-tu? » — « Je viens chercher ma vie. » — « Demeure, et tu la trouveras. » Il demeura, et Dieu lui donna de la viande, et il en mangea. Après avoir fait bonne chère, il retourna avec les autres Sauvages et leur raconta tout ce que dessus ».

C. *Les Voyages de Samuel de Champlain: 1603*, ch. III, pages 14 et 15, tome II, deuxième édition, Québec, 1870.

image, et qu'après elle, le visage de l'homme et l'harmonie de sa voix rappellent le mieux le souvenir permanent de son invisible présence. Le vrai Dieu est si beau que si mes frères iroquois le voyaient tout à coup, avec leurs yeux de chair, Domagaya et Taiguragny mourraient.

— Tu dis que chacun de nous lui ressemble ?

— Oui, par son âme, qui se reconnaît en Lui, quand elle est baptisée.

— Pourquoi baptisée ?

— Quand tu te regardes dans l'eau d'une rivière, il faut, n'est-ce pas, que cette eau soit non seulement claire, mais éclairée, pour y voir ton visage. Or, le péché du premier Visage Pâle, que Dieu créa, d'un souffle, du limon de la terre, ce péché est le nuage qui obscurcit les eaux de la rivière. La grâce du baptême, c'est la lumière qui dissipe les ténèbres de la nuit, éclaire ton âme, lui permet de voir et de comprendre le bon Dieu, et Lui de te regarder en même temps et de l'écouter avec complaisance. Et de même que la figure regardée dans une eau courante, demeure immobile et toujours ressemblante, ainsi passera le temps durant l'éternité ; mais ton bonheur ne passera pas, il restera permanent, immuable comme la vision du ciel que tu auras méritée en croyant au vrai Dieu.

Tout d'abord, Domagaya ne répondit rien. Il continua de marcher en silence, regardant, sans les voir, et la neige du sentier et les arbres de la forêt rangés en bataille ; il ralentissait même le pas comme pour donner à quelque tardive réflexion le temps de rejoindre son intelligence angoissée d'incertitude. Comme si le corps chez lui, partageant d'instinct l'anxiété de l'âme, eût cherché, en s'attardant, à reculer l'heure d'une catastrophe inconnue, pressentie fatalement, et, fatalement aussi, inévitable. Or, moi seul étais en mal d'imagination ; l'interprète marchait fort tranquillement, pour le plaisir de prolonger la conversation en même temps que la promenade.

— Continue donc, Robe Noire, dit-il enfin, continue donc à parler. Je crois m'entendre maintenant quand je l'écoute, car

tu penses comme moi. Notre agouhanna Donnacona, mon frère Taiguragny, le sagamo paralytique d'Hochelaga, et quelques autres du royaume de Saguenay avec moi croient que le Grand Esprit ne s'incarne pas dans les ours, les tortues, les lièvres ou les castors. Comme toi nous pensons que le Grand Esprit, s'il descendait sur la terre — s'il y est descendu, pour te faire plaisir — se ferait homme tout d'un coup, comme il se fait Eclair, Tonnerre ou Vent quand il nous apparaît l'été, dans les colères d'un orage. Nous croyons qu'il se créerait un corps adulte, développé dans toute la force de ses membres et la hauteur de sa stature, comme ceux des premiers hommes qu'il fit aux commencements de la Terre. Mais que le Grand Esprit, qui est éternel, vint à naître, comme nous, d'une femme; qu'il fût d'abord un petit enfant, qu'il eût froid, qu'il eût faim, qu'il souffrit enfin comme le plus pauvre né dans la plus misérable de nos bourgades, qu'on le vit grandir lentement comme un arbre, Lui qui peut, en un clin d'œil, apparaître géant, cela je ne le crois pas, je ne le croirai jamais!

— Non plus qu'il soit mort pour toi, pour moi, pour tous? demanda Laverdière, d'une voix implorante.

— Non plus! Celui qui est éternel ne meurt pas.

— Mort cloué sur une croix, en pardonnant aux bourreaux qui raillaient son agonie?

— Il pardonnait à ses bourreaux? Et tu persistes à dire que cet homme était Dieu?

— En vérité! en vérité! je vous le jure sur ma part d'héritage au Paradis et sur le péril de mon salut éternel!

— Tu mens! s'écrièrent les deux interprètes dans un éclat de voix simultanément: celui qui pardonne une injure n'est pas digne d'être dieu!

Prêcher à des Sauvages non baptisés le pardon des injures! quelle maladresse irréparable! J'en demeurais consterné, étonné jusqu'à la stupéfaction quand, presque aussitôt, je me rappelai que celui qui l'avait commise n'était pas Laverdière, mais Dom Antoine ou Guillaume Le Breton. Ce qui expliquait

et excusait du même coup cette erreur de tactique fatale à l'issue de la discussion.

En effet, les aumôniers de Jacques Cartier prenant contact, pour la première fois, avec le Peau-Rouge de l'Amérique du Nord, ignoraient absolument sa mentalité propre, la nature de son paganisme, très différent de celui de la Race Cuivrée du Mexique. Chez l'Iroquois, l'Algonquin, le Huron, la « vengeance de l'outrage » constituait le dogme unique, comme le précepte formel de la religion, essentiellement haineuse, de ces farouches aborigènes (1).

De toute évidence, la bataille évangélique me semblait perdue pour le missionnaire. Le terrain de la discussion lui échappait, avec la confiance de ses auditeurs. Comment chercherait-il maintenant à rétablir le combat? Mais Laverdière n'était pas homme à lâcher pied devant l'ennemi et ce fut sur le ton agressif d'une feinte indignation qu'il riposta avec une extrême vivacité d'accent et de geste :

— Je mens, dites-vous? Eh! qui de nous trois a menti le

1. Tout autre était le procédé d'évangélisation de Jean de Brébeuf, le Martyr. Aux Iroquois de son temps (1634-1649) il prouvait l'existence de Dieu par l'existence de l'enfer. Un Dieu qui se souvient des outrages reçus et qui les venge, un Dieu qui hait les pécheurs et qui les brûle éternellement dans une fournaise ardente, ce Dieu-là allait bien au temperament comme au caractère de ces féroces catéchumènes. Le difficile, pour le missionnaire, c'était de leur faire admettre, plus tard, que ce même Dieu, commandait le pardon des injures, l'amour du prochain, de son ennemi, qu'il fallait regarder comme un autre soi-même. La pensée de rendre le bien pour le mal, leur était particulièrement insupportable. Bref, les Iroquois croyaient, mais au Dieu de l'Enfer seulement; un autre avait dû créer le Paradis. Ils se convertissaient par crainte, nullement par amour. Telle était la mentalité religieuse de ces barbares: elle n'allait pas plus loin.

Aussi Brébeuf, très averti, prêchait-il incessamment sur l'enfer. C'était le thème unique de ses sermons. Si bien que les idolâtres obstinés et les apostats l'appelaient, par dérision, *Echon: l'Enfer!*

Bien que l'illustre martyr signât *Jean de Brébeuf*, j'ai conservé à son nom son ancienne orthographe *Brébeuf*, telle qu'on la trouve dans les *Lettres de la Vénérable Marie de l'Incarnation*, pour mieux rappeler ce que le célèbre jésuite disait de lui-même :

« Pour moi je ne suis qu'un bœuf, bon seulement à tracer un sillon! »

Et Ferland ajoute: « Le sillon qu'il traça, en effet, dans le champ du père de famille fut si profond et si bien arrosé de ses sueurs, qu'il a produit une riche moisson pour le ciel ». Cf. *Cours d'histoire du Canada*, tome I^{er}, page 377.

premier? Qui se déguisait en démons pour tromper les Français? Qui disait que la Rivière du Canada ne valait rien au delà de Stadaconé? Qui disait que Cudragny avait parlé à Hochelaga? Qui disait que le fleuve, l'an dernier, à la saison des raisins mûrs, était encombré de neige et de glaces? Qui prophétisait la mort aux Visages Pâles? Et qui venait aux caravelles, les yeux au ciel et les mains jointes dire à l'agouhanna des Français: *Jésus! Maria! Jacques Cartier! nous apportons piteuses nouvelles?* — Qui donc de nous trois a menti le premier?

Ainsi parlant, Laverdière mimait avec une exagération comique, toute de sarcasme, les gestes mêmes de ces beaux parleurs, qui n'étaient autres que Taiguragny et Domagaya en personne (1).

Laverdière attendait une réplique. Mais les deux Sauvages gardèrent un silence obstiné. Ils demeuraient impassibles. Ils exagéraient même jusqu'au sourire l'expression de leur flegme habituel: comme s'ils n'eussent rien compris à ce discours outrageant, ni remarqué la provocation des attitudes. Poussant à la querelle, Laverdière ajouta:

— Les Visages Pâles ont-ils dit: « *Tu mens!* » à Donnacona lorsqu'il racontait à leur capitaine avoir vu, au royaume du Saguenay, des hommes qui n'avaient qu'une jambe, et d'autres qui vivaient sans manger? Et cependant, les histoires merveilleuses de l'agouhanna n'étaient-elles pas, et de beaucoup, plus incroyables et plus étonnantes que le miracle des anges aperçus dans le ciel la nuit de la naissance temporelle du Christ?

Laverdière, parlant ainsi, se grisait à sa propre éloquence, déclamait avec violence, et sa voix, s'élevant à la chaleur de la discussion, avait atteint un diapason très élevé.

Ce fut Taiguragny qui répondit, lentement, avec une paresse de voix calculée, trop calme pour n'être point dédaigneuse:

1. Cf. *Relation*, verso du feuillet 18.

— Les Visages Pâles reprochent aux Peaux-Rouges d'être trop lents à réfléchir ; ne crois-tu pas, au contraire, que le Visage Pâle est trop prompt à parler ? Tu me trouves taciturne, pourquoi ne dirais-je pas que tu es bavard, que tu parles trop haut et que tu lèves trop souvent le bras en l'air ? Quelqu'un qui te verrait de loin croirait que tu me frappes avec un couteau. Cela pourrait te nuire, si ce témoin-là était un Sauvage. Et si maintenant un espion écoutait derrière les arbres du voisinage, aurait-il grand mérite à comprendre ? Crois-moi, Robe Noire, les gestes empêchent l'intelligence de voir comme le bruit des paroles empêche la saine raison d'écouter.

La réflexion, vois-tu, ressemble à un oiseau captif. Quand elle chante en nous-mêmes sa voix appelle les idées heureuses qui ressemblent, celles-là, aux oiseaux libres du ciel. Elles accourent à tire d'ailes, tourbillonnent et finissent par s'abattre sur l'intelligence comme les tourtes affamées sur nos champs de maïs, à la chute des feuilles. Mais, comme les oiseaux libres du ciel, les pensées heureuses sont aussi très farouches. Au bruit d'un rire, d'un mot inutile, ou d'un cri de colère, elles se lèvent et s'envolent avant que la Mémoire ait eu temps de fermer son filet.

Tu sais maintenant pourquoi on éloigne non seulement les femmes et les enfants du feu des grands conseils, mais encore les jeunes gens irascibles et impétueux, pourquoi les sagamos de la tribu fument en silence leurs calumets et comment il leur vient d'étonnantes pensées de sagesse ou de ruse.

— Tu as raison, Taiguragny, répondit modestement Laverdière, je vais parler plus bas et mes deux bras seront de pierre. Et maintenant, écoute :

— Avant que d'avoir traversé le Grand Lac Salé, quand Jacques Cartier les amena, l'an dernier, d'Honguedo en France, mes frères Taiguragny et Domagaya savaient-ils ce que c'était qu'une maison, une église, un château, une ville ? Connaissaient-ils des animaux comme le cheval, le bœuf, l'âne ou le mouton ? Auraient-ils jamais compris, sans les avoir vus, ce

qu'étaient un miroir, une roue, une serrure, une vitre, une cloche, une arquebuse? Mes frères savent ce qu'il en a coûté de paroles, de comparaisons et d'images dessinées sur le papier pour faire voir à leur intelligence toutes ces choses que leurs yeux n'avaient pas encore regardées.

Quand l'agouhanna des Français disait à mes frères Peaux-Rouges : avec de la chaux, du sable et de l'eau, je cimente des pierres plus solidement que le froid ne colle ensemble les glaçons flottants de vos rivières :

Quand l'agouhanna des Français disait : je mesure le temps de la vie avec une poignée de sable, il me suffit d'en avoir plein la main pour compter toutes les heures des jours et tous les jours de l'année :

Quand l'agouhanna des Français disait : les clochers de nos maisons de prière sont plus hauts que les plus grands sapins du Canada, et le sommet de nos tours regarde plus loin que le rocher de Stadaconé :

Quand l'agouhanna des Français disait : il y a dans mon pays une boisson rouge comme du sang, qui fait rire, et une autre, claire comme l'eau, qui donne le délire sans fièvre :

Quand l'agouhanna des Français disait encore : les armes de mes guerriers parlent, leur voix est plus forte que le tonnerre, elles font un écho si terrible que les larmes tombent d'elles-mêmes des yeux des femmes et des petits enfants comme la pluie d'un nuage crevé par l'éclair.

Alors, mes frères Peaux-Rouges riaient, disant : « l'agouhanna se vante, » ou bien encore : « l'agouhanna s'amuse et se moque de nous, » ou bien encore : « l'esprit du Visage Pâle est malade, retournons à Honguedo chercher un jongleur pour lui administrer une suerie ».

Telles étaient les paroles de mes frères Peaux-Rouges au temps de la traversée. Mais lorsque le vent eut soufflé jusqu'en France dans les ailes de nos grands canots, la vérité devint lumière. Alors, Domagaya et Taiguragny comprirent, car ils burent le vin des Français et goûtèrent à leur eau de feu.

Puis ils regardèrent à loisir fabriquer le mortier, bâtir des murs, tourner et retourner les sabliers, tirer le canon aux remparts des citadelles. Ils virent à quelles hauteurs planaient dans le ciel les croix de nos clochers ou flottaient au vent les drapeaux sur les tours. Alors, Domagaya et Taïguragny son frère, rendaient témoignage à la franchise des Visages Pâles et à la vérité de leurs discours (1).

— Jamais ! s'écrièrent les deux interprètes dans un nouvel éclat de voix simultané qui rappelait bien celui de tout à l'heure, où ils avaient crié : Tu mens !

— Parce que tu nous as dit la vérité sur les merveilles d'un pays inconnu, riposta sèchement Domagaya, faut-il croire à ce que tu nous racontes du monde invisible ? Qu'en sais-tu plus que nous, Robe Noire ?

Quand nous étions en France, l'hiver dernier, aurions-nous eu grand mérite à te dire :

Mes frères Peaux-Rouges mettent tant d'art à peindre la nudité de leurs corps que les Visages Pâles, à première vue, les croiraient vêtus d'habillements véritables (2) ;

Ou bien encore : Mes frères Peaux-Rouges hérissent leurs cheveux comme la hure des sangliers que les Visages Pâles chassent dans leurs forêts de France ;

Ou bien encore : Les femmes Peaux-Rouges suspendent, comme des nids d'oiseaux, aux branches des arbres, les berceaux de leurs petits enfants ;

1. Les Sauvages ne se laissaient point duper facilement, et croyaient peu aux beaux discours des Européens. A nos coureurs de bois qui vantaient la France en termes hyperboliques les Hurons et comme eux les Iroquois répondaient : « Ton pays ne doit pas être aussi beau que tu le dis, autrement tu ne viendrais pas vivre chez nous ! »

2. La manière dont les Sauvages se peignent les change tellement qu'un missionnaire qui faisait un présent à chaque père de famille, le fit cinq fois au même individu avant de pouvoir le reconnaître, parce que chaque fois il avait changé sa toilette si habilement qu'il paraissait un tout autre homme. Comme quelqu'un l'accusait et que le missionnaire n'y pouvait croire, celui-ci lui dit :

— Avoue-moi franchement si ce que l'on dit de toi est vrai, et je te donnerai une part de plus. Le Sauvage avoua sa ruse, et reçut la part promise.

Cf. Ferland : *Cours d'histoire du Canada*, Vol. I, page 121.

Ou bien encore : Mes frères Peaux-Rouges courent sur la neige fraîchement tombée avec la vitesse et la légèreté du lièvre, sans y enfoncer, comme la patte des alouettes marque la vase ou le sable des grèves ;

Ou bien encore : les Peaux-Rouges s'emplissent le corps de fumée, il leur en sort à volonté par la bouche, le nez et les oreilles, tant et tant que l'on croirait à la présence d'un feu véritable brûlant au dedans d'eux-mêmes ?

Aurions-nous eu grand esprit de rire des Visages Pâles parce qu'ils ignoraient, avant de remonter la grande Rivière du Canada, ce qu'étaient un tatouage, une raquette, un totem ou un calumet ? Et nous doivent-ils de la reconnaissance pour leur avoir expliqué l'usage d'une chose qui se comprend rien qu'à la regarder ?

Taiguragny ajouta : — Il n'y a pas de mensonges pour les yeux à moins qu'ils ne soient aveugles, et les nôtres voient très loin. Tu parles trop, Robe Noire, pour être sincère. Toutes tes belles phrases ne disent rien ; elles ne sont que le bruit d'une eau souterraine. Est-elle limpide ou vaseuse, superficielle ou profonde ? Je l'ignore. Ton cœur et ton esprit ressemblent à cette eau cachée. Ton langage, c'est encore le murmure d'une rivière que l'on entend couler la nuit ; quel est le sens de son courant ? Ainsi de tes paroles : j'en écoute le bruit, mais j'ignore le sens de ta pensée.

La Vérité ressemble au Vent : comme lui elle souffle en tous sens, et comme lui on ne sait pas d'où elle vient quand elle se lève. Qu'est-ce que le Vent ? — Un bruit de feuilles. Qu'est-ce que la Vérité ? Un bruit de paroles. Et le Mensonge ? Un autre bruit seulement. Ces deux bruits se confondent souvent quand tu parles, mais je les distingue toujours aussi facilement qu'un chasseur écoute en même temps un caribou casser les branches avec son panache et fouler la neige sous ses sabots. Ainsi quand tu me dis : « Cudragny n'est qu'un démon malfaisant ; le seul dieu véritable est l'Homme Cloué. Et nous autres, Ro-

bes Noires, avons traversé la Mer uniquement pour vous annoncer cette grande et bonne nouvelle! »

Tu cherches toi-même « la grande et bonne nouvelle » que tu prétends nous annoncer! Ton secret est celui d'une route aux pays de l'or que les Visages Pâles, tes frères, imaginent être là-bas, là-bas aux terres inaccessibles du Soleil Couchant. Tel est le but de ton voyage ici : ton évangile n'est qu'un prétexte, qu'un subterfuge, tu mens au profit des marchands et des traiteurs (!)! Voilà pourquoi Domagaya et moi, et avec nous tous les autres Peaux-Rouges ne croyons pas à la naissance humaine de ton Christ.

L'interprète poursuivit encore, sarcastique et railleur :

— Que m'offres-tu en retour si je t'apprends le chemin de la Chine? Celui du Ciel? Mais il n'y a qu'un ciel pour toute la terre. Sur quelques points que tu marches ou dans quelques directions que tu t'éloignes, les étoiles demeurent les mêmes au-dessus de ta tête. J'ai revu en France les *Danscurs* et les *Danseuses*, l'*Immobile*, l'*Ours* et les *Trois Chasseurs* (?). Rien, comme le spectacle du firmament et celui de la neige tombant silencieuse sur la plaine ne m'ont plus consolé du regret de ma forêt absente ; ils nous rappelaient la terre et le ciel de notre pays. T'en souviens-tu, Domagaya ?

1. Les Sauvages méprisaient les missionnaires parce qu'ils ne travaillaient pas pour vivre, et concluaient qu'ils étaient à la solde et à la dévotion des traiteurs et des marchands.

2. Chez les Iroquois les *Pleiades* étaient les *Danscurs* et les *Danseuses* ; la *Voie lactée* portait le nom de *Chemin des âmes*. La *Grande Ourse* portait le même nom.

Les principaux groupes d'étoiles avaient été observés par les Sauvages bien avant l'arrivée de Jacques Cartier.

« Ils nous raillent, écrivait le Père Lafitau dans ses *Mœurs des Sauvages*, de ce que nous donnons une grande queue à la figure d'un animal qui n'en a presque point, et ils disent que les trois étoiles qui composent la queue de la *Grande Ourse* sont trois chasseurs qui la poursuivent. La seconde de ces étoiles en a une fort petite, laquelle est près d'elle ; celle-là est la chaudière du second de ces chasseurs, qui porte le bagage et les provisions des autres. »

L'*Étoile Polaire* était désignée comme *l'étoile qui ne marche point* ; elle servait à diriger les Sauvages dans leurs longues marches à travers les forêts et au milieu des grandes prairies de l'Ouest.

Cf. Ferland : *Cours d'histoire du Canada*, Vol. I, pages 139 et 140.

— *Canisa! Canisa* (!) ! répondit l'Iroquois d'une voix harmonieuse comme le mot qu'il prononçait.

Canisa! Tous deux le répétèrent d'une voix émue, comme se parlant à eux-mêmes. Et ils regardaient loin devant eux, et haut dans le ciel, comme si la neige de leurs visions d'exil se fût reprise à tomber des étoiles.

— Les Français, dit Laverdière, rompant le silence...

— Pardon, Robe Noire, je n'ai pas fini de parler. Ecoute encore : « Les Français, dis-tu, veulent nous apprendre la route du ciel. » Quand la montagne est visible, est-il besoin d'un guide pour la gravir? Et quand le rivage apparaît, faut-il un ancien de la bourgade à l'arrière du canot? Les Visages Pâles se vantent; nous connaissons avant eux le *Chemin des âmes*, et pour le suivre, nous n'avons pas besoin d'une Robe Noire qui marche en avant. Depuis un nombre incalculable de lunes, Cudragny a étoilé jusqu'aux régions du Soleil Couchant le sentier solitaire et lumineux des morts.

Disant cela, Taiguragny montrait du geste cette colossale nébuleuse de notre ciel astronomique, les huit millions de soleils de la *Voie Lactée*, mondes si prodigieusement éloignés que leurs rayonnements intenses n'arrivent plus à nous qu'en lucurs tremblotantes et blafardes, éteintes à demi par d'incommensurables espaces.

Le *Chemin des âmes*, pour la *Voie Lactée*! avouons que l'idolâtrie des aborigènes du Canada avait encore mieux trouvé que la mythologie du paganisme grec!



— Mon frère, qui explique tout, demanda Laverdière, me dira-t-il pourquoi les Français, à l'avant-dernière chute des feuilles, érigèrent une croix de bois à Honguedo (2) : pourquoi,

1. « Ils (*les Sauvages*) appellent la neige, *canisa*. »

Cf. *Relation*, verso du feuillet 48.

2. Honguedo : *Gaspé*; la croix élevée dans la baie de Gaspé, en juillet 1534.

remontant la *Grande Rivière du Canada* (1) ils en plantèrent une autre à Fouez (2) et pourquoi, à la prochaine feuillée des arbres, ils en dresseront une troisième sur le rivage même de Cabir-Coubat (3) en face de votre bourgade?

— Quand nous allons l'hiver dans la forêt, répondit Domagaya, et qu'il nous faut revenir à Stadaconé par la même route, nous observons de casser, de distances en distances, les petites branches des arbres ou d'entailler l'écorce de leurs troncs avec nos hachots. Car la neige soulevée par le vent couvrirait l'empreinte des raquettes comme elle referme la piste du gibier.

— Et cela veut dire? demanda Laverdière.

— Que les croix marqueront encore mieux la route aux Visages Pâles qui veulent revenir chez nous (4), car chacune d'elles porte le totem de l'agouhanna des Français.

— Eh! crois-tu franchement qu'il faille aux Visages Pâles planter des croix sur ses rivages pour retrouver demain la Rivière du Canada? Ces croix de bois, tu peux les jeter au feu ou à la mer! Que leur importe maintenant! Les chemins de ton royaume, de ta bourgade, de ta cabane, ils les savent mieux que toi-même aujourd'hui; ils sont ouverts à tous venants.

— Comment cela? bégaya Taiguragny, tressaillant de colère.

L'impassible Domagaya remarqua négligemment:

— Le froid mord cette nuit; la voix de mon frère Taiguragny frissonne comme sa chair.

1. Premier nom du fleuve Saint-Laurent.

2. Fouez: la rivière de Fonez, aujourd'hui le *Saint-Maurice*.

3. Cabir-Coubat, c'est-à-dire la rivière Sainte-Croix, aujourd'hui la rivière Saint-Charles. Jacques Cartier y éleva une croix le 6 mai 1536.

4. Cette réponse de Domagaya est celle même que Jacques Cartier fit au chef de la bourgade cabanée au Bassin de Gaspé:

« En après leur donna-on à entendre par signes que ceste croix estoit là plantée pour donner quelque marque et cognoissance pour pouvoit entrer en ce port, et que nous y voulions retourner en bref, etc., etc. »

Cf. *Voyage de Cartier* 1534, par M. H. Michelant, page 58, édition 1865.

Le texte de cette phrase diffère quelque peu dans l'édition de 1867, (Paris, Librairie Tross), publiée par H. Michelant et A. Ramé:

« Et puis leur montrasmes par signe que la dite croix avoit été plantée pour faire merche et ballise pour entrer dedans le hable et que nous y retournerions bien tost, etc., etc. »

Cf. *Voyage de Cartier*, 1534, page 42.

Un rire silencieux crispa le sinistre visage de l'irascible interprète, l'illumina brusquement, à la façon de ces éclairs muets zébrant à l'horizon de lointains nuages.

Quant à Laverdière, il s'était, brusquement aussi, arrêté de marcher. Son regard interrogeait le ciel poudré d'étoiles, cherchant à y reconnaître une constellation. Et tout à coup, levant la main droite avec lenteur, il pointa du doigt la Polaire :

— Voyez-vous l'*Immobile*, demanda-t-il ?

— Oui, répondirent ensemble les deux Sauvages.

— Eh bien ! dites à Cudragny, votre dieu, d'éteindre au plus tôt cette étoile.

— Pourquoi ?

— Il y va de la ruine ou du salut de votre pays.

— Et comment ?

— De même que l'*étoile qui ne marche point* dirige vos parties de chasse dans les prairies interminables de l'Ouest et du Sud, de même, dans l'Est, elle oriente les navires des Visages Pâles sur le Grand Lac Salé. Infailliblement ils retrouveront, par elle, la route du Canada (1). Ils en tiennent le secret comme vous, avec vous ou contre vous, peu importe ! Il vous est maintenant aussi impossible de le reprendre qu'à nous de retrouver sur la mer le sillage des trois navires qui nous ont amenés jusqu'ici.

Laverdière ajouta : — Croyez-moi, mes amis, vous feriez mieux de laisser nos croix debout. Les traiteurs blancs, basques ou français, remonteront bientôt jusqu'à Stadaconé. Ils se rappelleront peut-être, en les apercevant, l'histoire de l'Homme Cloué, mort sur elle pour expier les meurtres, les vols, les ivrogneries, les rapines, les parjures et les fraudes provoqués

1. « Ce domaine de Limoilon situé sur la limite des paroisses de Paramé et de Saint-Coulomb, à mille mètres environ de la côte, est une vraie station de navigateur, établie comme un observatoire au point culminant d'un mamelon qui s'abaisse d'un côté jusqu'à Saint-Ideuc, de l'autre jusqu'à l'Océan. De là, dans la direction de l'étoile polaire qui l'avait guidé aux plages inconnues du Canada, Cartier voyait la Pointe de la Verde, » etc.

Cf. Alfred Ramé : *Note sur le monoir de Jacques Cartier*, page 70.

Librairie Tross, Paris, 1867.

et commis par l'exécrable amour de l'or et la soif inextinguible de l'argent. Ils s'empêcheront à cette pensée de crever vos canots, de piller vos fourrures, d'assassiner vos gens et de tuer leurs âmes en leur brûlant l'intelligence avec l'eau de feu.

Parlant de la sorte, la voix de Laverdière s'était voilée d'une tristesse pénétrante comme le silence de la forêt et la mélancolie de son paysage. Mais cet affaissement ne fut que temporaire et presque aussitôt il dit, d'un accent de vibrante et ferme autorité :

— Laissez la croix de l'Homme Cloué debout sur vos rivages ; ses bras étendus protégeront encore mieux votre pays que nos arquebuses ou vos idoles.

— Tu oses commander, s'écria l'impétueux Taiguragny, tu oses commander et nous parler en maître, toi, notre prisonnier ? Prends garde !

— Moi, ton prisonnier ? Je ne te comprends pas, interprète.

Domagaya reparti : — As-tu rêvé ou pensé seulement ce que tu viens de dire ?

— Quelle en serait la différence ?

— Si tu l'as rêvé, l'esprit de Cudragny t'a visité sûrement pendant le sommeil, car tu prophétises comme lui.

— Qu'est-ce à dire ?

— Ecoute. Il y a douze lunes, Cudragny, notre dieu, parlant à Hochelaga par la bouche de nos jongleurs, a prédit que le jour où nous verrions des Visages Pâles vêtus de robes noires remonter la grande rivière du Canada, le pays serait perdu, et avec lui, tous les Peaux-Rouges des trois royaumes ⁽¹⁾. T'expliques-tu maintenant pourquoi nous l'avons empêché, toi et ton compagnon, de remonter la rivière au-dessus de Stadaconé ? Pourquoi nous l'avons retenu avec lui auprès de Donnacona, notre chef, sous prétexte de l'amuser en lui racontant l'histoire de l'Homme Cloué ? Ce qui doit arriver arrive et Cudragny ne ment jamais. Il voit l'avenir de plus loin que le soleil

1. Saguenay, Canada, Hochelaga.

ne regarde la terre. Seulement, nous voulons retarder, le plus qu'il nous sera humainement possible, l'accomplissement de l'oracle. Aussi longtemps que des Visages Pâles vêtus de robes noires ne remonteront pas la rivière jusqu'à Hochelaga, aussi longtemps la catastrophe sera conjurée. Ne cherche donc pas à l'échapper, toi ou ton compagnon, encore moins à remonter la rivière : vous seriez morts tous deux avant d'arriver même à Achelai⁽¹⁾.

— A quoi bon m'assassiner maintenant, répondit tranquillement Laverdière, tu commettrais un meurtre inutile. Vous n'avez pas retardé d'une heure l'accomplissement du présage. Cette année même, à la chute des feuilles, le capitaine Cartier, revêtant notre sacerdoce, a lu la Passion du Christ, — l'histoire de l'Homme Cloué — et proclamé l'Évangile à Hochelaga ! Seulement les jongleurs ont mal interprété les mots de la prophétie. Elle ne disait pas que le pays serait perdu pour les Peaux-Rouges. Le pays est perdu, cela est vrai, mais pour Cudragny seulement, c'est-à-dire pour le Démon que tu adorais dans les astres, les éléments, les animaux et les idoles. Le Paganisme est vaincu, son règne terminé, son empire anéanti ; celui de la Vérité Éternelle commence, il n'aura pas de fin.

N'aie crainte pour ton pays, Domagaya, l'Homme Cloué n'est pas un conquérant, il est le Rédempteur, le Sauveur des hommes, le Prince de la Paix qui ne te demande que ton cœur, ta bonne volonté, ton âme. Que ferait-il de ton pays ? Son royaume n'est pas de ce monde, et son Paradis l'appartient, si tu reçois le baptême.

Et Laverdière, pris soudain d'un accès d'attendrissement inexplicable, s'écria d'une voix chevrotante d'émotion : *Apparuit, hodie, benignitas et humanitas Salvatoris !*

Ici Taiguragny marcha sur le pied de Domagaya. Les deux Iroquois échangèrent un regard rapide. Et tout aussitôt Do-

1. Achelai, Ochelay ou Achelacy (feuillelet 20 de la *Relation*), aujourd'hui la Pointe du Platon, paroisse Sainte-Croix, comté de Lotbinière.

magaya s'écria avec un accent très naturel de feinte surprise :

— As-tu entendu, frère ?

— Entendu quoi ? demanda Taiguragny.

— Ecoute, commanda impérieusement Domagaya : l'envolée des oiseaux ! les voix des petits enfants, la grêle de pierres qui tombe ! les flèches qui sifflent !

Et, précipitamment, laissant à nos conjectures le soin de deviner la raison de cet étrange dialogue et de ce brusque départ, les interprètes de Jacques Cartier coupèrent à angle droit le sentier suivi jusqu'alors, et s'enfoncèrent dans la forêt, sans nous dire adieu, ni même détourner la tête, marchant toujours sur les bruits imaginaires qu'eux seuls semblaient entendre.

Laverdière voulant les rappeler, les héla de sa voix la plus vibrante, une voix dont l'écho intelligent semblait grandir en se prolongeant comme s'il eût voulu les poursuivre encore davantage. Un instant nous crûmes qu'ils allaient revenir ; leurs grandes silhouettes s'étaient arrêtées. Mais notre fausse joie fut courte. Presque aussitôt un cri de rage, strident, féroce, épouvanta le silence de la nuit. Nul écho n'osa répondre. Au reste, cette farouche clameur était-elle bien l'adieu des interprètes ou la voix même de la Forêt païenne, de cette sinistre dormeuse, rêvant tout haut de Visages Pâles et trahissant, jusque dans le sommeil, son implacable haine ?



Alors Laverdière étendit la main dans la direction où Taiguragny et Domagaya avaient disparu :

— L'Iniquité, dit-il, qui se ment à elle-même.

Je lui demandai s'il avait compris les Sauvages lorsqu'ils avaient parlé tout à l'heure d'oiseaux envolés, d'une grêle de pierres et de petits enfants entendus rire.

— Oui, dit-il, et vous les auriez compris vous-même si vous vous étiez rappelé à temps la théorie des Sauvages sur les états de l'âme humaine après la mort. Ainsi les Peaux-Rouges de

l'Amérique du Nord croyaient que les âmes demeuraient quelque temps près des cadavres qu'elles avaient vivifiés et les suivaient au tombeau dont elles hantaient les alentours. Pendant la nuit elles revenaient se promener dans les bourgades, entraient dans les cabanes et s'y nourrissaient des vivres oubliés au fond des chaudières. A la Fête des Trépassés — qui avait lieu tous les dix ans — les âmes quittaient les cimetières parées des robes neuves et des colliers de porcelaines déposés dans les fosses par la piété des vivants. Alors les plus viriles de ces âmes, âmes de jeunes gens ou de guerriers robustes morts dans toute la force et la vigueur de l'âge, partaient de compagnie pour un grand village situé vers le Soleil Couchant. Quant aux âmes des vieillards et des petits enfants elles n'osaient entreprendre un si long voyage, mais demeuraient dans le pays où elles habitaient des villages particuliers ; aussi entendait-on souvent le bruit des portes de leurs cabanes et les voix des enfants chassant les oiseaux. Elles semaient les champs abandonnés et, si quelques bourgades devenaient la proie des flammes elles allaient recueillir dans ses cendres leurs provisions de maïs rôti. Je vous récite là une des plus jolies pages de l'historien Ferland, mon frère d'études et de sacerdoce ; elle mérite d'être retenue (1).

Taiguragny et Domagaya, en compères madrés et retors, ont imaginé entendre la voix des petits enfants chassant des oiseaux à coups de pierres et de flèches et feignent de les suivre à l'écho. Ils cherchaient un prétexte de s'en aller ; ils ont trouvé celui-là, et l'escomptent avec adresse. Ils ne voulaient plus m'entendre parler du vrai Dieu, encore moins le reconnaître. Mon sermon les ennuyait. Avez-vous jamais lu quelque part que Taiguragny et Domagaya aient été baptisés ?

Laverdière ajouta, avec un sursaut de colère :

— Les misérables ! oh ! les misérables !!

Je crus, tout d'abord, qu'il songeait aux deux interprètes

1. Cf. Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, Vol. I, pages 100 et 101.

iroquois. Mais un mot subséquent m'avertit de mon erreur en me dévoilant toute la pensée de mon interlocuteur.

— Pourquoi sont-ils venus avec les missionnaires? dites-moi, le savez-vous?

Evidemment c'était les trafiquants européens que Laverdière anathématisait ainsi. Et avec quelle véhémence!

— O commerce! commerce!! amour maudit du gain, de quelles épouvantables responsabilités tu charges tes vaisseaux! Ils sont encore plus lourds de malédictions que d'or! Et l'on s'étonne qu'ils sombrent en mer!

Ambitions sacrées de l'Évangile, convoitises inavouables du Lucre, abnégations enthousiastes des Missionnaires, appétits grossiers du Négoce, religion de l'Argent, apostolat du Crucifix, tout, tout, absolument tout s'est confondu dans l'intelligence ombrageuse et préjugée des farouches aborigènes de l'Amérique du Nord.

L'Iroquois de Cartier, et après lui le Huron de Champlain, et après eux les Iroquois de Brébœuf et de Jogues n'ont vu chez les Robes Noires et les Traiteurs, qu'un seul et même homme, le Blanc, l'Européen, songeant autant à la conversion de leurs castors qu'à la conquête de leurs âmes (1). Oui, je vous l'atteste, ces malheureux n'ont vu en eux que l'étranger, l'ennemi, perfide, malhonnête, abominable, acharné à leur poursuite, et ne s'intéressant, ne s'ingéniant qu'à les exploiter, les tromper, les corrompre davantage, si possible. Voilà pourquoi les peuplades indigènes du Canada païen, assises à l'ombre de la mort, sont demeurées incrédules à la parole de Dieu. Les parjures et les fourberies des marchands l'ont emporté sur la droiture et la sincérité des missionnaires, les vertus admirables de nos apôtres contredites par les vices des coureurs de

1. « Pour vous parler franchement ils (*les Jésuites*) songent autant à la conversion du castor qu'à celle des âmes; car la plupart de leurs missions ne sont que pures moqueries. »

Hélas! c'est Frontenne qui a osé écrire cette phrase abominable, calomnieuse au premier chef. Elle constitue un véritable outrage historique.

bois, mis à la solde des compagnies (*), stérilisées par l'odieux de leurs mauvais exemples sont demeurées inutiles, perdues comme le sang et l'héroïsme de nos martyrs.

N'allons pas cependant nous étonner jusqu'au scandale de ce que Dieu ait permis que le missionnaire et le marchand fussent amenés sur nos rivages par le même navire.

Que savons-nous de ses desseins? Qui de nous expliquera les secrets de la Providence! Qui peut sûrement affirmer que tel ou tel événement de notre vie soit une récompense, un bonheur, une infortune? Que cette infortune elle-même soit une épreuve ou un châtement? Connaissez-vous les voies de son infinie Sagesse, et distinguez-vous entre ses conduites de grâce, de justice ou de miséricorde? Ne jugeons pas les actes éternels

1. En particulier ceux des Compagnies de Rouen et de Montmorency. — « Les gens de Caen — de 1621 à 1628 — étaient plutôt du type des boucaniers dont l'histoire du Brésil nous raconte les curieuses et inutiles aventures. Agissant sous la direction des commerçants, leurs patrons, ils s'abouchaient avec les indigènes dans le seul intérêt de la traite, sans songer, ni de près ni de loin, à la géographie, à l'examen des ressources du pays ou à son avenir... Les individus de cette classe plurent médiocrement aux missionnaires et c'est pourquoi le Frère Sagard, parlant des vertus et de la conduite exemplaire de Champlain, dont les Sauvages gardaient le souvenir, dit qu'on avait malheureusement sous les yeux de quoi faire perdre A JAMAIS le prestige chrétien dans la personne des aventuriers nouvellement introduits au milieu des bourgades païennes. »

Cl. *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 1907, page 110. Etude sur *Etienne Brûlé*, par M. Benjamin Sulte.

Au nombre des « individus de cette classe », il convient de nommer Le Bailif, natif d'Amiens, Etienne Brûlé, de Champigny, Nicolas Marsolet, de Rouen, Pierre Raye, de Paris « l'un des plus perfides traitres et méchants qui fut en la bande », écrit Champlain.

Sagard raconte qu'Etienne Brûlé s'étant un jour trouvé en grand péril de mort avait recité son *Benedicite*... comme acte de contrition! C'était la seule prière dont il se rappelât! Samuel de Champlain le tenait en piètre estime comme le prouve l'extrait suivant de ses « *Voyages* »:

« Le 16 juillet 1624, le Frère Gabriel Sagard arriva avec sept canots, qui nous rejoignit grandement, nous contant tout ce qui s'était passé en son hivernement et la mauvaise vie que la plupart des Français avaient menée en ce pays des Hurons et, entre autres, le truchement Brûlé à qui l'on donnait cent pistoles par an pour inciter les Sauvages à venir à la traite, ce qui était de très mauvais exemple d'envoyer ainsi des personnes si malvivants, que l'on eut dû châtier sévèrement, car l'on reconnaissait cet homme pour être fort vicieux et adonné aux femmes, mais que ne fait faire l'espérance du gain qui passe par dessus toutes considérations. »

à la lumière de notre pauvre raison humaine. Hélas ! ce serait répéter la Fable de l'Aveugle choisissant les couleurs.

Vous me direz : N'eût-il pas mieux valu pour le salut des peuplades idolâtres que le missionnaire vint seul au Canada, cent ans plus tôt que les Basques et les Français ? Je vous réponds : l'Eglise n'eût pas compté un baptisé de plus ! comme elle ne comptera pas un baptisé de moins parce que le marchand qui devait faire passer François-Xavier en Chine lui manqua de parole. Car le nombre des néophytes comme celui des élus est irrévocablement fixé. Toutes les fatigues et toutes les larmes, toutes les prières et tout le sang que les missionnaires à venir verseront sur les chemins de l'Evangile n'augmenteront pas d'une seule unité ce chiffre prévu, immuable, qui se cache dans l'inconnu de ce redoutable mystère : la prédestination béatifique. Ne cherchez pas à découvrir le secret de Dieu, demandez-Lui plutôt qu'il ait pitié de votre âme, « car vous ne savez point si vous êtes à ses yeux un objet d'amour ou de haine. »

Cette parole terrible de Paul, l'apôtre, m'en rappelle une autre de Paul, le missionnaire, prononcée sur notre pays à une heure exceptionnellement solennelle et grave. Ragueneau (1) rendant compte de son apostolat au supérieur des Missions de la Nouvelle-France, écrivait :

« Nous avons annoncé l'Evangile à toutes les nations iroquoises ; de sorte qu'elles demeureront sans excuses quand Dieu prononcera sur elles au dernier jugement ! »

Dussé-je vous scandaliser, je m'inscris en appel de cette sentence inexorable. Il est une excuse que les nations iroquoises incrédules invoqueront en ce jour de colère, excuse trop faible sans doute pour leur éviter la condamnation fatale, mais suffisante néanmoins à leur obtenir, non point hélas ! une remise, mais une atténuation des peines du dam. Et cette excuse tiendra précisément dans le mystère, impénétrable à la

1. Paul Ragueneau, jésuite, missionnaire chez les Hurons, de juillet 1637 à juillet 1650.

sagacité humaine, de cette rencontre du missionnaire et du marchand sur le chemin de leurs destinées éternelles. Encore, si cette rencontre n'eût été que fortuite et brève, mais elle s'est prolongée de tout le temps nécessaire à notre civilisation prétendue chrétienne pour conquérir le Nouveau Monde. La rencontre accidentelle est devenue promiscuité permanente, et permanente aussi la tentation d'incrédulité pour les aborigènes du Canada (1).

Autrefois en Judée, le Rédempteur sachant, de prescience éternelle, que les Pharisiens refuseraient de croire à l'Évangile, même s'ils l'eussent compris, ne leur parlait qu'en paraboles, obscures pour eux, mais rayonnantes pour ses disciples. Les eût-il initiés, comme les Gentils, qu'ils n'en fussent devenus que plus coupables, fermant alors et délibérément et obstinément les yeux à cette Lumière « *apparue pour éclairer tout homme venant en ce monde.* » C'est le miracle de la Miséricorde de Dieu ne contredisant pas mais atténuant sa Justice envers les pécheurs plutôt incrédules qu'impénitents. Ce miracle, Notre-Seigneur le répète aujourd'hui pour Taïguragny, Domagaya et les milliers d'autres Sauvages qui, comme eux, eussent probablement accepté le baptême, sans le scandale intolérable

1. Ceux-là qui ont eu la bonne fortune d'entendre à l'Institut Canadien de Québec (conférence du 29 octobre 1969), le saint évêque-missionnaire de l'Alta-baska-Mackenzie, Monseigneur Emile Grouard, n'oublieront jamais, tant il était saisissant de pathétique et de simplicité, le récit d'un naufrage moral qui eut pour théâtre les régions de la Mer Glaciale.

En 1888 ou 1889, deux baleiniers américains, faisant la pêche à l'extrême nord de l'Alaska, hivernèrent chez les Esquimaux. Les équipages de ces navires se composaient de matelots pourris de vices. Leurs six mois de séjour parmi les Sauvages furent une orgie permanente. Si bien, qu'au retour du missionnaire dans la bourgade, les catéchumènes que le bon Père oblat (Camille Lefebvre) avait évangélisés avec tant de peine, refusèrent avec indignation de recevoir le baptême, disant : « Nous ne voulons pas de ton sacrement, il nous rendrait ivrognes et impudiques comme les Blancs ! »

Mgr Grouard, ajoutait : — « Le missionnaire pleurait à chaudes larmes en me racontant cette catastrophe. Son travail perdu représentait dix ans d'apostolat ! Mais il ne regrettait rien, que la ruine de ces âmes païennes, scandalisées par des chrétiens, par des hommes baptisés qui les révoltaient au point de leur faire rejeter l'Évangile. »

de la rencontre des saints missionnaires et des infâmes traiteurs sur la route de leur conversion.

Eh! voilà ma protestation de confiance en Dieu! Elle n'est, hélas! qu'une hypothèse de théologien, qu'un rêve d'optimiste, que l'illusion d'un désespéré voulant croire quand même à la miséricorde, infinie comme Ta justice, d'un Dieu dont les jugements sont des abîmes.



Cependant nous marchions tout le temps qu'il parlait ainsi.

Soudain j'aperçus, sur ma gauche, un grand espace libre, large d'au moins vingt toises. On eût dit une route, un chemin de colonisation ouvert par un groupe de hardis pionniers dans l'épaisseur de l'immense forêt. C'était un cours d'eau qui venait se jeter dans la rivière Saint-Charles.

Ce qui me frappa le plus particulièrement dans la physionomie de ce ruisseau fut l'élevation de la rive gauche s'avancant sur la grève, et jusque dans la rivière, comme un soc de charrue gigantesque. Ses flancs rectangulaires étaient nus et verticaux comme des pans de muraille. Evidemment, la main de l'homme avait essarté le sol à cet endroit, abattu les sous-bois, brûlé les buissons d'épines et rasé les broussailles du rivage.

Au sommet de l'éminence, sur le plateau même de la berge, une large trouée avait été pratiquée dans les arbres. Le rayon d'abattis était à ce point régulier qu'il dessinait dans l'épaisseur de la futaie un parfait demi-cercle. Le compas européen avait dû prendre là des mesures. La coupe symétrique de ce déboisement attestait indéniablement la main-d'œuvre, car les ouragans et les cyclones, malgré leurs vieilles méthodes et leurs terribles habitudes de travail, n'ont pas encore acquis une telle précision géométrique. Bourgade indienne ou campement de Blancs, peu importait ce qu'elle fût, il y avait certainement à cet endroit une habitation d'hommes, car là-haut sur le fond clair-obscur du ciel étoilé se dessinait une palissade aiguë faite

de pieux taillés en dents de scie, un rempart véritable que les blancheurs de ces poutres équarries signalaient au loin, et qui couronnait l'enceinte de cette palissade naturelle. Avec quelques pièces d'artillerie, cette petite place forte eût facilement commandé les deux rivières et leurs alentours, résisté victorieusement peut-être à toute la puissance du pays. Et la pensée me vint que je me trouvais alors « *en ces lieux que le dict Jacques Quartier yverna au temps de ses descouvertes,* » comme il est écrit dans les *Voïages du sieur de Champlain* (1).

J'en étais là de mes réflexions quand Laverdière, d'une voix blanche d'émotion, s'écria :

— Les trois vaisseaux de Jacques Cartier! — Ici, les caravelles, là-bas, le galion! Regardez!!

1. Plus proche du dict Québec y a une petite rivière (*la rivière St-Charles actuelle*) qui vient dedans les terres d'un lac distant de notre habitation [*celle de Québec*] de six à sept lieues. Je tiens que dans cette rivière qui est au Nord et un quart de Norouest de notre habitation, ce fut le lieu où Jacques Quartier yverna, d'autant qu'il y encore à une lieue dans la rivière des vestiges comme d'une cheminée dont on a trouvé le fondement et apparence d'y avoir eu des fossés autour de leur logement, qui estoit petit. Nous trouvâmes aussi de grandes pièces de bois escarrées (équarries) vermoulues et quelques trois ou quatre balles de canon. Toutes ces choses monstrent évidemment que ça été une habitation, laquelle a esté fondée par les Chrestiens et que ce qui me fait dire et croire que c'est Jacques Cartier c'est qu'il ne se trouve point qu'aucun aye yverné ny basté en ces lieux que le dit Jacques Quartier au temps de ses descouvertes et falloit à mon jugement que ce lieu s'appellast Sainte Croix comme il l'avait nommé, etc., etc.

Cf. *Œuvres de Samuel de Champlain*, pages 156 et 157, chapitre IV, année 1608.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA NEF-GÉNÉRALE : " GRANDE HERMINE "

Alors je regardai tout autour de moi avec stupeur. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre aux limites du cercle d'horizon, il n'y avait rien, absolument rien ; sur le ciel étoilé pas une silhouette de mâture, au rivage blanc pas même un débris de carène enlizada dans la neige, avec ses varangues fixées à la quille, comme la gigantesque épine dorsale d'un monstre marin.

Je remarquai seulement sur la glace, à la gauche de la rivière, deux constructions de charpentier parallèles au rivage, atteignant l'une à l'autre comme deux vaisseaux voyageant de conserve. C'était, apparemment, deux hangars, à toits aigus, sans lucarnes. Sur la toiture de l'un d'eux, au centre, il y avait une cheminée. On apercevait aussi, à l'extrémité nord de cette même couverture, un clocheton de chantier, et dans ce clocheton une petite cloche, la même peut-être que nous avons entendu sonner.

Ces hangars étaient bâtis sur la grève, étroitement adossés à cette muraille naturelle, à cet escarpement si remarquable de la berge, dont Jacques Cartier avait utilisé toute la valeur stratégique en la fortifiant d'un triple rang de palissades et l'isolant de la plaine par des fossés larges et profonds (1). Immédiatement placés sous le canon du fort ils n'avaient pas à redouter les assauts ou les surprises que les Sauvages pouvaient

1. Voyant la malice d'eux [*des Sauvages*] doutant qu'ils ne songeassent aucune trahison, et venir avecque un amas de gens sur nous, le capitaine [*Jacques Cartier*] fist renforcer le Fort tout à l'entour de *gros fossés, larges et profonds, avecque porte à pont-lévis et renfort de rangs ou pans de bois au contraire des premiers*. Et fut ordonné pour le guet de la nuit, pour le temps à venir, cinquante hommes à quatre quarts, et à chacun changement des dits quarts les trompettes sonnantes; ce qui fut fait selon la dite Ordonnance. *Voyage de Jacques Cartier*, édition publiée, en 1843, par la *Société Littéraire et Historique de Québec*, page 52, chapitre XII.

tenter contre les Français par les rivières. Car l'hiver, sur la glace du Saint-Charles ou du Lairet, le chemin était grand ouvert à l'ennemi.

Ces bâtiments, construits en planches grossièrement rabotées, avaient une physionomie rude et misérable, suintaient trop le travail crucifiant, ingrat, acharné, pour ne pas abriter sous leur toit un secret de grande et profonde épreuve. Il en est de certaines mesures perdues dans la solitude comme de telles et telles figures humaines qu'il vous advient de rencontrer égarées dans la foule : elles ont, quand vous les regardez bien en face, une expression si déchirante de douleur inconsolable ou de misère horrible qu'il vous en vient à la bouche un goût de larmes avec un irrésistible besoin de pleurer.

J'en étais là de mes réflexions quand Laverdière m'éveilla de nouveau en criant avec enthousiasme : *Les trois vaisseaux de Jacques Cartier !!! Ici, les caravelles, là-bas, le galion !*

Et comme j'hésitais à les reconnaître, Laverdière repartit : — Je parie qu'il vous faut aux yeux le corps d'un vaisseau, une mâture complète avec appareil de cordages ? Vous ne savez donc pas l'histoire de votre pays ?

— Très possible, monsieur le maître-ès-arts.

— Je ne crois pas absolument ce que je dis là, se hâta d'ajouter l'archéologue, comme pour donner un correctif à la vivacité du mot lâché. Seulement votre mémoire est ingrate ou mal cultivée. Rappelez-vous que l'hiver de l'année 1535 fut, au Canada, l'un des plus rigoureux du pays. Le froid y fut terrible et la neige si abondante qu'elle dépassait de quatre pieds les gaillards des vaisseaux de Cartier. La glace de la rivière Sainte-Croix mesura deux brasses d'épaisseur, les boissons gelèrent dans les futailles, et le bordage des navires, sur toute sa hauteur, était lamé d'une glace épaisse de quatre doigts ⁽¹⁾.

— Rappelez-vous encore que Jacques Cartier, une fois l'hi-

1. « Depuis la mi Novembre jusques au quinze d'avril avons été continuellement enfermés dans les glaces, lesquelles avaient plus de deux bras-

vernage résolu, fit enlever les agrès des trois navires pour mieux les protéger contre les intempéries de cette formidable saison.

Cela fait qu'il est maintenant bien difficile d'apercevoir deux navires ensevelis dans la neige à quatre pieds au-dessous de son niveau : d'autant plus impossible à l'heure présente, que les charpentiers des équipages ont désarmé leurs vaisseaux, abattu jusqu'aux chouquets les huniers des mâts, abrité enfin sous ces hangars les gaillards, les ponts, les embelles, les dunettes, et les châteaux de poupe, toutes les surfaces de leurs navires, pour les protéger, les conserver davantage intacts de la pluie, de la neige, de la glace, des influences désastreuses du froid sur la ferrure aussi friable à la gelée qu'une lame de verre au premier choc.

Laverdière m'amena au hangar de droite — « Voici la nef générale (1), me dit-il, la *Grande Hermine*. »

Oh ! qu'il était petit le navire des découvreurs de mon pays ! Mais, en revanche, comme il était grand leur courage ! Je ne sache pas avoir mieux compris, ailleurs que devant lui, la valeur absolue du mot hardiesse et tout ce que l'héroïque témérité française peut contenir d'audaces, de bravoures et de gloires.

Cent-vingt — soixante — quarante (2) tonneaux additionnés

« ses d'épaisseur. Et dessus la terre, la hauteur de quatre pieds de neige et
 « plus, tellement qu'elle était plus haute que les borts de nos navires : les-
 « quelles ont duré jusques au dict temps, en sorte que nos breuvages étaient
 « tous gellez dedans les futailles. Et par dedans nos dictes navires tant de bas
 « que de hault estait la glace contre les borts à quatre doigtz d'épaisseur.
 « Et estait tout le dict fleuve, par autant que l'eau douce en contenait jus-
 « ques au dessus du dict Hochelaga gellé. »

Cf. *Relation*, verso des feuillets 36 et 37.

1. Probablement ainsi nommée parce qu'elle portait à son bord le *Capitaine-Général*. « Et depuis nous être entreperdus (depuis le 25 Juin 1535) avons été
 « avec la Nef generale par la mer de tous vents contraires jusqu'au septième
 « jour de Juillet que nous arrivâmes à la dite *Terre-Neuve* en prisma terre
 « à *Isle-es-Oiseaulx* (*Funk Island*, à l'est de *Terre-Neuve*). » Cf. *Relation*,
 verso du feuillet 6.

2. La *Grande Hermine* jaugeait 120 tonneaux.

La <i>Petite Hermine</i>	»	60	do
L' <i>Emerillon</i>	»	40	do

Soit en tout... 220 do

ensemble donneraient seulement la jauge d'un brick moderne. Les navires aujourd'hui sont devenus si grands qu'ils semblent amoindrir les équipages qui les montent et de taille, et de hardiesse, et de courage (!). Il faut un véritable effort de la raison pour se convaincre que la poitrine et le cœur du marin demeurent aussi larges sur le tillac d'un dreadnought qu'autrefois la poitrine et le cœur de nos loups de mer sur les chaloupes pontées d'Iberville.

Vous me direz : la fortune de César n'a-t-elle pas été de beaucoup exagérée par la petitesse de la barque? Egalement, le *riciel et caduc Esmerillon* (2), la galiote aux quarante tonneaux, n'a-t-elle pas rendu le même service à la réputation d'audace du Découvreur? Eh! quand cela serait? Lui marchanderez-vous votre admiration? N'ayez crainte, elle ne sera jamais trop vive à son égard. Si grande qu'elle soit elle ne dépassera point la mesure du péril qu'il courut lorsqu'il brava les fureurs aveugles

1. Le 20 septembre 1910, à Saint-Nazaire, avant-port de Nantes, fut lancé le plus grand paquebot que l'on ait encore construit en France. Ce colosse — la *France* — mesure 220 mètres de longueur, 23 de largeur, 24 de hauteur, 16 mètres de profondeur. Sa force est de 24.000 chevaux. Il jauge 22.500 tonnes. Il a quatre cheminées de 34 mètres, et quatre hélices. Sa vitesse est de 23 nœuds. Il peut transporter 2.000 passagers. Son équipage est de 600 personnes. Il a coûté plus de 25 millions de francs!

C'est un joli petit bateau, n'est-ce pas? Et cependant il y a mieux, c'est-à-dire, plus grand encore.

Le 20 octobre de la même année (1910), l'*Olympic* fut lancé à Belfast, par les chantiers Harland et Wolff, pour le compte de la *White Star Company*. C'est le plus grand navire jamais construit. Son poids, au lancement, était de 27.000 tonnes; c'est la masse la plus pesante qu'en ait encore transférée de la terre à la mer. Sa longueur est de 840 pieds, sa largeur de 29 mètres 70. Sa force est de 50.000 chevaux. Il jauge 45.000 tonnes. Il peut transporter 2.500 passagers et son équipage est de 800 personnes. Il a coûté 50 millions de francs (dix millions de piastres).

Placez maintenant, lecteur, entre ces deux géants de la mer, la galiote de Jacques Cartier, à la jauge de 40 tonneaux, et calculez l'audace et le courage du capitaine-découvreur! Je vous donne là, je crois, deux bons points de comparaison.

2. « En outre lui face, souffre et permette prendre le petit gallion appelé « *L'Esmerillon* » que de présent il (Jacques Cartier) a de nous, lequel est déjà « *riciel et caduc* pour servir à l'adoub de ceux des navires qu'en autant auront « besoin. »

Documents sur Jacques Cartier, page 15, faisant suite au *Voyage de Jacques Cartier en 1534*.

du farouche et ténébreux Atlantique pour nous donner une patrie (!).

Sans les lumières rondes des hublots, à couleur verte et glauque comme un œil de monstre marin, j'aurais cru que la nef-générale était abandonnée, tant il régnait à son bord un silence absolu. C'était un silence mystérieux, terrifiant, envahisseur comme l'eau dans une trouée d'abordage, un silence si complet qu'il finissait par s'entendre.

Moins pour obtenir une satisfaisante réponse de Laverdière que pour me rassurer au bruit de ma propre voix, je dis à l'historien :

— Où sont donc les Français? Ne trouvez-vous pas impru-

1. A sa fameuse et unique expédition de 1598, le Marquis de la Roche, vice-roi de « *Canada, Isle de Sable, Terres-Neuves et Adjacentes* » montait un vaisseau si petit « *que du pont, dit la chronique du temps, on pouvait se laver les mains dans la mer* ». C'était un navire découvert, c'est-à-dire, ponté à l'avant et à l'arrière, mais ouvert au centre, comme une chaloupe. La préceinte supérieure était si peu élevée au dessus de la ligne de flottaison que les matelots n'avaient qu'à se pencher sur les bastingages pour puiser l'eau dans l'Atlantique. Traverser l'Océan avec un vaisseau ouvert! Cela donne la mesure de cette belle audace ou, si l'on aime mieux, de cette folle témérité avec laquelle les gabiers de la marine française risquaient, le plus souvent, et le succès et la gloire de leurs expéditions nationales les plus importantes. Et je ne sais laquelle admirer davantage : de l'intrépidité du courage breton ou de la merveilleuse sollicitude d'une adorable Providence fermant l'abîme, par douze cents lieues de chemin, sous un esquis si misérable et si fragile que le premier paquet de mer l'eût fait sombrer en un clin d'œil.

Dans l'un de ses romans historiques (*Jacques Cartier*, page 64), l'écrivain Emile Chevalier a confondu le vaisseau du Marquis de la Roche avec celui du Découvreur du Canada. Telle est, du moins, l'opinion d'un archéologue eminent, M. Joseph-Charles Taché, que j'avais consulté à ce propos et qui me fit l'honneur de la réponse suivante :

« M. Emile Chevalier a fait erreur. Il applique aux voyages de Cartier et à celui-ci ce qui a été dit du Marquis de la Roche et de l'une de ses barques. J'ai fait mention de cette circonstance dans mes « *Sablons* » (Histoire de l'Île de Sable) page 56, de l'édition Cadieux et Derome. Je ne me remets plus où j'ai lu cela; mais c'est dans un ou plusieurs des écrits du XVII^e siècle, qui font mention de l'expédition du Marquis de la Roche. Bien sûr que vous ne trouverez dans aucun mémoire du temps qu'on ait dit cela de Jacques Cartier et de ses vaisseaux. M. Emile Chevalier a fait du *défricheur* à ce propos, comme sur bien d'autres, si, de fait, il attribue ce dire aux voyages de Cartier, ce que je n'ai pas vérifié.

Si vous tenez encore à trouver l'origine de cette chronique vous aurez à consulter Lescarbot, Charlevoix, Champlain, Bergeron, Leclercq, Thévet, Jean de Laët, Guérin, et d'autres peut-être; mais toujours à propos du Marquis de la Roche et non pas de Cartier, » etc., etc.

dent qu'ils laissent ainsi des lampes allumées dans leur navire sans personne pour faire garde? Si le feu prenait à la caravelle durant leur absence?

Laverdière sourit : — Vous croyez le vaisseau abandonné? dit-il.

— Franchement, oui.

— Et bien ! mon cher, il y a cinquante hommes à son bord.

— Cinquante hommes?

Tout aussitôt, comme si la *Grande Hermine* eût voulu donner raison à Laverdière et confirmer sa parole, il s'éleva un grand bruit de piétinements. Cela ressemblait, à méprise, au tapage que fait à l'église un auditoire qui se lève après être demeuré longtemps assis ou à genoux.

Le tumulte s'apaisa tout aussitôt et je n'entendis plus qu'une voix claire et forte qui lisait avec lenteur des mots insaisissables.

— Venez vite, me dit Laverdière.

On arrivait de plein pied à bord de la caravelle, car sur le rivage, où les Français avaient halé la *Grande Hermine* pour l'atterrir solidement, la neige était tombée avec une telle abondance que sa hauteur dépassait le niveau des bastingages.

— Ouvrez l'écoutille, commanda Laverdière.

En un clin d'œil j'enlevai le panneau.

Tout aussitôt une bouffée d'air, chaude et parfumée comme une atmosphère d'église, me frappa au visage. Lubin, Pivert, Rimmel eussent vainement demandé aux savants alambics de leurs laboratoires le secret de cet arôme exquis que Dame Nature (une artiste qui se moque bien de la chimie distillant ses roses et ses héliotropes) composait de hasard, à temps perdu, avec des senteurs de résine, de la fumée d'encens et une bonne odeur de cierges éteints ! Le bouquet en était à la fois si pénétrant, si suave, si subtil, que l'imagination se refusant à le croire naturel, le déliait encore, l'idéalisait jusqu'au divin en le voulant émané des paroles évangéliques, qui nous arrivaient alors, nettement accentuées, par le carré de l'écoutille.

« *Et pastores erant in regione eadem vigilantes et custodien-*
 « *tes vigiliis noctis super gregem suum. Et ecce Angelus Do-*
 « *mini stetit juxta illos et claritas Dei circumfulsit eos et timue-*
 « *runt timore magno. Et dixit illis Angelus: Nolite timere;*
 « *ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni*
 « *populo quia natus est vobis hodie Salvator qui est Christus*
 « *Dominus in civitate David* (1). »

C'était l'Évangile de la première des messes de Noël.

— Celui qui lit, me dit Laverdière, tout bas à l'oreille, celui qui lit est Dom Guillaume Le Breton, le premier des aumôniers de Jacques Cartier.

Nous descendîmes à pas de loup l'escalier de l'écoutille — un escalier raide comme une échelle — et nous entrâmes dans la chambre des batteries.

Le spectacle qui m'y attendait me frappa d'un éblouissement merveilleux. Tout d'abord je ne vis rien, aveuglé que j'étais par un rayonnement de lumière vibrant avec une extrême intensité d'éclat. Mais cette commotion soudaine du nerf optique n'eut que la durée d'un choc.

Tout aussitôt mon esprit et mes yeux s'arrêtèrent sur un tableau dont la beauté subjuguait à la fois, comme une fascination d'extase, sens et facultés.

— Regardez bien, regardez bien, me répétait Laverdière avec insistance. J'en sais plusieurs qui me paieraient un trésor la faveur de ce spectacle. Ils sont rares, en effet, ceux-là qui ont eu comme vous, le privilège de voir les compagnons de Jacques Cartier.

Puis le Mentor ajoutait : — Lescarbot, Charlevoix, Ducreux,

1. « Or il y avait dans ce pays des bergers qui veillaient pendant la nuit
 « à la garde de leur troupeau. Et voilà qu'un Ange du Seigneur se tint près
 « d'eux et la Lumière de Dieu les environna de ses rayons et ils furent saisis
 « d'une grande crainte. Mais l'Ange leur dit : Ne craignez pas, je vous ap-
 « porte la bonne nouvelle qui sera le sujet d'une grande joie pour vous et
 « pour le peuple, c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né
 « un Sauveur qui est le Christ et le Seigneur ».

Garneau, Ferland ont eu cette grande vision historique, mais au prix de quels labeurs, à la fatigue de quelles veilles, à la constance de quelles études ils l'ont achetée !

Je regardais avec des yeux démesurément ouverts ces premiers Français, ces audacieux gars de Saint-Malo, ces *maîtres compagnons marinières, pilotes et charpentiers de navires* hardiment venus aux *terres neuves* d'Amérique partager à la fois, l'héroïque aventure, l'audacieux courage, et la gloire immortelle du découvreur de mon pays. Il gonflait le cœur et mettait du sang plein les veines ce sentiment de joie intense, inexprimable, exubérant comme une sève, qui s'empara de moi et me posséda tout entier à la ravissante surprise de ce coup d'œil. Ces bonheurs trop complets sont dangereux, et je m'explique qu'ils tuent.

Mon enthousiasme et mon étonnement n'avaient qu'un mot pour se traduire : Jacques Cartier ! Jacques Cartier ! Et dans l'hébètement premier de cette brusque surprise, je me sentais partir irrésistiblement, à la manière d'un ressort qui se détend, à répéter machinalement : Jacques Cartier ! Jacques Cartier !!

Et Lui, le héros, le grand capitaine, le découvreur de mon pays, comme je fus prompt à le reconnaître !

— N'est-ce pas qu'il se ressemble ? me dit le maître-ès-arts.

En vérité, il répondait tellement au portrait que j'avais vu de lui autrefois, aux salles de l'Institut Canadien de Québec (1), que je crus un instant que le personnage représenté dans cette peinture célèbre avait quitté sa toile, était sorti furtivement de son cadre, pour venir commander, après sept demi-siècles d'absence, le bord de sa nef-générale, tenir une dernière fois parole aux équipages réunis de sa flottille historique.

1. Un éminent peintre canadien-français, M. Théophile Hamel, de Québec, a copié sur l'original conservé à Saint-Malo le portrait de Jacques Cartier. Les quelques privilégiés d'entre mes compatriotes qui ont eu le bonheur de faire la comparaison entre cette copie et le précieux original, sont unanimes à déclarer que le travail de l'artiste est excellent et reproduit avec une saisissante vérité la figure du Découvreur. La gravure s'est depuis emparée de l'œuvre de M. Hamel et l'a popularisée dans tout le pays au moyen de la lithographie.

Je ne pouvais détacher mes regards fascinés de cette figure expressive et sympathique où l'impétuosité de l'âme, l'énergie du caractère semblaient exclusivement partager tous les jeux et tous les mouvements de la physionomie. Une physionomie étonnamment mobile, lisible à première vue, reflet nécessaire, reflet exact d'un tempérament essentiellement impressionnable et fougueux.

L'œil, grand ouvert, d'une couleur et d'une limpidité admirables, semblait éclairer ce qu'il fixait. Et cette immobilité du regard trahissait bien la vieille habitude des marins rompus aux longues vigies, l'accoutumance à poursuivre durant des heures l'observation d'un point aperçu dans la lumière rutilante de la mer embrasée de soleil et à la soutenir sans éblouissements. Aussi, les paupières, fatiguées sans doute par l'intensité de l'effort, étaient-elles prises maintenant de battements nerveux involontaires, aussi inconscients que rapides.

Comme des brises perdues ridant au vol la surface d'une eau limpide, les pensées toujours actives, toujours inquiètes de cette intelligence hardie moiraient d'ombres et de rayons le front du Découvreur — un front classique qui eût arrêté, par l'harmonieuse beauté de ses lignes, l'attention du plus distrait ou du plus blasé des sculpteurs.

Nez long et droit, à narines dilatées, palpitantes elles aussi comme les paupières, humant l'acre parfum, les senteurs violentes des fortes brises, flairant le vent, comme là-bas, au désert les fauves d'Afrique aspirent à pleins naseaux l'odeur chaude du sang.

Avec cela, l'attitude d'une personne qui écoute ; le cou tendu, l'œil sec, le corps penché en avant de toute la hauteur de la taille, à la façon quotidienne des vieux matelots cherchant à deviner dans les premières clameurs du vent les colères aveugles de la mer.

A première vue, il semblait difficile de rattacher à leurs motifs véritables l'inquiétude de la pose et du regard. Pour cet intrépide audacieux la découverte du Canada n'était-elle pas à

la fois l'accomplissement absolu de sa mission glorieuse et l'idéal atteint, tangible, palpable d'un incomparable rêve historique, le plus enivrant comme le plus ambitieux des songes scientifiques, après celui de Christophe Colomb ?

Et cependant, la découverte du Canada, si grand événement qu'elle dût apparaître aux siècles à venir, n'était qu'un incident heureux de l'expédition bretonne-française. Pour Cartier et les autres aventuriers conquérants de son époque, la *Route de la Chine* demeurait l'idée fixe, le cauchemar permanent, le problème éternel, insoluble et fatal comme les énigmes du Sphinx.

C'était à ce magique chemin des Indes Occidentales, à cet Ouest insaisissable, inaccessible, et sans cesse reculant, comme les horizons de l'Atlantique devant la Géographie triomphante, à ces îles fortunées de Cathay (1) et du Zipangu, le paradis de la girofle et de l'épice, que Jacques Cartier songeait ; se demandant avec angoisse si le Saint-Laurent arrivait, le plus vite et le premier, aux terres du Soleil Couchant, et si le royaume d'Hochelaga, comme celui du Saguenay, n'avait pas vu des *hommes blancs vêtus de drap de laine* (2) !

A regarder cette bouche impérieuse, et peut-être colère, à lèvres minces, étroitement fermées, tous les vieux termes de commandements navals militaires vous revenaient à la mémoire ; des mots secs, des mots brefs, durs et tranchants comme

1. Marco Polo, ou Paolo, est le premier européen qui soit entré en Chine, qu'il nomme Cathay. Le premier également il fait connaître les provinces maritimes de l'Inde. Il parle du Bengale, de Guzzurate et donne ce qu'il a entendu dire sur une île nommée Zipangu qui doit être le Japon.

Pierre Margry, *Découvertes Françaises* : Les Deux Indes au XV^e siècle, page 81.

2. Jacques Cartier avait raison de craindre et de soupçonner un devancier européen, ainsi que l'atteste ce passage de la *Relation de son Second Voyage* : Car il (*Donnacona*) nous a certifié avoir été à la terre du Saguenay en laquelle il y a infini or, rubis et autres richesses. Et y sont des *hommes blancs* comme en France et accoutrés de drap de layne.

Relation, verso de la page 40.

Sur la foi de ce document authentique Ferland ajoute : « Donnacona disait avoir visité le royaume de Saguenay où il avait vu de l'or, des rubis, et des *hommes blancs* comme les Français, vêtus de drap de layne. »

Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, Tome I^{er}, page 36.

les frappés d'une hache d'abordage, des monosyllabes si courts, des onomatopées si aiguës, que, jetés à pleine voix dans un fracas de tempête, ces ordres de manœuvres ressemblent plus à des cris d'oiseaux de mer ou à des craquements de mâture qu'à des intonations de voix humaine parlant un langage humain.

La fine moustache, que l'amiral portait avec un grand air chevaleresque, ajoutait à la spirituelle expression du visage. La barbe proprement dite, noire et luisante comme un bois d'ébène, soigneusement entretenue, était scrupuleusement taillée à la royale mode du temps. La coupe en était si naturellement exacte que Samson Ripault ⁽¹⁾ rasant son capitaine et maître devait encore moins regarder au miroir qu'au portrait auguste du grand François I^{er}.

Le capitaine-général, et avec lui tous les gentilshommes de Saint-Malo, avaient, pour la circonstance, revêtu le costume de gala dans la splendeur duquel ils étaient apparus aux regards émerveillés des Sauvages d'Hocheclaga ⁽²⁾.

A la droite de Jacques Cartier, capitaine-général et pilote du roi, se tenait Marc Jalobert, son beau-frère, de Saint-Malo, capitaine et pilote du *Courlieu*; à sa gauche Guillaume Le Breton Bastille, de Saint-Malo, capitaine et pilote de l'*Emerillon*.

Venaient après, au second rang, les trois *Maîtres de nef*, Thomas Fourmont, de la *Grande Hermine*, Guillaume le Marié, de la ville de Saint-Malo, de la *Petite Hermine*, et Jacques

1. « Samson Ripault, barbier. » Consulter *Documentis Ineditis sur Jacques Cartier et le Canada*, faisant suite à la *Relation du Premier Voyage de Jacques Cartier* en 1534, pages 10, 11 et 12, édition de 1598.

2. Dans cette solennelle et première rencontre de la race blanche et de la race cuivrée en Amérique du Nord, les Français apparurent grands et beaux comme des dieux aux regards éblouis des Indiens. Ils les considéraient évidemment comme des êtres supérieurs, car l'on apporta devant Jacques Cartier les borgnes, les boiteux, les impotents, comme pour lui demander qu'il leur rendit la santé.

Relation, feuillets 22, 23, 25 et 26.

Maingard, de l'*Emérillon*, l'un des quatre fils du parrain (1) de Jacques Cartier, Charles Guillot, le secrétaire du capitaine-général, se trouvait à la gauche de ce dernier maître de nef.

Venaient ensuite — et se tenant sur une seule et même ligne — les gentilshommes de Saint-Malo : Claude de Pontbriand, fils du seigneur de Montcevelles, échanson du Dauphin, Jean Gouyon, Jean Pouillet, Charles de la Pommeraye, Jean Garnier, sieur de Chambeaux et Garnier de Chambeaux.

Enfin les parents de Jacques Cartier : Estienne Nouel ou Noël, Anthoine Des Granches, Michel, Pierres et Raouillet Maingard. Ils fermaient la liste des officiers, gentilshommes et personnages de l'expédition.

Ce groupe, y compris l'apothicaire, François Guitault, et Pierres Marquier le trompette, qui tous deux servaient la messe, constituait au grand complet le personnel valide des officiers aux carrés des trois vaisseaux.

Derrière lui se tenaient debout les *maîtres compaignons marinières* et les *charpentiers de navires*, lesquels constituaient les équipages proprement dits.

— Les matelots que vous voyez là, me dit Laverdière, représentent seulement le personnel valide des trois équipages.

En effet je me rappelai que les archives nationales consultées à Saint-Malo estimaient à cent dix hommes la seconde expédition de Jacques Cartier.

Les marinières étaient rangés, cinq de front sur dix de profondeur, au centre précis du navire ; ce qui donnait le chiffre exact de cinquante hommes présents, le carré des officiers et le personnel des gentilshommes malouins inclus. Les marins formaient donc au milieu de la chambre des batteries un long rectangle, de sorte qu'il y avait sur les deux côtés, de tribord et à bâbord, un petit espace laissé libre, un étroit passage cou-

1. Le parrain de Jacques Cartier se nommait Guillaume Maingard. Jacques Cartier naquit en 1491. On en ignore le jour exact, que les biographes placent entre le 6 juin et le 23 décembre de cette année-là. Jacques Cartier mourut le mercredi 1^{er} septembre 1557, âgé de 66 ans.

Cf. N. E. Dionne, *Jacques Cartier*, pages 11, 12 et 165.

rant au ras du vaigrage de la caravelle sur toute la longueur du navire.

— Suivez-moi, me dit Laverdière, je vais vous les nommer à la file.

Ce qu'il fit. Et nous nous engageâmes, lui me précédant, dans la courcive de gauche, au ras du vaigrage de bâbord.

Ce rôle d'équipage, le voici :

Pierres Emery *dicit* Talbot, Michel Hervé, Lucas Fammys, François Guillot, Robin Le Tort. — Julien Golet, Jehan Hamel, Jehan Fleury, Guillaume Guilbert, Laurens Gaillot. — Jehan Anthoine, Geoffroy Ollivier, Eustache Grossin, Guillaume Allierte, Guillaume Legentilhomme. — François Duault, Hervé Henry, Anthoine Alierte, Jehan Colas, Philippes Thomas. — Jacques Duboy, Jehan Legentilhomme, Jehan Aismery, Colas Barbe, Goulset Riou. — Legendre Estienne Leblanc, Jehan Pierres, Pierres Jonchée, De Goyelle, Charles Gaillot. — Tous étaient compagnons marinières. Puis, quatre des charpentiers de navires : Guillaume Séquart, Guillaume Esnault, Jehan Dabin, Jehan Duvert. — Enfin le barbier, Samson Ripault.

Parole d'honneur, sans les avoir vus jamais, je croyais les connaître, tant ils portaient des noms contemporains, familiers à mon oreille. Et tout d'abord celui de Jacques Cartier, puis ces autres de Guillaume *Le Marié*, le maître de la *Petite Hermine*, de Guillaume *Le Breton Bastille*, le capitaine et pilote de l'*Emerillon*, de Charles *Guillot*, le secrétaire du capitaine-général, des gentilshommes Claude de *Pontbriand*, fils du seigneur de Montcevelles, Jean *Poulet*, Garnier et Jean de *Chambeaux*, de Thomas *Fourmont*, le maître de la *Grande Hermine*, de Marc Jalobert (Jalbert), capitaine et pilote du *Courlieu*, de Dom Guillaume *Le Breton*, le premier des aumôniers de Cartier ; enfin les noms populaires Jehan *Hamel*, Jacques *Dubois* (Dubois), Goulset *Riou* (Rieux), *Legendre*, Estienne *Leblanc*, Geoffroy *Ollivier*, Guillaume *Esnault* (Hesnault), François *Duault*, Julien *Golet* (pour Goulet), François

Guillot, Jehan Fleury, Estienne Nouel (les Noël's actuels), Michel Hervé, Pierres Esmery dit Talbot, Guillaume Guilbert (pour Gilbert), François Guitault, Philippes Thomas, Jehan Pierres, etc., etc.

Ils se ressemblaient tous avec leurs barbes incultes, hérissées, poussées longues pour mieux protéger la gorge et les poumons contre le froid excessif de ce terrible et rigoureux hiver. Ce qui réduisait aux seules expressions du regard tous les jeux de physionomie. Champ lamentablement restreint pour un observateur.

Oui, en effet, je les confondais tous avec leurs yeux bleus, renforcés dans les orbites, à regards vifs, étincelants d'intelligence et de fièvre ; même pâleur cadavérique au front, accentuée davantage par une abondante chevelure rousse, épaisse comme une fourrure, serrée comme une herbe de cimetière, poussée droit sur le crâne, comme un bois de sapin sur le plateau d'un rocher.

La vareuse, à col large et flottant, ouverte avec ampleur, laissait voir une poitrine bombée, velue, osseuse, mais blanche comme une chair de phthisique, une poitrine d'où le hâle était disparu et qui semblait avoir pris, à l'excès même du froid, cette pâleur glaciale de la neige.

Chacun de ces hommes portait un cierge allumé, comme autrefois, aux fêtes de la Chandeleur, le clergé et le peuple dans les églises. Cela répandait par toute la chambre des batteries un flamboiement de chapelle ardente. Et cette vibration, ce rayonnement de lumière parfumée, bénie, produisaient un effet étonnant, immense, la meilleure impression religieuse et artistique de cet imposant spectacle.

— N'est-ce pas que c'est beau ? me dit Laverdière. Combien la liturgie du catholicisme avait raison ! Vraiment ! c'est dommage que cette vieille tradition monastique soit tombée en désuétude ! Que voulez-vous, tout meurt, tout passe. Et le rituel de Bretagne datait du IX^e siècle ! Il n'empêche que les canonistes n'ont pas retrouvé depuis, une cérémonie symbolique

plus éclatante de cette *Grande Lumière surgie pour éclairer tout homme venant en ce monde!*

Événement bizarre! la nécessité, capricieuse comme une artiste, a voulu, cette nuit, que Jacques Cartier rétablît à son insu cette antique observance du cérémonial breton.

— Quelle nécessité? demandai-je au maître-ès-arts: je ne vous comprends pas.

— La nécessité de chauffer le navire, nécessité impérieuse, urgente à l'extrême au Canada le vingt-cinq décembre! La flamme des cinquante cierges suffit à ce besoin et supplée avec avantage au système aussi défectueux qu'insupportable des réchauds et des chaudières à feu (1).

Causant de la sorte, Laverdière et moi étions demeurés à l'arrière de la caravelle, tout au pied de l'escalier montant aux chambres du château de poupe, réservées au logement particulier du capitaine, pilote du roi. Poste excellent, en vérité, pour embrasser d'un coup d'œil, comme des spectateurs au bas d'une église, l'entière physionomie de l'édifice. Avec cela que nous avons profité des moindres accidents du terrain, c'est-à-dire que nous avons escaladé, pour mieux voir, un gigantesque amas de filins. Il y en avait de toutes sortes, chaînes d'ancre, balancines, drisses, cargues, haubans, amures, pour les gros câbles; bitords, écoutes, grelins, pour les toutes petites amarres, sans oublier le fil de caret, entassés, accumulés, enchevêtrés dans un fouillis inextricable. Et ce fut

1. « Ces réchauds et chaudières à feu étaient en grand usage dans les « églises de la Nouvelle-France. A preuve. — « Il y avait quatre chandelles « dans l'Eglise dans des petits chandeliers de fer en façon de gongole et « cela suffit. Il y avait en outre deux *grandes chaudières* fournies du magasin, « pleines de feu pour eschauffer la chapelle (celle des Jésuites), elles furent « allumées auparavant sur le pont. On avait donné ordre de les ôter après la « messe (de minuit). Mais cela ayant été négligé, le feu prit la nuit au plan- « cher qui étoit au dessous de l'une des chaudières dans laquelle il n'y avait « pas au fond assez de cendre, etc. » *Journal des Jésuites* — année 1645 — page 21.

« Le temps fut si doux (25 décembre 1646) qu'on n'eut pas besoin de réchau « sur l'autel pendant toutes les messes (de Noël). » *Journal des Jésuites* — année 1646 — page 74.

de la hauteur de cette estrade improvisée que j'aperçus enfin les décorations de la chambre des batteries ; toute mon attention avait été jusque là captivée par l'historique équipage de la *Grande Hermine*.

L'ornementation, bien que modeste, était très élégante. Le peu de travail qu'elle avait dû coûter, prouvait que le maître de céans connaissait la précieuse valeur du temps et le savait appliquer à des travaux plus sérieux qu'œuvres de décor. J'oubliais d'ailleurs, qu'à cette heure même une terrible surcharge venait d'échoir aux matelots valides de ce vaillant équipage : que déjà vingt-cinq camarades, atteints du scorbut, nécessitaient de leurs frères d'entre-pont des soins actifs et continus ; que le personnel des hommes sains, divisé en deux sections égales, se relevait à tour de rôle pour les gardes du jour et les veilles de la nuit. Ce surcroît d'ouvrages et de peines, ajouté aux besognes quotidiennes de la vie en devait rendre le fardeau écrasant, intolérable.

Des festons de verdure, croisés de branchettes de sapin et de mousses courantes, étaient cloués aux baux de la caravelle avec des poignards piqués dans le bois des poutres. Ainsi relevés, à intervalles égaux, ces festons décrivaient au plafond de la batterie de gracieux arcs de cercle, flexibles et parfumés comme des lianes.

Les embrasures des sabords encadrés de verdure plates (un feuillage de cèdre), renfermaient chacune une lettre gothique, écrite avec des grains de porcelaine du pays, enfilés les uns dans les autres comme les coquillages d'une rassade. Au vaigrage de tribord on lisait le mot FRANCE, dont chacune lettre e-spacée d'un faisceau d'armes blanches, attaché sur le vaigrage dans chaque entre-deux de sabords. Sur le vaigrage de bâbord était écrit « BRETAGNE ». Cette porcelaine, bizarrement travaillée, appartenait évidemment aux indigènes du Canada. Ceux-ci, je m'en souvins, avaient l'habitude de fabriquer avec ce coquillage (*l'esurny* des naturels d'Hochelega), des chaînettes, des bracelets, des colliers, des pendants d'oreil-

les. Et les Sauvages les avaient probablement troqués avec les Français, contre de menus articles de quincaillerie, de verroterie, d'orfèvrerie, couteaux, hachettes, plumets, miroirs, bagues, et autres hochets de ce genre (1).

En face de moi, tout auprès, sous le tillac du gaillard d'arrière, était dressé l'autel. Il se trouvait placé au pied du mât d'artimon. Imaginez une table, à nappe de lin, s'appuyant à ses quatre angles sur des faisceaux d'avirons étroitement liés ensemble.

La similitude du décor me rappelait cet autre tabernacle historique, appuyé aussi lui, sur des avirons, où, le matin du 30 septembre 1670, Dollier de Casson célébra la messe en présence des corps expéditionnaires de La Salle et des Sulpiciens au lac Erié (2).

A l'arrière de cet autel portatif une panoplie gigantesque, composée de toutes les armes des équipages, se déployait en éventail. Dagues à rouelle (3) pleines d'éclairs bleus, poignards à manches de cuivre, étincelants comme ors, haches d'abordage aux reflets blancs, tranchantes et aiguisées comme des rasoirs, et bouclées sur le demi-cercle dans des étuis en cuir fauve, mousquets aux canons évasés, tromblons aux gueules épaisses de fer, aciers polis des longues arquebuses, crosses en fonte des pistolets, gros comme les carabines modernes de

1. La plus précieuse chose qu'ils (les Sauvages) ont au monde est *esurni*. — *Relation du Second Voyage de Jacques Cartier*, page 44, édition 1843.

Les grains de porcelaine leur servaient (aux Sauvages), de monnaie, de parures et de gages dans les traités de paix. Ces grains étaient faits de la nacre de certains coquillages marins. Cartier appelle ces coquillages *esurny*, les Sauvages de la Nouvelle-Angleterre les nommaient *iwampum*.

Ferland, *Histoire du Canada*, Tome I^{er}, page 30.

2. On the last day of September (1670) the priests made an altar, supported by the paddles of the canoes laid on forked sticks. Dollier said mass; La Salle and his followers received the sacrament, as did also those of his late colleagues; and thus they parted, the Sulpitians and their party descending the Grand River towards Lake Erie, &c.

Parkman, *La Salle and the Discovery of the Great West*, Chapitre II, page 18.

3. *Dague à rouelle*: « Long poignard espagnol garni d'une forte garde en forme de roue. » Bouillet, *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts*, au mot *Dague*.

nos régiments de cavalerie : il y en avait de toutes sortes, et Laverdière, ne me faisant grâce d'une seule pièce, me les nommait une à une, avec la sollicitude gourmande d'un viveur, détaillant à loisir le menu de la carte. Tous ces engins étranges des dernières guerres de l'âge féodal projetaient en rayons de gloires et de soleils couchants la lumière chatoyante, onduleuse et mouvementée des cierges. Et c'était pour les yeux une véritable joie que suivre sur cette panoplie caractéristique d'armes rutilantes, les feux croisés de ces *bâtons de guerre* dont la vue seule frappait d'épouvante les sauvages Iroquois (1).

Au-dessus de l'autel se dressait un baldaquin ingénieusement fabriqué, et de toutes pièces, avec les agrès de la flottille. La hauteur du pont était si petite cependant, que l'artiste-décorateur avait été contraint de remplacer le dôme du baldaquin par le *ciel* du dais, figuré, au-dessus de l'autel, par une petite voile rectangulaire, tendue raide comme une bannière. Au centre précis de cette bannière il y avait, comme une fleur d'architecture dans une voûte d'église, le mot *Saint-Malo* écrit en cordages, avec une torsade d'amours alentour. Trois grandes voiles, rattachées à cette bannière sous une bouffante garniture de bonnettes, fermaient comme des draperies, le fond et les deux côtés de ce baldaquin improvisé. Celles de droite et de gauche au lieu d'être relevées, en rideaux de fenêtres, par une patère, retombaient lâches et flasques sur le parquet de la chambre, en voilures de navires séchant à la brise et pendues, comme le linge des buanderies, à toutes les vergues de la mâture.

— Ils ont eu là une excellente idée, remarqua Laverdière,

1. « Et après se être entre saluez, se avança le dit Taiguragny de parler et dit à nostre cappitaine que le dit seigneur Donnacona estoit marry [*mécontent*] dont le dict cappitaine et ses gens portoient tant de *bâtons de guerre* [*arquebuses*] parce que de leur part n'en portoient nuls [*aucuns*]. A quoi leur respondit le dict cappitaine que pour leur marrison [*en dépit de leur mécontentement*] ne laisseraient à les porter et que c'estoit la coustume de France et qu'il le sçavoit bien. »

Relation, verso du feuillet 15.

de remplacer les lambrequins par des bonnettes. Elles donnent un bel effet, très naturel. Elles bouffent ! elles bouffent !! comme si, dans la précipitation de la manœuvre et les joies délirantes de la découverte, les matelots eussent mal cargué les voiles, emprisonné, par mégarde, dans leurs plis, un peu du vent soufflé là-bas, en plein Atlantique, par la dernière brise de mer.

Laverdière ajouta : — Les bonnettes appartiennent à la *Grande Hermine* ainsi que la grande voile qui fait draperie à la gauche du baldaquin. Celle de droite, est la misaine de l'*Emérillon*. La toile du fond, celle qui tombe à l'arrière de la panoplie et sur laquelle les armes se détachent en éventail, appartient au *Courlieu*.

Je le regardais avec étonnement — « Eh ! comment savez-vous cela, lui dis-je ?

— Rien de plus simple, s'écria le maître-ès-arts, les trois voilures sont marquées, tout comme un linge de bonne maison, aux armes, aux chiffres, aux lettres de la famille ou de la flotte. Seulement ici, c'est un symbole, une légende qui tient lieu de signature.

Et comme je ne comprenais pas encore : — Venez voir, dit-il, approchez.

Je marchai avec lui au pied de l'autel. — Voyez-vous, dit alors Laverdière, sur la toile grise des bonnettes ce petit quadrupède dépeint à l'encre et qui ressemble à une martre ? C'est une hermine. Regardez ici maintenant, on le retrouve encore près de ce ris de la voilure, juste au centre de la draperie gauche du baldaquin. Evidemment ces morceaux de voilure appartiennent à la nef-générale, la *Grande Hermine*. L'hermine est d'ailleurs l'animal noble par excellence, l'animal héraldique de la Bretagne. Voila sept cents ans qu'elle en blasonne le manteau de ses ducs et les quartiers de son royal écu.

Regardez maintenant, au fond du dais, cet oiseau dessiné sur la voile.

Et comme je ne l'apercevais pas tout de suite, il me le pointa du doigt.

Effectivement je vis, droit au-dessus de la panoplie, un oiseau peint, d'un noir si intense qu'il se détachait, comme un relief, de la blancheur de la voile. Il avait les ailes ouvertes, et dans l'envergure, démesurément éployée, l'artiste inconnu avait mis une telle expression d'essor, une si naturelle et forte image de l'envolée, que j'aurais juré, parole d'honneur, que le geste brusque de Laverdière l'avait fait lever de la panoplie.

On eût dit une alouette gigantesque, énorme, regardée comme à travers la lentille d'un télescope. Le caractère distinctif de la livrée, la gentillesse des profils, sveltes et gracieux, les doigts triangulaires du pied me le firent de prime abord classer dans cette grande famille ornithologique. Mais je repris vite mon opinion aux remarques rectifiantes de l'archéologue. — Ainsi, me disait-il, en manière de correctif, le bec de l'alouette, droit comme une épée, est démesurément long chez cet oiseau-ci, et de plus se recourbe comme un sabre, à la pointe. Les grandes jambes de l'oiseau, à tarsi effilés et grêles trahissent évidemment (évidemment pour Laverdière, car je n'ai pas l'honneur d'être ornithologiste) trahissent évidemment la patte caractéristique de l'échassier.

C'est un *courlis*, un *courlieu*, pour parler le vieux français du XVI^e siècle. Aussi, cette voilure, marquée à l'effigie de cet oiseau, appartient-elle à la *Petite Hermine*. Vous savez, n'est-ce pas, que le nom de *Courlieu* fut changé en celui de la *Petite Hermine*, précisément à l'occasion du second voyage de Jacques Cartier? N'empêche que la caravelle porte à toutes ses voiles et à la légende de son château de poupe la symbolique image de son premier nom ⁽¹⁾.

Cette singularité ne vous fait-elle pas songer à l'aventure

1. La *Petite Hermine* portait auparavant le nom de *Courlieu*, changé pour ce voyage (celui de 1535).

Ferland, Tome I^{er}, page 21.

heureuse d'une belle jeune fille, une princesse du pays des fées, réalisant son rêve dans un mariage aussi brillant qu'imprévu, et qui emporterait dans la précipitation du départ, avec son royal trousseau de noces, sa garde-robe marquée aux seules initiales de son nom de *damoiselle* ?

Laverdière attira une dernière fois mon attention sur la misaine de l'*Emerillon*, balafrée comme un visage de vétéran, comptant, celle-là, plus de coutures que celui-ci de cicatrices et de lézardes, une voile toute grise de vieillesse. Elle portait, au coin de l'écoute, le dessin d'un petit oiseau exécuté à l'encre comme ceux de l'hermine et du courlis. Seulement l'image en était si pâlie, si effacée par l'usure de la toile, la pluie, le gros temps, le frottement des mains, qu'elle n'était lisible que pour des yeux très vifs et très exercés. L'oiseau, dépeint à sa grosseur naturelle, était de la taille d'un merle ou d'un geai bleu. Le dessinateur l'avait représenté au repos, perché sur une branche.

Ce petit oiseau, me dit Laverdière, est le faucon-épervier des naturalistes. Il appartient à la famille des oiseaux de proie. Il se nomme *émérillon*, en langue vulgaire, et la galiote l'a pris et accepté pour symbole. Un juste emblème du caractère français, ce petit fauve : gai, vif, hardi, étourdi presque autant.

Ce fut à ce moment que j'aperçus, à la gauche de l'autel, une petite crédence attifée de linge blanc, de fleurs artificielles, et de lampions, alignés par alternance de couleurs verte et rouge, devant un vieux tableau représentant la Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. C'était une peinture ancienne, une très ancienne peinture sur bois, que les fissures du chêne, les griffades du temps, les stries innombrables de la matière colorante, avaient gâchée affreusement et de façon irréparable. C'était évidemment un panneau de stalle, ou bien encore, une boiserie de pilastre conservée comme relique-souvenir de quelque église centenaire de Bretagne, encore plus ruinée de vieillesse que tombée sous les pioches des démolisseurs.

— L'église existe encore, me dit Laverdière, lequel, suivant sa louable habitude, s'amusait à m'écouter penser. cette boiserie vient du sanctuaire de Notre-Dame de Roquemado (1).

— Roquemado ?

— Oui, Roquemado, en Quercy, aujourd'hui Roc-Amadour (2), était au temps de Jacques Cartier, comme encore de nos jours, un lieu de pèlerinage célèbre. Il jouissait, par toute la France, d'une renommée extraordinaire, et les miracles qui s'y opéraient égalaient ceux des meilleurs thaumaturges. *Notre-Dame de Roquemado*, Jacques Cartier lui fit vœu de pèlerin avec tout son équipage, promettant *y aller si Dieu lui donnait grâce de retourner en France.*

Cette boiserie peinte appartenait à la première église de Rocamadour, bâtie sous Charlemagne. Le prieur de l'abbaye l'avait donnée au capitaine-général, à son premier départ de Saint-Malo, comme porte-bonheur et sauvegarde. Avouez que le divin talisman n'a pas menti à son maître.

Elle était bien la contemporaine de Charlemagne la vieille *ymage en remembrance de la Vierge Marie*, avec sa figure

1. « Notre capitaine voyant la pitie et maladie ainsi esmeue fist mettre
« le monde en prières et oraisons et feist porter ung ymage en remembrance
« de la Vierge Marie contre un arbre distant de nostre fort d'un traict d'arc
« le travers des neiges et glaces. Et ordonna que le dimanche ensuyvant l'on
« diroit au dict lieu la messe. Et que tous ceux qui pourroient cheminer tant
« sains que malades yroient à la procession chantant les sept psalmes de
« David avec la litanie en priant la dite Vierge qu'il luy pleust prier son cher
« Enfant qu'il eust pitie de nous. La messe dicté et célébrée devant le dict
« ymage, se feist le capitaine pelerin à Notre Dame de Roquemado promet-
« tant y aller si Dieu luy donnoit grâce de retourner en France. »

Relation, feuillet 35.

Roquemado ou Roquamadou. « Ou pour mieux dire *Roque Amadou*, c'est-à-dire, des Amans. C'est un bourg en Quercy, où il y a force pèlerins. » Lescarbot.

2. Notre-Dame de Roquemado pour Rocamadour (le roc à St-Amadour), bourg de France (Lot) sur l'Alzon, à 25 kil. N. E. de Gourdon, chef-lieu d'arrondissement à 32 kil. N. de Cahors. Rocamadour est adossé à des rochers à pic. 1,000 habitants. Ruines d'une abbaye, qui, selon la tradition, contient les reliques de S. Amadour et but de pèlerinage ; antique église où l'on conserve, dit-on, la fameuse Durandal, épée du paladin Roland.

Bouillet, *Dictionnaire universel d'histoire et de Géographie*, 1874, pages 1618-19, au mot *Rocamadour*.

écaillée, raccornie, envahie à toutes ses rides, comme un visage de centenaire, par une moisissure fine, blanche et déliée. Cela venait autant de l'humidité de la caravelle que du salin de la mer ; car la précieuse et sainte relique n'avait pas quitté le bord de la *Grande Hermine* depuis la course fameuse du hardi navigateur sur l'Océan. Elle était bien de son époque et encore plus en ressemblance des hommes et des *artistes* de ce temps. Le sens du coloris comme la science du trait, manquaient absolument à cette caricature badigeonnée de couleurs voyantes, heurtées, mal assorties, tracée en lignes roides et grossières, où l'expression du Beau éternel divin était traduite par la diabolique hideur de l'idole.

Et cependant cette peinture claustrale, cette primitive ébauche de l'art chrétien, plus enténébrée que les fresques des Catacombes, était demeurée pendant sept cents ans, et pour des milliers d'âmes, le modèle, l'idéal, le Divin regardé en plein éclat de rayonnement. Cette naïve et rude image de la Vierge du Bel Amour et d'un Enfant, *le plus beau des Enfants des hommes*, avait ravi plus haut que la passion et jusqu'à l'extase les visionnaires, les ascètes, les contemplatifs religieux qui la voyaient, eux, à la lumière de leur ferveur et de leur foi ardente. Encore aujourd'hui n'est-il pas dans la foule, pour vous ou moi seuls, une figure, un visage, un profil, vulgaire, obscur, laid à tous autres, et qui apparait, qui demeure toujours beau, pour vous ou moi qui les regardons dans l'aurole permanente d'une action grande et noble ?

J'en étais là de mes réflexions quand une voix mâle, un peu rude à l'oreille, comme à la main le toucher d'un cordage neuf, chanta avec une suave et pénétrante expression religieuse :

« *Adeste, fideles, læti, triumphantes ;*

« *Vente, vente in Bethleem,*

« *Natum videte Regem angelorum.*

C'était l'Invitatoire de la Fête de Noël, la vieille hymne li-

turgique, le vieux *noël* par excellence, un *lied* millénaire comme le Catholicisme, immortel comme lui, une poésie si belle, que là-haut, dans le Ciel, pendant l'éternité, *les hommes de bonne volonté* la chanteront en souvenir de la terre.

L'équipage répétait en chœur le refrain du divin cantique.

Venite, adoremus Dominum.

Et le soliste de reprendre :

- *En, grege relicto, humiles ad cunas*
- *Vocali pastores appropriant;*
- *Et nos ovanti gradu festinemus.*

— Celui qui chante, me dit Laverdière, se nomme Hamel, Jehan Hamel, un hardi gabier, un gaillard redoutable, qui vous connaît sa matière comme sa gamme et les grimpe toutes deux lestement, un peu plus haut que le bout.

La jeunesse immortelle de l'hymne déguisait mal cependant, au chœur, la caducité des voix chantantes, rouillées par la mer comme le zinc de nos clochers, vieilles et rauques dans des poitrines de vingt ans, pour avoir trop crié sans doute, à travers les colères du vent, les commandements de la manœuvre.

Toutefois, ces voix rudes de matelots disant à l'Enfant-Dieu la plus suave des berceuses, étaient exquises. A les entendre les yeux croyaient regarder de mémoire ces naïves peintures, signées par toutes les écoles de l'art moderne, où un invalide, un chevronné de cent victoires, chante en sourdine, à travers sa fauve moustache, une dodelinette à bébé qui s'endort.

Et je ne sais quel sentiment de lassitude vous empoignait à l'audition de ce chant caractéristique, s'appuyant aux quantités de la prosodie, aux mesures de la mélodie, avec cette lourdeur accoutumée des marins pesant sur leurs rames et cadencant à leur bruit le rythme du verset.

A certains moments, ces voix après de matelots, entraînées par la chaleur du refrain, accentuaient ce mouvement de tan-

gage avec une telle vérité que le navire, immobile cependant sur son chantier de glace, semblait osciller au choc d'une longue et pesante lame. L'attitude même des marins me confirmait dans cette illusion presque invincible. Au moindre craquement de la charpente, imitant le cri de fatigue d'un vaisseau qui travaille à la mer, au bruit d'une planche qui fendille, au crac d'un clou qui casse de froid, tous les regards se fixaient d'instinct aux sabords fermés du vaigrage, comme si, à travers des volets de chêne épais de cent lignes et bardés de fer comme une cuirasse, il eût encore été possible de voir déferler les vagues et blanchir l'Atlantique.

Et quand le silence, redevenu parfait, envahissait le navire, à la façon des eaux muettes qui filtrent dans la cale et font sombrer peu à peu le colosse, ces mêmes regards s'arrêtaient aux lumières paisibles et douces des quatre cierges brûlant à l'autel avec une bonne odeur de cire d'abeille. Par attendrissement de pensées heureuses, des larmes chaudes tombaient furtives sur ces barbes hérissées. Des sourires indéfinissables, des rictus étranges contractaient ces bouches nerveuses dont les lèvres bégayantes tremblaient comme des petits visages d'enfants prêts à pleurer. Ces vieux loups de mer, ces gabiers de l'héroïque marine française, encore plus contemporains, au mépris et en dépit de la date, des pirates d'Eric le Rouge que des rameurs de Godefroi de Bouillon, croyaient retrouver les feux des navires rencontrés en mer, la première nuit de leur départ, et voguant (les heureux !) sur le chemin qui rentrait en France, tandis qu'eux autres s'en allaient loin d'elle, à la recherche d'une terre aussi douteuse qu'inconnue.

Dans ces petites lumières irradiantes, étoilées, des cierges, empruntant au froid terrible de l'hiver leur blancheur de neige, les extatiques compagnons de Jacques Cartier reconnaissaient les falots des barques sœurs ancrées au fond d'une crique armoricaine ; et plus loin, à terre, tout au sommet de la falaise, les petites fenêtres de la chaumière bretonne, la maison pater-

nelle avec ses lucarnes hautes et pointues, scintillantes comme des astres.

Oui, ce que les matelots découvreurs apercevaient, en regardant l'autel du bord et les lumières votives de Notre-Dame de Roc Amadour, c'était la vision ravissante du « *chez-nous* » dans la patrie, un « *at home* » hélas ! loin de douze cents lieues.

Comme l'œil, le cœur humain a ses perspectives. Il place l'objet aimé de ses rêves dans le cadre magique de leurs horizons de manière à ce qu'il lui apparaisse toujours agrandi dans cette lumière enivrante de l'extase. Mais, lorsque l'image évoquée représente la patrie absente, toutes les tendresses du cœur stimulées par tous les enthousiasmes de l'esprit se dilatent au centuple, grandissent à mesure que les rivages s'effacent, et que la distance, augmentant toujours, creuse de plus en plus l'espace interminable, jetant l'infinie profondeur d'un abîme entre le sol natal et le proscrit !

Il ne faut pas chercher ailleurs la raison de ces larmes qui tombent silencieuses et chaudes sur les livres d'heures grands ouverts, mais où l'œil noyé de pleurs ne lit plus : ne pas expliquer autrement l'abattement, le deuil de ces têtes inclinées, la pâleur de ces fronts qui rêvent au chemin de la mère-patrie, sachant que pour eux maintenant le reprendre est plus impossible que retrouver sur l'Atlantique le sillage effacé de leurs trois vaisseaux.

Chez des hommes pour qui les épreuves, les amertumes de l'existence, ne sont que des ombres sur lesquelles s'estompent, en reliefs hardis, les vertus mâles du courage, ces regards atones, cette prostration de la taille, cet affaissement sans ressort des membres dans un corps robuste, cet énervement léthargique des facultés de l'âme, tout ce spectacle eût broyé même un cœur de bronze sous l'étreinte de son désespoir.

— Oui, par un jour de si grande allégresse, me disait encore Laverdière, c'est une scène pénible, très pénible, de voir ainsi des hommes pleurer ! Et cependant, on sanglote davantage aux

foyers de la Bretagne et dans les chaumières de la Normandie. A Saint-Malo, à Nantes, à Fécamp, à Dieppe, il y a des femmes de marins, des filles de marins, des sœurs de marins, des fiancées de marins qui prient à chaudes larmes, dans les églises ou aux chevets de leurs lits, pour les absents bien-aimés ; qui demandent à Dieu, à Notre-Dame de Roc-Amadour, à Notre-Dame de la Garde, à la Mer elle-même, cette implacable aveugle, éternellement sourde, éternellement inflexible, de leur rendre demain et l'équipage et le navire. Et ce lendemain qu'elles attendent sur la grève appartiendra, peut-être, au premier jour de l'autre monde.

Nous allions quitter la nef-générale lorsqu'un grand bruit éclata, comme une rumeur, dans la chambre des batteries. C'était l'équipage agenouillé qui se levait debout, au dernier évangile de la première messe. L'aumônier, Dom Guillaume Le Breton, lisait de sa belle voix, grave et reposée :

In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt ; et sine ipso factum est nihil quod factum est. In ipso vita erat et vita erat lux hominum et lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt.....

« Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu
 « et le Verbe était Dieu. Il était dans le principe en Dieu. Tou-
 « les choses ont été faites par Lui ; et rien de ce qui a été fait
 « n'a été fait sans Lui. En Lui était la vie, et la vie était la
 « lumière des hommes, et la lumière lui dans les ténèbres,
 « et les ténèbres ne l'ont point comprise.....

— Ça, dites-moi, vous qui aimez l'histoire du Canada, ces paroles ne vous rappellent-elles pas quelque chose ?

Et Laverdière, me parlant ainsi, avait un beau et grand sourire aux lèvres.

A mon extrême confusion il me fallut, hélas ! avouer que ce beau latin-là ne me rappelait rien.

Alors lui, avec l'emphase doctorale d'un professeur d'université dictant un cours à ses élèves :

— Voyage de Jacques Cartier, s'écria-t-il, expédition de 1535 — recto du feuillet vingt-sixième de la relation :

« Nostre cappitaine voyant la pitié et foy de ce dict peuple ⁽¹⁾
 « dist l'Evangile Saint Jehan, savoir : *In principio*, faisant
 « le signe de la croix sur les pauvres malades, priant Dieu
 « qu'il donnast cognoissance de nostre sainte foy et grâce de
 « recouvrer chrestienté et baptême. Puis le dict cappitaine
 « print ⁽²⁾ une paire d'heures et tout hauttement leut de mot à
 « mot la Passion de Nostre-Seigneur. Sy que ⁽³⁾ tous les assis-
 « tants le peurent ouyr où tout ce pauvre peuple feirent un
 « grand silence et feurent merueilleusement bien entendibles ⁽⁴⁾.»

Cet extrait du manuscrit original de Jacques Cartier, Charles Laverdière le récitait si bien que je croyais le voir collationner et suivre à la page de l'édition rarissime le mot à mot de la dictée aussi bizarre que l'orthographe.

Et coupant brusquement, en pleine phrase, la citation commencée, Laverdière passa droit au commentaire, sans transitions aucunes, de la voix du grammairien à la fougue d'un orateur mis en verve par quelque apostrophe victorieusement ripostée des hauteurs de la tribune.

— Cortéreal, Verrazzano, Cabot, Pizarre, Cortez, Magellan, Alvarez de Cabral, Vasco de Gama, Americus Vespuce, n'ont pas eu la pensée grandiose de Jacques Cartier. A l'encontre de ses rivaux illustres en gloire humaine, découvreurs comme lui de continents, fondateurs de républiques ou d'empires, le navigateur français estima qu'il valait mieux chercher *tout d'abord le chemin du ciel* avant que de trouver *la route de la Chine*. Et tandis que l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre se disputaient à prix d'or, à coups de canons et à courses de voiles les pri-

1. *D'Hochelaga*.

2. *Pril*.

3. *De telle sorte que*.

4. *Attentils*.

meurs et la primauté des *terres neuves* d'Amérique, Jacques Cartier, prenant possession du Canada au nom de Jésus-Christ, lisait, en guise de proclamation royale, la Passion du Sauveur du monde, croyant, en son âme et conscience, ne pas trahir son maître temporel en reconnaissant à Dieu la domination première, absolue, l'empire éternel d'un pays plus grand que l'Europe.

— Il ne venait pas, il est vrai, apprendre aux naturels farouches de cette sauvage contrée l'art infernal des *traiteurs*, l'amour maudit de l'argent, mais il apportait, à l'encontre de la rapacité portugaise, l'abnégation évangélique ; en retour du féroce esclavage espagnol, l'incomparable liberté chrétienne ; il opposait au lucre ignoble du commerce européen de l'époque, l'apostolat, généreux dans tous les temps, des missionnaires catholiques. Il apportait enfin la grande, l'ineslimable nouvelle de l'Évangile, pour laquelle seule la Providence avait permis, avait voulu la découverte du Nouveau Monde.

— Cette première entrevue de Jacques Cartier avec l'homme indigène de l'Amérique du Nord révèle étonnamment le souci, l'anxiété crucifiante du découvreur pour le salut des âmes, intérêt dégagé de toute arrière-pensée de gains ou de conquêtes. Ainsi, devant la population sauvage toute entière réunie de la bourgade d'Hochelega (1), Jacques Cartier ne parle-t-il que de Dieu seul. Il ne dit rien de lui-même, ni qui il est, ni d'où il vient, ni où il va, ni qui l'envoie. S'il lui advient de parler de son maître, il dit invariablement Jésus-Christ. Et l'autorité de François I^{er} n'en sera pas amoindrie plus tard. Nomme-t-il son pays, il ne dit pas la France, mais *la Terre*, parce que la Terre, pour l'Évangile qu'il proclame, ne constitue qu'une seule et même patrie.

— Cette solennelle rencontre de la race blanche et de la race cuivrée, aux bords du Saint-Laurent, fait naturellement penser

1. Cette entrevue de Jacques Cartier avec les Sauvages du royaume d'Hochelega eut lieu le 3 Octobre 1535.

à l'aventure d'un sauveteur qui repêcherait en haute mer un naufragé sur une épave. Avant que de le secourir il n'ira pas lui demander son nom, pas plus que le misérable lui demandera le sien pour embarquer à son bord. Quelque chose presse davantage : la vie. As-tu faim ? Meurs-tu de soif ? Depuis quand ? Et si l'abandonné n'est pas encore descendu à la dernière phase de l'agonie, s'il peut manger et s'il peut boire, victoire ! il est sauvé !!

— En vérité l'allégorie en est par trop saisissante. Oui, le Peau-Rouge du Canada, l'anthropophage adorateur d'idoles, avait grand' faim, avait grand' soif de connaître le vrai Dieu. *Au commencement, dans le principe, était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. En Lui était la vie et la vie était la lumière des hommes.* Quelle aurore ! quel soleil levés tout à coup sur ce pays où la nuit païenne avait été longue, si longue que pendant quinze siècles complets toutes ses générations d'hommes étaient demeurées assises à l'ombre de la mort !

— A la fois Jacques Cartier lui apprend l'origine de la Vérité, l'origine de la Lumière, l'origine du Temps, afin que plus tard le catéchumène puisse saisir davantage la formidable valeur du mot éternité.

— Ah ! qui donc inspirait Jacques Cartier dans le choix excellent de cet évangile merveilleusement approprié à la personne, à l'époque et à la circonstance de cette rencontre mémorable ? Nul autre que Celui qui parlait autrefois à Moïse dans la voix du Buisson Ardent, Celui même qui était, bien avant sa mission dans la Judée, la sagesse de ses Patriarches et la science de ses Prophètes, Celui même qui demeure l'Esprit Saint des Apôtres dans l'Eglise. Jacques Cartier, cet homme qui n'était après tout qu'un marin, apparaît soudainement transfiguré, revêtu de toute la majesté d'un sacerdoce. Si bien que les aumôniers de l'équipage, ne sont plus, dans la solennité de cet événement capital, que les ombres pâlies, les

figures éteintes, les personnages effacés d'un ministère suprême que Jacques Cartier seul exerce!

— Coïncidence providentielle! à soixante-treize ans de distance, il se trouvera un homme pour reprendre et poursuivre la grande et fière tradition du capitaine malouin sur la présence de l'autorité chrétienne. Samuel de Champlain, le fondateur de la première ville du Canada, l'historique cité de Québec, avait coutume de dire « *que le salut d'une âme valait mieux que la conquête d'un empire et que les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays infidèles que pour y faire régner Jésus-Christ* ⁽¹⁾. »

— N'est-ce pas que le Père de la Nouvelle-France continuait à la fois le rôle et la mission de son découvreur?

Ce fut sur cette réflexion consolante que je quittai avec La-verdière le bord de la nef-générale: : « *Grande Hermine* ».

1. Hubert Larue, *Histoire Populaire du Canada*, page 59.

Et le Père Marquette, l'immortel explorateur du Mississippi, ne trouvait-il pas dans l'âme baptisée d'un petit enfant une récompense surabondante à ses travaux apostoliques? C'est lui qui, revenant des sombres forêts où il avait, avec Jolliet, découvert le Père des Eaux, écrivait dans sa relation:

« Quand tout le voyage n'aurait valu que le salut d'une âme, j'estimerais toutes mes peines bien récompensées, et c'est ce que j'ay sujet de presumer, car lorsque je retournai nous passâmes par les Illinois, je fus trois jours à leur publier les mystères de notre foy dans toutes leurs cabanes, après quoy, comme nous nous embarquions, on m'apporta au bord de l'eau un enfant moribond que je baptisai un peu avant qu'il mourût par une providence admirable pour le salut de cette âme innocente. »

CHAPITRE TROISIÈME

LA PETITE HERMINE

Nous traversâmes l'espace qui séparait le *Courlieu* de la *Grande Hermine*, puis, après avoir soigneusement refermé sur nous l'écoutille de la *Petite Hermine*, nous entrâmes dans la chambre de ses batteries.

Je me crus transporté dans une salle d'hôpital, tant le spectacle qui m'y attendait me parut être la photographie saisissante des infirmeries plaintives et des dortoirs sans sommeil de l'Hôtel-Dieu. Trois lampes d'habitacle suspendues par des chaînettes aux baux de la caravelle éclairaient mal cette chambre de batteries, où des grabats remplaçaient les canons⁽¹⁾. Les volets blancs des sabords, soigneusement fermés et calfeutrés d'étoupe contre le froid du dehors et les courants d'air, simulaient à s'y méprendre, dans le vaivage du vaisseau, les petites fenêtres percées dans une muraille d'hospice. Sur les deux côtés de la caravelle, la tête au flanc du navire, étaient rangés des lits, et sur ces lits, des moribonds couchés de file comme les morts d'un champ de bataille au fond de la tranchée profonde. Cette comparaison sinistre m'arrivait naturellement à l'esprit en regardant ces grabats misérables, ces matelas crevés à tous les angles, ces draps en toile à voile, gris de vieillesse et de service, des linceuls et des suaires jetés en guise de courtépointes sur les épaules des malades. Le joli linge ! la délicate attention !

1. Pendant l'absence de Jacques Cartier à Hochelaga, un retranchement avait été élevé autour des navires et armé de pièces de canon, de manière à être aisément défendu contre toutes les forces du pays. Cette précaution était dictée par une sage prévoyance, car, pendant l'hiver, il s'éleva quelques nuages, passagers il est vrai, entre les habitants de Stadaconé et les Français alors réduits à un déplorable état de faiblesse.

Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, page 33.

Quelque chose de particulièrement triste à regarder étaient les mouvements nerveux, impatients et colères de tous ces corps étendus dans des poses accablées, plus encore fatigués de leurs insomnies que de leur mal et, si rapprochés les uns des autres, que les somnolents heurtant les endormis les éveillaient à leur tour. Et les malades, brusquement arrachés à leurs rêves auxquels je les entendais répondre avec des paroles épaisses de sommeil, s'allongeaient lentement, dans une convulsion comparable aux derniers spasmes du pendu qui étrangle au bout de sa corde, cherchant la terre du pied. D'autres, tournant leur oreiller d'une main inconsciente, se rendormaient, fiévreux. Partout, et dans chacun de ces corps, l'âme, déjà inquiète, s'agitait, se tournait et retournait avec eux, cherchant quelque part, dans sa propre demeure, un recoin où elle pût se retrancher avec avantage contre la terrible ennemie, et, finalement, ne point partir !

— Comme ils sont entassés ! m'écriai-je.

— Il a fallu, me répondit Laverdière, transporter sur le *Courtieu* les malades de la *Grande Hermine*, afin de préparer le bord de la nef-générale pour la fête de Noël et la célébration des messes de minuit. Sans une raison aussi majeure cet encombrement serait intolérable. Devinez combien ils sont ?

— Au moins vingt-quatre.

— Bien touché, vous avez fait mouche. Une belle démonstration n'est-ce pas du dicton populaire : *tassés comme harengs en caque* ?

— Mais alors ces pauvres diables ne sont pas atteints de maladie épidémique ?

— Nullement ; leur mal frappe au visage, comme le soldat du César. Regardez ces malheureux à la bouche.

Et pour ne pas être entendu des marins que j'écoutais geindre, il me dit, très bas, à l'oreille : — « Le scorbut ! »

Je m'expliquai tout de suite l'odeur nauséabonde flottant sur cette atmosphère épaissie par les exhalaisons de l'huile

rance et la fumée aveuglante des grandes chaudières allumées au-dessous de nous, dans la cale, pour chauffer le navire.

— C'est une hideuse maladie, chuchotait le maître-ès-arts. Les gencives enflent comme une chair corrompue, se couvrent de tumeurs et d'ulcères. Puis des végétations charnues, molles, spongieuses, croissent en forme de champignons, se développent à la surface des plaies vives. La bouche devient un cloaque et l'air qu'elle aspire est si fétide qu'il empoisonne le malade. Les hémorragies passives, les ecchymoses pullulantes, les atroces douleurs cancéreuses de la tête précipitent la catastrophe finale.

A ce propos, Laverdière me racontait qu'il y avait des scorbutiques tellement exaspérés par l'intensité de leur mal qu'ils ne voulaient rien entendre aux consolations de l'aumônier et poussaient leur désespoir jusqu'au blasphème.

Alors Dom Anthoine (c'était le second des aumôniers de Cartier) s'arrêtait au chevet de leur lit, se mettait à genoux, guettant avec anxiété la minute de prostration nécessaire de ces crises d'extrême violence. L'instant venu, il élevait son crucifix dans une bonne lumière à la hauteur des yeux du malade, puis, avec cette chaleur entraînant du missionnaire trouvant dans sa ferveur d'apôtre l'art de bien dire des rhétoriciens :

— Regardez donc Celui-ci, s'écriait-il avec une émotion irrésistible, Il est toujours cloué !

L'on ne connaissait pas encore de parade à ce coup droit de l'éloquence naturelle ; aussi frappait-il inévitablement au cœur. L'âme blessée, harcelée sans relâche par les atroces douleurs du corps, lui-même irrité comme une plaie vive, se rassérénait tout à coup. Ses mauvaises raisons de colère lui échappaient, comme la suite d'un rêve dans la mémoire d'un homme qui s'éveille, et sa haine, si corrosive qu'elle fût, se fondait en larmes attendries et repentantes. Toute la générosité de ces loyales et fières natures, un instant refroidie au contact d'une longue misère, se réchauffait à cette ardente parole de charité chrétienne.

— Ce spectacle vous émeut, me dit Laverdière, voilà un mois qu'il dure et va se continuer encore bien longtemps. Des cent-dix hommes qui sont ici, vingt-cinq ⁽¹⁾ partiront par le sabord.

Le maître-ès-arts se pencha sur un malade, le premier voisin du sabord de chasse, à tribord. — Celui-ci, ajouta-t-il, se nomme Thomas Boulain ; cet autre, son vis-à-vis à bâbord, est son frère, Laurens Boulain ; le suivant, s'appelle Guillaume Bochier, de Saint-Malo ; les autres, les gars de tribord, Julien Plantirnet, Jehan Go, Lucas Clavier. Toute cette bande et les précédents, appartiennent à l'équipage de l'*Emérillon*.

Nous nous en allions de la sorte, en direction de la poupe, lui nommant toujours, et moi toujours écoutant. Nous suivions l'étroite allée laissée libre au milieu du navire. J'avais dépassé le grand mât de la caravelle lorsqu'un bruit sec, celui d'une clé jouant dans une serrure, me fit tressaillir. L'on eût si bien dit un tromblon que l'on arme. Presque aussitôt une porte s'ouvrit, et j'aperçus par son embrasure, au fond d'un appartement particulier, un gros cierge allumé sur un haut candélabre (un chandelier d'église probablement), et dont la lumière brillante allongea tout de suite sur le parquet de la chambre les boiseries du cadre de la porte. Cette cabine était située à l'arrière du mât d'artimon, au centre précis du château de poupe. Quel personnage l'occupait ? Je ne fus pas longtemps à me le demander, car tout aussitôt je vis sortir un prêtre revêtu d'un surplis dont la blancheur semblait, à elle seule, éclairer le recoin ténébreux où gisaient les scorbutiques. Le fil d'or de son étole scintillait à la lumière et dessinait en rayons les arabesques de la broderie, un chef-d'œuvre de travail fin et de goût artistique. Ce miroitement de l'habit sacerdotal rappelait bien l'éfincelle dorée des épaulettes militaires, et ce petit détail

1. « Durant lequel temps (du 15 novembre 1535 au 15 avril 1536) nous dé-
cédâ jusques au nombre de vingt-cinq personnes des bons et principaux
compaignons que nous eussions. »

Relation, 1535-36, feuillet 37.

faisait penser que la chamarré de l'homme de guerre eût bien drapé ce soldat de la paix.

— Dom Anthoine, me dit Laverdière, le second des aumôniers de Jacques Cartier ; celui dont je vous ai parlé tout à l'heure à propos du crucifix.

C'était un homme d'un grand air. Sa figure douce et sympathique avait une telle expression de jeunesse que le regard s'étonnait de la blancheur précoce des cheveux comme des rides profondes du visage.

Je le vis se pencher sur un grabat, prendre la main inerte d'un malade endormi, puis, avec une voix caressante, la câlinerie d'une mère qui éveille un enfant paresseux :

— Etienne, Etienne, dit-il.

J'étouffai un cri de surprise. Laverdière, souriant, me regardait.

— Mais il a votre voix ! lui dis-je.

— Ou plutôt j'ai la sienne. Tout à l'heure, à bord de la *Grande Hermine*, si Dom Guillaume Le Breton eût récité l'évangile, face à l'assistance, votre étonnement se fût changé en stupéfaction, car vous auriez cru à un dédoublement de ma personne. Je suis un personnage très compliqué, un fantôme composite, pour me servir d'un terme d'architecture. J'ai, cette nuit, le visage de Dom Guillaume Le Breton et la voix de Dom Anthoine, plus, le pouvoir de changer à volonté de voix et de visage quand je parle ou agis en leur nom. C'est une vertu magique particulière aux revenants de mon espèce. Ainsi s'expliquent le mystère de ma rencontre avec Taiguragny et Domagaya, et la méprise des interprètes qui croyaient discuter, alternativement, avec l'un des aumôniers de Jacques Cartier, quand nous causions en route.

— Etienne, Etienne, répéta Dom Anthoine.

Le scorbutique ouvrit des yeux hagards.

— Je viens vous annoncer une grande et bonne nouvelle.

— Laquelle donc ?

— Je vous apprend la naissance du Christ, venu cette nuit même sur la terre pour souffrir encore plus que vous !

— Pourquoi m'éveiller, soupira le malade, je me croyais au village !

Et le marin, retournant à son rêve, se rendormit en balbutiant : — Lan d'Ernoc (!)

L'aumônier voulut lui parler encore, lui demander pardon de l'avoir éveillé de la sorte, mais le patient lui tourna le dos, s'enfonça la figure dans l'oreiller et se prit à sangloter amèrement.

— L'homme qui pleure sur son grabat, me dit Laverdière, se nomme Etienne Princevel (2). A soixante ans ce gabier a le cœur d'un mousse. Grâce à Dieu, les cordages et la manœuvre ne lui ont durci que la main ! Quels reproches se ferait Dom Anthoine à l'égard de ce malheureux, si la navrante pensée lui venait maintenant que ce dormeur ne verra pas le premier jour de l'année prochaine. On n'éveille pas les condamnés à mort la nuit de leur exécution ; on attend au matin pour cela.

Les paroles de mon interlocuteur donnèrent-elles à Dom Anthoine le pressentiment de la sinistre vérité ? Je ne sais trop, mais je remarquai tout de suite que l'aumônier, demeuré debout, immobile, au chevet d'Etienne Princevel, reculait lentement de son lit, et s'éloignait sans oser plus regarder personne, honteux comme un coupable qui aurait manqué l'occasion de son crime.

— Ceux qu'il passe sans arrêter, je les connais, me dit encore Laverdière. Le premier voisin de Princevel, à gauche, est Jehan-Jacques Morbihan, le suivant Louys Douayrer, le troisième, Bertrand Avril ; tout auprès Gilles Staffin (3) tous du bord de la *Grande Hermine*. Ils ne font que semblant de dormir, ceux-là, car ils ont tous ensemble remué dans leurs lits

1. Lan d'Ernoc, en celtique, c.-à-d. : terre d'Ernoc. Aujourd'hui Landerneau.

2. Princevel ou Reumevel ou Pommerel.

3. Staffin ou Staffin ou Ruffin.

quand Le Breton a nommé son village. Tiens, voyez plutôt, le gars du Morbihan qui tourne la tête ; comme il suit l'aumônier du regard ! Un œil d'espion !

J'aperçus, en effet, au ras de la couverture ramenée sur la bouche comme un cache-nez, deux yeux noirs, ardents de fièvre et d'intelligence, et qui, par mégarde sans doute, laissaient échapper de grosses larmes sur la courtepointe en toile à voile.

— Cette nuit, me faisait remarquer Laverdière, cette nuit tous les gars des équipages sont aux « pays » de Léon, de Cornouaille, de Vannes et de Tréguier. Il n'y a ici que des corps inertes, des cadavres d'où les âmes et les cœurs sont partis. Ah ! dans un pareil silence, si quelque vigie grimpée là-haut dans les huniers criait tout à coup : *Bretagne ! Bretagne !* toute l'infirmerie serait debout, et, comme le Paralytique de l'Évangile, ramasserait son grabat.

Je regardais toujours l'aumônier venir à nous. Il s'avancait, à pas éteints, levant timidement les yeux à la tête des lits, comme s'il eût redouté maintenant de rencontrer ceux des dormeurs. Il passait tout auprès de moi, quand, soudain, un matelot se mit sur son séant, par un mouvement si brusque que Dom Anthoine se recula pour l'éviter, tant il crut qu'il se levait debout.

Mais l'homme demeura immobile. — Celui-ci, me dit l'archéologue, est non seulement le compatriote, mais encore le concitoyen de l'aumônier. Ils sont tous deux de Saint-Brieuc. Leurs familles habitaient des maisons voisines sur la même rue, celle de la *Mouette*. Ce marin porte un nom étrange, Yvon Le Gal (1).

1. Quelque étrange que soit ce nom, je l'ai retrouvé sur le rôle d'équipage du *Henri IV*, l'un des paquebots de la ligne Bossière, compagnie française transatlantique. Ce steamer étant venu en collision, dans le port de Québec, le 3 Juillet 1887, avec la barque *Wylo*, il s'en suivit un procès célèbre devant la Cour d'Amirauté. Or, l'un des témoins entendus en faveur du *Henri IV*, se nommait *Le Galle* ; — Augustin Le Galle, de Saint-Brieuc, France, marin, âgé de 39 ans.

Ce brave matelot aurait sans doute été fort étonné si on lui eût appris

— Quelle heure est-il? demanda le scorbutique.

— Vingt minutes à l'Horloge Virante (1), lui répondit l'aumônier, avec un beau sourire.

— Aujourd'hui la Fête de Noël! *Le jour est jériau, — Nau! Nau! Nau! Da-oui!* C'est un bon cri de joie là-bas! mais ici, comme il fait mal à la bouche! Te souviens-tu d'un blanc Noël d'autrefois, de 1525? Tu chantais la messe à Saint-Brieuc cette nuit-là, et, comme ça promettait d'être plus solennel que d'habitude, le père avait sonné le départ pour la cathédrale trois gros quarts d'heure avant le temps: ce qui nous fit perdre les carillons de tous les clochers de la ville. Mon petit frère Genhic, en toilette neuve d'enfant de chœur, soutanelle rouge et surpris à ailes, tout frangé de dentelles, servait acolyte avec Mérault, *de la Grève*. Je me tenais, moi, dans le bon coin, entre le père et la mère. Devant moi, mes sœurs bessonnes, assises sur les talons de leurs petits sabots, dormaient, tandis que tu prêchais trop longtemps à l'Evangile. A droite, Simonne, la fiancée de Bertrand Sambost; à gauche Isabelle, la mienne. Je vois tout cela d'ici.

Puis Le Gal regarda Sambost qui dormait à son côté, sur le grabat voisin: — « Pauvre Bertrand, dit-il, comme il ronfle! Il me prend une envie, une démangeaison de l'éveiller, rien que pour lui demander s'il rêve à ça!

— Ecoute encore. Après la messe, à la sortie, une querelle terrible, une prise de bec épouvantable entre le père et Pierre Soubeyrol, à propos d'un bout de chandelle que le susdit Pierre lui avait, paraît-il, volé à l'église, en se prosternant sur le fanal du père, à l'Élévation. Oh! la bonne farce!

qu'un de ses ancêtres a découvert le Canada et qu'il dort peut-être son dernier sommeil sous l'estuaire de la petite rivière Lairet, avec vingt-quatre autres bons compagnons de mer, restés chez nous, à cause du scorbut.

1. *Orloge Virante*, c'est-à-dire, *minuit*. Le temps était mesuré avec des sabliers.

« Et depuis le dit jour, 30 août 1535, jusques à l'*orloge virante*, fismes courir environ quinze lieues jusques le travers d'un Cap d'Isles basses que nous e nommâmes les Isles *Sainet Germain*. »

Relation, verso du feuillet 7.

— Toutes les histoires des grands-pères, des grands-grands-pères, et des arrière-grands-grands-pères ressassées en plein vent, des mauvaises paroles, grosses comme la tête, des éclats de rire qui sonnaient fort comme des trompettes. Tous les gamins de la foule accourus faisaient un beau grand rond autour de nos deux querelleurs. *Da-oui!* l'on se serait cru à la foire devant les saltimbanques qui se désossent ou les bouviers de Roc-Amadour qui se battent.

— Bref, on vola un cierge pour rallumer la lanterne. Maître Genhic fit le coup. C'était un bon apôtre et l'on n'est pas acolyte pour rien. A tous les recoins de la rue une bourrasque endiablée soufflait le lumignon. Fallait rallumer, c'est-à-dire, battre le briquet. Et tandis que je courais m'accroupir le long d'un mur, sous un porche, avec le damné fanal, Méréault, le galant le plus éveillé de Saint-Brieuc, parlait à mon amoureuse avec un sourire... et des yeux! Comme je le regardais! Je n'entendais pas un traître mot, ce qui ne m'empêchait pas de tout comprendre, et le sang de me siffler aux oreilles. Je battais le briquet avec rage... sur la tête du fanal. Le vieil Yvon criait: — « Prends donc garde, ça cent ans! » Les polissons du quartier n'en visaient pas moins la relique, et l'attrapaient. *da-oui!* Mon brave homme de père cachait alors le bijou sous son manteau: ce qui nous procurait le double avantage de marcher à l'aveuglette et de recevoir les boules de neige sur la tête.

— Finalement, un maître coup; les vitres qui cassent, le briquet qui s'égaré, au fond de mes poches, le père qui se trompe de porte, et toute notre bande joyeuse qui entre chez vous, Anthoine, prendre le *réveillon*. O la bonne farce! *Da-oui!* En a-t-il fallu manger de vieilles salaisons pour changer, comme cela, un aussi bon sang en scorbut!

Et tandis que la gaieté de cette pensée gauloise s'effaçait dans l'esprit d'Yvon Le Gal avec le sourire furtif de ses lèvres malades, le Breton regardait fixement la flamme de la bougie, comme si la vision présente de ces choses lointaines se fût

jouée, avec un vol silencieux de phalène, dans le rayonnement de sa lumière.

Le Gal ajouta d'une voix grave : — Il y a de cela dix ans ! Que le temps passe vite ! Voilà neuf ans que tu es missionnaire et sept ans que je suis marin. Les bessones ont quitté la maison : l'une est en Picardie, l'autre en Lorraine, mariées toutes deux à des paysans qui n'ont pas sous les yeux, Dieu merci, en labourant leurs champs, le spectacle dangereux de la Mer. Le petit Genhic, l'enfant de chœur de Saint-Brieuc, est soldat. Moi, je me suis amusé à courir les grèves de Bretagne, à voir partir les grands vaisseaux, à me demander où ils allaient quand on les regardait à l'horizon disparaître. Tu sais où cela m'a mené ?

— Des quatre enfants que nous étions à la maison paternelle, pas un cette nuit avec la vieille mère !

Il y a bien ma femme, Isabelle, ma fiancée d'autrefois, « la promise » qui m'a tenu parole en dépit de Mérault, et puis la sainte mère à toi ; mais des femmes ensemble, c'est encore pis, ça s'encourage à pleurer. Elles doivent être à cette heure à la maison, ou bien peut-être à l'église, récitant leur chapelet, le visage à l'Océan ; car, sans injustice, elles doivent penser davantage à ceux d'entre nous qui sommes les plus perdus. Douze cents lieues des terres de France, dis donc, Anthoine, c'est trop loin, même pour un exil ! Comme le bon Dieu a soufflé sur nous avec colère ! Il n'y a pas de feuilles mortes plus dispersées que les nôtres, et dans les arbres de cette sauvage forêt canadienne il n'y a pas de nids plus vides que le *chez-nous* de Saint-Brieuc !

— Pauvre père Yvon ! Quand il passa dans son cercueil le seuil de notre porte, nous nous en allions dans la rue, la mère, les sœurs, Genhic et moi, titubant de douleur comme des gens ivres, criant de chagrin, inconsolables, désespérés et nous disant les uns aux autres qu'il n'y aurait jamais à la maison de pire départ que celui-là. Et voilà qu'il advient que le père est aujourd'hui celui qui nous a le moins quittés ! Il ne s'en

est allé qu'au bout de la rue Du Guesclin, sa promenade ordinaire. Seulement, il n'est pas encore revenu. Il n'en est pas moins à Saint-Brieuc pour tout cela. Comme les bons vieillards, il s'attarde à l'église ; il est si bien, là, sous son banc, à dix pas du lutrin, en pleine nef de cathédrale. Lui si ponctuel, si exact, si régulier, comme il doit être heureux de se voir mis là. Le voici bien, cette fois, rendu le premier à l'église, et pour longtemps. Il assiste en ce moment avec les autres, à la messe de minuit, et le bon Dieu lui permet sans doute de s'éveiller un peu pour entendre chanter, encore une petite fois, les vieux Noël de la Bretagne.

Te souviens-tu de celui-ci ? — Ecoute !

Et s'adossant au vaigrage de la caravelle, Le Gal se recueillit, ferma les yeux, pour se mieux rappeler sans doute les paroles du cantique, car, naturellement, je crus qu'il allait chanter.

Mais il n'en fut rien, et je me trompais du tout au tout dans mes prévisions. Et ce fut du dehors, de l'autre côté de la « muraille de bois », que m'arrivèrent les voix lointaines de trois chanteurs menant à vive allure le rythme de leur couplet. Ces voix se rapprochaient si rapidement que j'en conclus tout de suite qu'ils marchaient *allegro militari*.

Elles n'étaient pas précisément angéliques ces voix vulgaires, très fortes, très rauques, très enrouées, mais, en revanche, qu'elles étaient bonnes à entendre en un pareil moment. La distance, encore trop grande, ne permettait pas de saisir les paroles du Noël, mais l'air m'en était si connu, si familier, qu'à la troisième mesure tous les mots du vers initial m'en vinrent aux lèvres. Si bien que je me surpris à syllaber chacune des notes avant qu'elles fussent chantées :

Ca, bergers, assemblons-nous,
Allons voir le Messie !

Seulement, c'était pour moi toute une surprise que l'exécution de cette mélodie lente sur un presto qui en doublait le mouvement ordinaire. L'oreille, depuis longtemps acquise à

L'ancien andante s'habituaît mal, dès l'abord, à cet entrain. Elle produisait un effet de contraste bizarre, presque désagréable, cette musique, toute de fougue et d'élan, comparée à cette joie contenue de respect avec laquelle les maîtrises de nos cathédrales chantent les noëls anciens de la Nouvelle-France. Ce n'était plus un cantique d'église, mais une chanson de marche que j'écoutais, alerte, sonore, joyeuse surtout, de cette gaieté de bon aloi qui envahit l'être, le possède tout entier, le domine, alors que le cœur, l'âme et la conscience d'un homme chantent en lui-même, à voix égales.

J'en étais à me réciter mentalement le second couplet, quand je m'aperçus que Laverdière, l'œil moqueur, me regardait d'un air narquois. Evidemment le redoutable *mind-reader* s'amusaît encore à m'écouter penser. Et ce fut d'une voix railleuse qu'il me dit :

— Me permettriez-vous de rectifier un point ?

— Lequel ?

— L'air du cantique est bien le même que vous savez, mais les paroles en sont tout autres. *Ça, bergers, assemblons-nous* est un Noël religieux que l'abbé Peilegrin composa en l'an de grâce 1702 pour remplacer le Noël populaire que vous entendez présentement chanter. Celui-ci, *Où s'en vont ces gais bergers ?* remonte au temps de Jeanne d'Arc. Dans tous les cas, il est antérieur à la découverte de l'Amérique, conséquemment il est vieux de plus de quatre cent cinquante ans. Comme antiquité, il serait difficile de trouver dans les bibles françaises quelque chose de plus vénérable que ces couplets et il est heureux qu'elles nous les aient conservés.

Vous dirai-je, après cette confidence, le respect et l'attention avec lesquels j'écoutais les Bretons, maintenant très rapprochés de la caravelle, chanter en chœur et à l'unisson :

En l'étable il n'y avait
Ni fenêtre ni porte.
Ils sont tous entrés dedans
D'une âme très dévote.

Où est-il le petit Nouveau-Né ?
Le verrons-nous encore ? (1)

Collé au vaigrage de la caravelle, Yvon Le Gal, les yeux toujours fermés, le visage pâle, exsangue, encore plus blanc que le surplus de l'aumônier, buvait de ses lèvres ouvertes le philtre enivrant de la mélodie ancienne dont l'intraduisible suavité le faisait défaillir d'attendrissement.

Et tout maintenant les trois Bretons, passant au tribord de la caravelle, rasaient de si près sa membrure qu'ils s'amusaient à frapper le flanc du petit navire avec leurs pen-bas (2), criant à tue-tête comme des matelots en bordée : *Dervez mad ! Dervez mad ! Vad è beva hirio* (3) !! Une manière de saluer les camarades ! Salut cordial sans doute, mais cruel, adressé qu'il était à des agonisants. Or, les chanteurs, tout à leur joie, inconscients de la féroce ironie des mots celtiques, poursuivaient avec un regain d'ardeur :

L'âne et le bœuf aspirant
Chacun d'eux Le réchauffe
Contre le grand froid cuisant,
Lequel souffle de côte.
Où est-il, le petit Nouveau-Né ?
Le verrons-nous encore ?

Tout aussitôt que le couplet fut terminé, et à ma stupéfaction la plus profonde, Dom Anthoine et Le Gal se prirent à frissonner, que dis-je, à grelotter de tous leurs membres comme si, véritablement, *le grand froid cuisant, lequel souffle de côte*, eût soudain traversé l'atmosphère d'étuve que nous respirions dans l'entrepont de la caravelle.

Telle était la puissance émotive et fascinatrice du vieux Noël breton sur les âmes vibrantes de ces deux nostalgiques et son

1. Ce cantique est reproduit, *in extenso*, dans un autre ouvrage de M. Ernest Myrand : *Noëls anciens de la Nouvelle-France*, pages 131 et 132.

2. *Pen-bas* : bâton à tête, gourdin.

3. *Dervez mad* : en français : *Bonjour !*

Vad è beva hirio : en français : *Il fait bon de vivre aujourd'hui !*

emprise les hypnotisait à ce point qu'ils se croyaient transportés en Bretagne, à la Pointe-du-Raz, écoutant mugir l'Atlantique.

En réalité, le vent, comme un loup, dormait dehors sur la neige, et rien, absolument rien, ne rompait le silence nocturne de la solitude, que les voix des trois choristes redevenues lointaines, mais qui disaient encore, très distinctement, pour une oreille exercée :

Prions le doux Jésus-Christ
 Qu'enfin Il nous conforte,
 Et notre âme, au dernier jour,
 Dans les cieux Il transporte.
 Où est-il, le petit Nouveau-Né ?
 Le verrons-nous encore ?

Et tandis que les trois matelots chantaient ainsi Yvon Le Gal et Dom Anthoine se regardaient avec des yeux pleurant des larmes d'une tristesse infinie ! Ces stoïques se souriaient même ! Sourires d'exilés à sourires d'agonisant qui dira jamais la navrante mélancolie de votre douloureux échange ?

Le pathétisme muet de ce jeu de scène était aussi impossible à traduire qu'intolérable à prolonger. Car, de voir ainsi, silencieusement, sourire et pleurer ces deux hommes et d'écouter en même temps chanter joyeusement ces trois voix, cela constituait un contraste de cruauté si vive, créait une situation d'ironie si aiguë, que la sensibilité naturelle du spectateur, révoltée, émue jusqu'à l'exaspération, s'irritait au point de trouver maintenant odieuse la mélodie d'un cantique tout à l'heure ravissante, et voulait crier aux chanteurs : *Taisez-vous, par pitié, taisez-vous !*

Aussi, quand les voix des Bretons se furent définitivement perdues dans l'éloignement, et que le grand silence envahisseur de la nuit eut de nouveau pénétré êtres et choses, en éprouvai-je un apaisement délicieux, un bien-être comparable aux effets d'un anesthésique endormant la chair tourmentée d'un patient livré aux couteaux de la chirurgie. J'allais m'en ouvrir à La-

verdière lorsqu'à ma plus grande stupéfaction Le Gal reprit, d'une voix chevrotante et voilée, le refrain du cantique :

Où est-il, le petit Nouveau-Né ?
Le verrons-nous encore ?

Puis, d'une voix blanche, changée, qui n'était plus la sienne, le gabier ajouta :

-- Le verrons-nous encore... en ce monde ?

Disant ainsi, le condamné fixait sur le prêtre un œil désespéré plein d'angoisse et d'épouvante.

L'aumônier regarda Le Gal à son tour, avec un noble et beau sourire, chaud comme un rayon de soleil, et si pénétrant de réconfort et de sympathie que l'anxiété du matelot se fondit instantanément en une impression de curiosité presque joyeuse.

— Tu ressembles à Lazare, Yvon.

— A Lazare ?

— Oui, à Lazare de Béthanie.

— Au Ressuscité ?

— A lui-même.

— Tu te moques !

— Comme toi, Yvon, Lazare malade et près d'entrer en agonie demandait à ses sœurs s'il verrait encore le Sauveur sur la terre. Et comme toi, Marthe et Marie pleuraient l'absence du Christ, disant que leur frère ne serait point mort si le Messie se fût trouvé à Béthanie. Or, Lazare a revu le Christ en la terre des vivants. Crois-moi, Le Gal, on sort d'une caravelle plus aisément que d'un tombeau, et Dieu sait faire que l'on retourne à Saint-Malo quand il permet que l'on revienne de l'Eternité.

— Mais cela serait un miracle !

— Et ceci ne l'est-il pas également ?

— Quoi donc ?

— D'entendre chanter, à douze cents lieues de la France, un

noël breton par des Bretons ! Vois comme Dieu l'aime ! Que de « bonnes gens », aux quatre évêchés ⁽¹⁾ de la Bretagne, nous envieraient ce bonheur et le paieraient au prix de leurs chaumières et de leurs barques. Tu as eu la sainte pensée de songer à ton vieux père, de lui souhaiter de s'éveiller cette nuit, au fond de son cercueil pour écouter, une petite fois encore, les vieux noëls de Tréguier.

Yvon Le Gal, tu es un bon fils, Dieu t'exauce et te récompense, magnifiquement, car le chant que tu viens d'entendre nous arrive de plus loin que de l'outre-mer.

— Il serait parti ?

— De l'outre-tombe !

La physionomie du gabier s'effara de nouveau, et ce fut d'une voix bégayante de peur que Le Gal demanda :

— Dis-tu cela de toi-même, ou un autre... ?

Le Gal n'acheva pas sa phrase, elle se perdit dans un bruit de dents qui claquaient de froid. Puis, quand ce frisson d'épouvante fut passé, le matelot devenu livide, de pâle qu'il était, ajouta d'une voix d'agonisant qui râle ses mots :

— L'as-tu vu, aussi toi ?

— Qu'est-ce à dire, Yvon, je ne te comprends pas. Vu qui ?

Le Gal respira longuement, comme si un immense fardeau lui eût glissé des épaules. Puis il répondit, avec un calme apparent :

— Le contraire de ce que tu dis est vrai. Cette nuit les vivants d'outre-mer chantent, mais les morts d'outre-tombe parlent. Et ceux-ci parlent plus longtemps que ceux-là ne chantent. Ce qui fait que l'on pleure davantage à les écouter et que davantage aussi la voix des trépassés console. Car se souvenir d'un bonheur c'est encore le revivre ; l'irréparable serait de

1. La Bretagne *bretonnante*, c'est-à-dire celtique, comprenait autrefois quatre évêchés : ceux de Saint-Pol de Léon, de Cornouaille, de Vannes et de Tréguier. C'étaient quatre pays différents ayant leurs coutumes, leurs physionomies et leurs populations particulières. Le territoire de ces quatre évêchés représente aujourd'hui les trois départements du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord.

l'oublier. Et voilà pourquoi, après le bon Dieu, je remercie les vivants qui chantent et les morts qui parlent, leurs voix m'arrachent au désespoir.

— Les morts qui parlent? Encore une fois, Yvon, je ne te comprends pas. Quel est le mot de l'énigme?

— Ecoute. — Il s'est passé ici, tout à l'heure, quelque chose de terrible. Tu sais, je l'ai vu!

— Tu l'as vu? Mais qui donc?

— Lui, le père, le mien, Yvon Le Gal l'ancien. J'ai cru d'abord que c'était un infirmier avec sa veilleuse qui passait, comme toi, dans la chambre des batteries; mais quand j'aperçus les petites vitres de corne, les losanges du fanal, je me suis dit : *c'est le vieux!* Il n'y avait que lui qui en eût un pareil dans tout le pays de Tréguier.

Qu'il était bien lui-même dans son costume de pêche : cha-peau de toile goudronnée, vareuse bleue, flottant à grands plis dans le dos, grosses bottes de cabotage, hautes jusqu'à la cuisse, en cuir rouge comme la vase dans les chemins de Vannes au temps des pluies.

Il s'en allait paisible, faisant courir silencieusement la lumière de la lanterne sur chaque visage endormi. Il identifiait les gars de Bretagne un par un, et les nommait à un interlocuteur invisible. « Louis Douayrer, disait-il, pays de Brest; Pierre Nyel, l'insulaire de Boëdic; Michel Eon, de Lorient; Guillaume de Guernezé. » Puis il reconnut encore les quatre *Jehan* du bord de la *Grande Hermine*; Jehan Go, un pays de Quiberon, le charpentier *Jehan Aismery*, de Vannes; *Jehan Maryen*, de Nantes, et *Jehan Jacques*, du Morbihan, *Da-oui! Da-oui!* (1) ! il savait bien sa côte de Bretagne! Rien d'étonnant, il l'avait encore plus courue qu'apprise.

Ce fut ensuite le premier gars de Saint-Brieuc, Colas Barbe, de la rue du *Gouël*, puis, toujours à la file des grabats, Bertrand Sambost, de la rue *Du Guesclin*.

1. *Da-oui!* petit juron familier, équivalent à *Pardi! Pardienne!!*

Sambost est mon voisin de lit. C'était à moi le tour ! Je crus que cela serait une chose terrible que de m'entendre nommer par un mort.

Il n'en fut rien, cependant. Car le père me dit simplement, lentement, tendrement, avec une expression navrée de désespoir qui acheva de me fondre le cœur dans la poitrine :

— Comme tu es loin, Yvon ! mon petit gâs, comme tu es loin ! Enfin, je te retrouve ! *Ma Doué ! Ma Doué (!) !* que j'ai eu peur ! Je te croyais en enfer ! »

Après un temps, qui me parut éternel, le père ajouta :

— Ta mère, celle d'Anthoine l'aumônier, Isabelle, ta femme, sont à la cathédrale, dans la nef de l'église. Elles, se souviennent, elles, prient. Je les entends, d'en bas, dans mon cercueil.

Le père dit encore :

— Il ne faut pas que tu m'oublies ! Tu sais, là-bas, la mer était mauvaise, provocante, irascible. Elle crevait méchamment nos pauvres petits bateaux sur les récifs. Cela gâtait le cœur, il devenait haineux. Encore, si elle s'était contentée de prendre les barques ! Mais emporter le matelot et ne pas rendre le cadavre ! Alors la plainte du rivage se changeait en blasphème et toutes les chaumières criaient avec lui — : *Malédiction !*

Le spectre cessa tout à coup de parler, comme s'il eût eu peur d'être entendu. Puis, se penchant sur moi avec des yeux hagards et la voix grêle d'un forçat qui complote, il me dit dans un râle : « Là-bas, Yvon, là-bas, mon enfant, toute colère s'expie ! »

Et le père levait la main dans une direction qu'il n'osait pas même regarder.

Aussitôt je me rappelai les missionnaires prêchant des retraites à Saint-Malo, à Brest, à Nantes, à Rouen, et qui comparaient toujours l'éternité à un rivage, la vie humaine à un brouillard épais, la mort à un pilote, guidant à l'insu de l'équipage la marche du navire et l'amenant fatalement au but. Alors

1. *Ma Doué ! Ma Doué ! !* : Mon Dieu ! Mon Dieu ! !

aussi je me souvins qu'un soir, à Saint-Brieuc, dans la cathédrale noire de têtes, le Frère-Prêcheur disait qu'il y avait en vue du Ciel — (il appelait cela *l'entrée* du port, pour les caboteurs) — qu'il y avait en vue du Ciel un lazaret (1) sévère où tous les navires, grands et petits, devaient faire escale, quels que fussent les chiffres du tonnage, le nom de l'amiral, ou l'orgueil du pavillon.

Au sortir de l'église personne ne demandait ce que le prédicateur avait voulu faire entendre par ce mot vulgaire et terrible : *le lazaret*. Chacun s'en allait tête basse, comptant les morts dans sa famille et se disait, regardant la lumière rougeâtre des chaumières échelonnées là-haut, comme des phares, sur les falaises de la Bretagne : *Les jeux du Purgatoire*.

Ce que je te raconte maintenant est long à écouter, cela prendrait sans doute beaucoup de pages dans un livre, mais n'empêche que tout cela traversa ma mémoire comme un éclair.

Le père était toujours là, au chevet du lit, muet, impassible, immobile, attendant ma réponse, une réponse qu'il ne me demandait plus maintenant que par une épouvantable fixité des yeux.

Et moi je demeurais cloué sur mon grabat, silencieux, stupide, m'asséchant la gorge à me rappeler quelques mots d'excuse banale, et ne trouvant rien que du creux au fond de mon cerveau vide et de ma mémoire paralysée.

Alors le fantôme s'éloigna, marchant à reculons jusqu'à l'échelle d'écoutille, qu'il se mit à remonter de même, lentement, lentement, comme s'il eût voulu me donner encore le temps de le rappeler, de lui crier enfin : « Père ! j'ai souvenir ! Père, je prie !! »

1. Ce fut Barnabo, seigneur de Milan, qui le premier enjoignit de purifier avec le plus grand soin tout ce qui proviendrait des pestiférés, auxquels il interdit, sous peine de mort, l'entrée de la Lombardie (1383). Les Vénitiens, pour concilier l'intérêt de leur commerce dans le Levant avec les précautions commandées par le soin de la santé publique, bâtirent dans l'île de St-Lazare des auberges de quarantaine que l'on appela *lazarets*, de 1423 à 1468.

Bescherelle, au mot « *Quarantaine* ».

Soudain le spectre réapparut sur l'escalier, leva la lanterne à la hauteur de son visage et demeura immobile comme une statue.

Je poussai un cri horrible !

Imagine que les chairs de la face, les cheveux blancs, la barbe de neige, tout le masque du visage, venaient de tomber en poussière, et que sous le chapeau de cuir luisant une tête de mort, jaune, hideuse, un crâne grimaçant me regardait sans dévier !

Je me suis éveillé à mon propre cri. L'as-tu entendu, Anthoine ? Il a dû être épouvantable !

— Non, mon pauvre ami, soupira le prêtre.

— C'est possible, repartit Yvon Le Gal, car le plus souvent les cris que l'on jette en songe ne sortent pas de la bouche, et ne résonnent que dans la tête.

— C'est un mauvais rêve, tout de même, remarqua l'aumônier.

— Je l'avoue, Anthoine, c'est un cauchemar effrayant ; mais, à tout risque, j'aimerais mieux encore me rendormir !

— Tu mourrais d'épouvante si le fantôme revenait dans ton sommeil.

— Ou de joie !

— Comment ?

— Si je rêvais d'un navire me ramenant à Saint-Brieuc !

— Yvon, tu as la fièvre, et le délire te prend.

— Non pas, je m'abuse seulement, comme d'autres s'enivrent. L'illusion, vois-tu, c'est l'espérance des désespérés.

Un rêve ! un rêve ! oh ! mais je donnerais toutes les flottes du royaume pour les deux ailes d'un rêve : nous n'avons plus que lui maintenant pour retourner en France !

Dom Anthoine sourit. — Yvon, dit-il, tu as la fièvre ; je vais appeler l'apothicaire.

Le Gal haussa les épaules avec dédain. « François Guitault ? l'homme à la tisane ! ricana-t-il. C'était bien la peine assurément de traîner une pharmacie jusqu'à ce chien de Canada !

Un gradué de l'université de Montpellier, un docteur ès-sciences qui s'en va chez des moricauds, des Iroquois, de sales Sauvages, plus barbouillés que des volets d'auberge, apprendre à infuser des écorces, à échauder des épinettes blanches (!)

— *Da-oui!* elles valent quelque chose les pilules, les fioles et les emplâtres du sieur Guitault. Faudra remporter ça.. au retour!

— Au retour! Ah! la sottise escapade! la sinistre farce! On part, un beau matin, tout d'un coup, en fou qu'on est, sans même savoir où l'on va. Puis arrivé (si l'on arrive) l'on sait encore moins le *pourquoi* de l'arrivée et le *comment* du retour. Cette bêtise-là, cette colossale équipée, ça s'appelle *la gloire*... avant de partir.

— Quand il m'arrive de songer à cette exécration aventure, mon sang fermente, non pas de fièvre ou de délire comme tu penses, mais de colère, oui, d'une rage blanche, féroce, aveugle, qui voudrait avoir une mâchoire de tigre pour mordre sans lâcher dans quelqu'un ou dans quelque chose. Ah! que sommes-

I. L'interprète Domagaya avait lui-même été atteint du scorbut au point de ne pouvoir marcher. Il se guérit en employant, comme remède, les feuilles et l'écorce d'un arbre qu'il désigna. Cet arbre, nommé *anedda* par les Sauvages, était vraisemblablement l'épinette blanche. Le traitement indiqué fut essayé avec succès; et les guérisons furent si rapides et si complètes, que tous ceux qui voulurent s'en servir furent sur pied en huit jours.

Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, Tome I^{er}, page 35.

La tisane de l'Iroquois fit merveille, et sa vogue égala son succès. A preuve, ce passage de la *Relation*:

.....le capitaine fit faire du breuvage pour faire boire ès-malades, desquel n'y avait nul d'eux qui voulust essayer le dict breuvage, synon un ou deux qui se misrent en aventure d'icellui essayer. Tout incontinent qu'ils en eurent beu, ils eurent l'advantage qui se trouva être un vray et evident miracle. Car de toutes maladies de quoy ils étaient entachez, après en avoir beu deux ou trois fois, recouvrèrent santé et guarison. Après ce avoir veu et cogneu y a eu telle presse la dicte médecine que on si voulait tuer à qui premier en aurait. De sorte que un arbre aussi gros et aussi grand que chesne qui soit en France a esté employé en six jours; lequel a fait telle opération, que si tous les médecins de Louvain et de Montpellier y eussent esté avec toutes les drogues de Alexandrie, ils n'en eussent pas tant fait en ung an, que le dit arbre a fait en six jours. Car il nous a tellement profité, que tous ceux qui en ont voulu user ont recouvert santé et guarison, la grâce à Dieu.

Cf. *Relation*, Ch. XV.

nous donc venus faire en ce maudit pays, sur cette terre de Cain (?)? Le sais-tu toi, Anthoine?

Yvon Le Gal fermait les poings en criant cela; telle était son exaspération qu'il ne s'apercevait pas que sa bouche malade, fatiguée par cet excès de paroles, saignait à tous ses ulcères.

Dom Anthoine fut quelque temps à répondre. Il souriait affectueusement au gabier, l'enveloppant d'un regard de compassion infinie, sympathique et chaude comme le baiser d'une mère à son enfant infirme.

Mais l'aumônier comptait sans l'ombrageuse susceptibilité du gabier lequel, voulant être traité en homme, s'irritait de cette compassion et de cette tendresse qu'il prenait pour de la pitié. Que l'on soulageât sa peine, à la bonne heure, mais à la condition de maudire et non pas de souffrir avec lui. Il gardait rancune au bon prêtre, et de son sourire affable et de son visage placide. Comme les veuves de marins péris en mer, ce vindicatif, implacable dans son ressentiment, ne pardonnait pas à l'Océan la sérénité de ses flots, ni le sommeil ensoleillé de ses vagues qu'il voulait, comme son âme, éternellement convulsées, écumantes ou livides.

— Eh! bien, Anthoine, dis donc, que réponds-tu? Que sommes-nous venus faire en ce maudit pays? Le sais-tu, toi?

Cette fois, Dom Anthoine regarda Le Gal d'un œil froid, luisant, aiguïté comme la lame tranchante d'un scalpel. Puis il dit :

— Oui, Le Gal, je le sais, moi; car maintenant je me rap-

1. Voici ce qu'écrivait Jacques Cartier explorant la côte du Labrador : « Si la terre correspondoit à la bonté des ports ce seroit un grand bien, mais on ne doit pas l'appeler terre; ains *(mais)* plutôt cailloux, et rochers sauvages, et lieux propres aux bêtes farouches; d'autant qu'en toute la terre devers le Nord, je n'y vis pas tant de terre qu'il en pourroit tenir dans un benneau; et là toutefois je descendis en plusieurs lieux; et en l'Isle de *Blanc Sablon* n'y a autre chose que mousse et petites épines et buissons çà et là séchez et demi-morts. Et, en somme, je pense que *cette terre est celle que Dieu donna à Cain*.

Premier Voyage de Jacques Cartier (1534), ch. 8, pages 5 et 6.

pelle qu'en cette nuit même Jésus-Christ, Notre-Seigneur, a voulu naître sur la terre pour y venir. Tu as raison. Le Gal, ce n'était pas vraiment la peine de naviguer si longtemps pour annoncer à des Sauvages une nouvelle qu'il aurait fallu apprendre avant le départ de Saint-Malo, aux marins d'une flotte française, à des catholiques de la Basse-Bretagne ! Cette pensée-là, vois-tu, excuse ceux qui partent sans savoir où ils vont, les console lorsqu'ils n'arrivent pas au terme, leur fait voir le retour différable et de peu d'importance le but une fois atteint. C'est la raison du missionnaire. Est-elle bonne celle-là ?

— Tu es encore meilleur qu'elle, s'écria Yvon Le Gal avec chaleur.

C'était une âme grande et belle, un franc et noble cœur que cet Yvon Le Gal, oubliant, devant la splendeur de l'idée, la morsure sarcastique des mots et jusqu'à l'aigreur de la voix railleuse.

— Que veux-tu, ajouta le marin, c'est la famille qui nous gâte ; ça nous rend égoïstes. Au fond, c'est tout ce que l'on aime, rien que cela ; d'autre part, c'est tout ce qui peut nous aimer le mieux. Ah ! le *chez-nous* ! le *chez-nous* !! il faut encore plus de courage pour le quitter que pour le défendre !

— *Malo ! Malo* (!) ! bien parlé, camarade, crièrent en même temps plusieurs voix, ça nous fait comme cela nous autres !

Cette exclamation me fit tressaillir. Et j'aperçus, à la droite, à la gauche, en face d'Yvon Le Gal dix à douze frères de caravelle, couchés sur leurs grabats, les coudes dans les oreillers, écoutant le causeur avec des bouches grandes ouvertes. Ce trait de physionomie en disait long sur l'intérêt vivace du récit. Les yeux brillaient autant de curiosité que de peur, et c'était amusant de voir étinceler ces prunelles tout à l'heure éteintes, en apparence, sous des paupières lourdes closes. L'incomparable somnifuge qu'une histoire de revenant !

1. *Malo ! Malo* !! cri breton répondant à l'exclamation française : *Vive ! Vive* !!

Yvon Le Gal regarda ses auditeurs avec ravissement : Tous des Bretons ! dit-il.

C'en était parbleu ! et de bonne marque : Georget Mabile, de Ploërmel ; Julien Plantirnet, de Roteneuf ; Lucas Clavier, de Lorient ; Jehan Ravy, de Tréguier ; Michel Andiepvre, de Quiberon ; Pierre Coupeaux, de Paramé ; Jacques Poinsault, de Quimperlé ; Michel Phelipot, de Rennes ; Jehan Coumyn, de Saint-Pol de Léon ; Richard Le Bay, de Saint-Iseuc.

Alors Yvon Le Gal se leva :

— Debout, les gars ! commanda-t-il. C'est aujourd'hui la grande et joyeuse fête du Christ, le jour anniversaire de sa naissance. Au nom de la vieille Armorique, je propose trois *Noëls* en son honneur ! Ça, mes gabiers, crions si fort qu'on nous entende jusqu'en Bretagne !

Cette explosion de joie éveilla tout le dortoir, jusqu'à Bertrand Sambost, ronfleur incomparable, qui s'étira paresseusement en bâillant de tous ses memhres.

— *Dame* ! qu'il dit, c'est comme cela, vous autres ; vous laissez dormir les amis quand on parle de là-bas ! Ce n'est pas gênereux !

Puis, après un regard circulaire promené sur les camarades encore mal éveillés :

— Eh ! bonjour Saint-Iseuc, bonjour Paramé, bonjour Roteneuf, cria-t-il. Quelle bonne nouvelle ?

Ceux que Bertrand Sambost saluait ainsi par leurs noms de village n'étaient autres que Richard Le Bay, Pierre Coupeaux et Julien Plantirnet. Saint-Iseuc, Paramé, Roteneuf sont trois bons vieux voisins de hameaux assis, depuis mille ans, sur les grèves septentrionales de la Bretagne et qui ne se fatiguent pas encore du grand spectacle de la mer.

Bertrand Sambost répéta :

— Quelle nouvelle ?

— Une grande et bonne nouvelle, répondit Dom Anthoine. Je vous apprends la Naissance du Christ, venu cette nuit même sur la terre pour y souffrir encore plus que vous.

Bertrand Sambost leva sur l'aumônier un regard froid, silencieux, puis il porta la main à sa bouche malade et dit avec un sourire triste :

— Cela n'est pas possible, messire aumônier, cela n'est pas possible !

Tous les voisins de Bertrand Sambost penchèrent la tête et signe d'assentiment, et ces désespérés de la douleur répétèrent à l'unisson le mot amer du timonier :

— Messire aumônier, cela n'est pas possible !

Alors messire aumônier répondait : — Vous êtes couchés dans un cadre, et Il dormait dans une crèche, sur la paille d'une étable. Vous vous plaignez ? A Bethléem Il ne s'est pas même gardé une place dans l'hôtellerie et Il vous a paternellement ménagé la vôtre, à douze cents lieues de la patrie, sur ce navire que sa Providence a sauvé de la mer et du feu.

— Les délicats, continuait le prêtre avec un accent de raillerie douce, les délicats ! les douillets !! ils se plaignent du bon Dieu qui a établi leur maison dans une caravelle vice-royale portant à la corne de son mât d'artimon le plus beau des drapeaux de la terre !

Durant que l'aumônier parlait de la sorte, Bertrand Sambost, sur son séant, regardait avec inquiétude à tous les coins et recoins de la chambre des batteries — Dom Anthoine s'en aperçut le premier.

— Que cherchez-vous, lui dit-il ?

Sambost répondit : *Terr-i-ben* ⁽¹⁾ ! Vous me faites peur !

— Qui ? moi ?

— Non pas, messire aumônier, mais votre surplis, votre étole, *la toilette de Philippe* ! Quelqu'un de nous autres va-t-il encore s'en aller ? Ah ! le chemin, *le chemin de Rougemont* !

— Vous avez le cerveau hanté, mon excellent ami, dit le prêtre. Je n'apporte à personne les derniers sacrements. J'attends seulement de la *Grande Hermine* le signal de l'Élévation

1. *Terr-i-ben*, c'est-à-dire, en français : *Va-t'en* !

de la messe pour réciter avec vous tous les prières de la Nativité.

Cette réponse ne m'expliquait pas cependant ce que Sambost avait voulu dire par *la toilette de Philippe*. Quel était ce pauvre Philippe dont il parlait si mélancoliquement ? Et *le chemin de Rougemont*, où menait-il ? Un horrible soupçon me traversa l'esprit, et j'eus, tout de suite, le pressentiment sinistre d'une plus sinistre vérité. Cette route inconnue devait courir droit au cimetière, et le *pauvre Philippe* ne devait être autre chose que le cadavre d'un matelot jeté à la mer par un sabord, cette porte basse de l'éternité pour les marins surpris en route. J'allais interroger mon guide à ce propos, quand une détonation formidable ébranla l'atmosphère.

— Le canon ! dit l'aumônier, l'*Élévation* de la messe ! A vos rangs, matelots !

En effet l'artillerie du fort Jacques-Cartier tirait une salve d'honneur (*). L'éclair des pièces et le fracas de la poudre ébranlaient à ce point le navire que l'on aurait parié que la batterie manœuvrait sur le pont de la *Petite Hermine*.

Alors il se passa une scène incomparable de grandeur. Tous les invalides du bord se levèrent de leurs cadres et vinrent se ranger en ordre de parade au milieu du vaisseau, formant, avec leurs quatre lignes, un parallélogramme parfait. Dom Anthoine entra dans le carré, et, le visage tourné dans la direction de la *Grande Hermine*, récita d'une voix grave et douce les

1. Je n'ai fait suivre à l'équipage de Jacques Cartier qu'un vieil usage passé à l'état de traditionnelle coutume de la Nouvelle-France aux fêtes de Noël. Les extraits suivants du *Journal des Jésuites* le prouvent surabondamment :

« M. le Gouverneur avait donné ordre de tirer à l'élevation *(de la messe de minuit)* plusieurs coups de canon lorsque notre F. sacristain en donnerait le signal mais il s'en oublia et ainsi on ne tira point. »

Journal des Jésuites, page 21. (25 Décembre 1645.)

« On tira cinq coups de canon à l'élevation de la messe de minuit. »

Journal des Jésuites, page 74. (25 Décembre 1646.)

« Le Fort tira cinq coups au *Te Deum* de la messe de minuit. »

Journal des Jésuites, page 97. (25 Décembre 1647.)

belles prières de la Nativité. Puis il entonna, et avec lui toute l'infirmerie poursuivit, la prose célèbre de la fête de Noël :

*Votis Pater annui,
Justum pluunt sidera :
Salvatorem genuit,
Intacta puerpera :
Homo Deus nascitur.*

*Tu, iumen de lumine,
Ante solem iunderis ;
Tu, numen de numine,
Ab æterno gigneris,
Patri par progenies.*

*Tantus es ! et superis,
Quæ te præmit caritas !
Sedibus delaberis :
Ut surgat infirmitas,
Infirmus humi jaces.*

J'étais stupéfait du courage de toutes ces bouches malades chantant avec un irrésistible élan de ferveur cette vieille hymne de la Foi Catholique.

— Les braves gens ! m'écriai-je, comme ce qu'ils chantent est beau !

Laverdière eut un éclat de rire sarcastique, et me dit : — En vérité, monsieur, vous avez l'attention vive. Je vous en félicite ! Ce latin-là, voici trente ans qu'on vous le donne au lutrin de la cathédrale. Le paradoxe a raison, en toilette comme en musique : « *Rien de neuf comme le vieux.* » Il ajouta presque aussitôt, avec un accent de doux reproche : — Ah ! mon ami, si vous *écoutiez* au lieu d'*entendre* ! Oui, si vous écoutiez attentivement chanter la liturgie catholique dans les vieilles églises du Bas-Canada ! Quelles grandes épopées, quels héroïques poèmes racontent ses hymnes saintes, et comme leurs strophes alternantes récitent avec un art merveilleux les pages les mieux écrites de l'histoire du pays !

— Ça, avouez-le-moi, en bonne sincérité, vous est-il possible de n'être pas ému jusqu'aux larmes lorsque, dans une grave

cérémonie religieuse, on chante à Québec, sous les voûtes centenaires de Notre-Dame, l'invocation solennelle et magistrale du *Veni Creator Spiritus*? Elle me causait à moi, sur la terre, un attendrissement indicible. Ce n'est plus l'oreille, mais le cœur qui écoute, qui vibre à l'unisson des voix et de l'orgue.

— *Veni Creator Spiritus!* c'est lui que chantaient les trois équipages de Jacques Cartier, dans l'église cathédrale de Saint-Malo, le 16 mai 1535, un jour de Pentecôte! Comme l'Esprit-Saint a bien répondu à l'appel, et que son souffle se reconnaît à la brise favorable qui s'éleva sur la mer, semblable au bruit du vent que les apôtres entendirent!

— *Veni Creator Spiritus!* Samuel de Champlain, à Québec (1), La Violette, à Trois-Rivières (2), Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, à Montréal (3), l'ont chanté tour à tour; et après eux, le Collège des Jésuites à Québec, aux ordinations de ses prêtres et à ses concours de philosophie (4). *Veni Creator Spiritus!* c'est lui que chantait Laval au Séminaire des Missions Etrangères, et c'est encore lui que répètent, dans la chapelle séculaire de sa maison, les prêtres-professeurs de son université. *Veni Creator Spiritus!* c'est lui que chantaient, aux avant-postes de la civilisation chrétienne, ces pionniers incomparables de l'Evangile, les jésuites missionnaires au pays des Hurons, dans leurs bourgades célèbres de Sainte-Marie, Saint-Joseph, Saint-Louis, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Michel. *Veni Creator*

1. 3 Juillet 1608. Fondation de Québec.

2. 4 Juillet 1634. Fondation de Trois-Rivières.

3. 18 Mai 1642. Fondation de Montréal.

4. Le 2 Juillet 1666 furent soutenues, au Collège des Jésuites, les premières thèses publiques sur la philosophie en présence de messieurs De Tracy, de Courcelles et Talon.

« Le 2 Juillet 1666 les premières disputes de Philosophie se font dans la Congrégation avec succès. Toutes les puissances s'y trouvent; M. l'Intendant entr'autres y a argumenté très bien. Mons. Louis Jolliet et Pierre de Francheville y ont très bien répondu de toute la Logique. »

« Le 15 Juillet 1667, Amador Martin et Pierre de Francheville soutiennent de toute la Philosophie avec honneur et en bonne compagnie. »

Cf. le *Journal des Jésuites*, pages 345 et 355.

Ferland: *Histoire du Canada*, Tome II, page 63.

Spiritus! c'est lui que chantaient ces hardis expéditionnaires du lac Gannentaha, la plus héroïque aventure de l'apostolat catholique au pays des Iroquois, la course la plus téméraire, la plus divinement insensée à cette mission flottante que la *Relation* (1), et après elle l'histoire du Canada, nommèrent avec tant de justesse la *Mission des Martyrs*.

— *Veni Creator Spiritus!* les trois pouvoirs civils de la Nouvelle-France, le militaire, la magistrature, le gouvernement administratif, le chantaient aux séances solennelles du Conseil Supérieur à Québec, et à l'arrivée de ses vice-rois.

— Fondations de villes, fondations de paroisses, fondations de collèges, fondations d'institutions politiques, toutes ont prospéré, toutes sont demeurées debout, fortes, vivantes, progressives, exubérantes de sève et d'avenir. Le village est devenu cité, la mission s'est faite paroisse, le collège, université, la Colonie, Puissance, oui Puissance du Canada. Et le chant immortel de la vieille hymne catholique se continue : voix ferventes des choristes, poésie des strophes, beautés de l'harmonie, rien ne change, tout demeure, comme la Vérité dont il est le premier écho. *Veni Creator Spiritus!*

Et, se grisant à l'enthousiasme de son propre langage, La-verdière élevait la voix, comme s'il eût adressé la parole à quelque immense auditoire, grandissait sa petite taille, et déclamaient avec une chaleur de gestes égale au feu sacré qui le brûlait comme une Sibylle.

Aussi, écouté à travers le bruit de cette voix dominante, le chant de la *Petite Hermine* me semblait-il un accompagnement d'orchestre soutenant un récitatif d'opéra. Les scorbutiques chantaient toujours :

*Cælum cui regia,
Stabulum non respuit;
Qui donas imperia,
Servi formam induit:
Sic teris superbiam.*

1. C'est-à-dire les *Relations des Jésuites*, œuvre capitale pour qui veut étudier les origines du pays.

— Vous me trouvez prolix, continuait Laverdière mis en verve par la musique, vous me jugez bavard, intarissable. Que voulez-vous ! je suis comme les anciens, j'aime à parler, à m'appuyer sur mes idées favorites, comme ceux-là, quand ils marchent, sur les épaules solides ou le bras vigoureux de leurs enfants. Mes souvenirs, voilà mes meilleurs bâtons de vieillesse !

— Je vous ai donné tout à l'heure le développement historique, l'amplification littéraire des idées religieuses et nationales que m'inspire la prière du *Veni Creator* chantée dans nos églises. A vous maintenant, cher ami, de répéter l'expérience, de la reprendre sur d'autres hymnes liturgiques, avec le *Te Deum*, par exemple, un beau sujet, facile et tout exubérant d'imagination. Je vous le donne : allons, marchez !

Et, comme s'il se fût douté que je n'en ferais rien, il poursuivit avec cet accent d'enthousiasme qui lui était familier : — Rappelez-vous le *Te Deum* chanté, à Saint-Malo, au retour de la célèbre expédition de l'année 1535, par l'équipage de Jacques Cartier, pour remercier la Providence de la découverte du Canada ; le *Te Deum*, chanté à Québec, par Samuel de Champlain, le 23 mai 1633, pour rendre grâce à Dieu de la recouvrance du pays ; le *Te Deum*, chanté, celui-là, dans toutes les églises de la colonie, en mémoire de l'héroïque triomphe de Dollard des Ormeaux sur les féroces Iroquois ; plus tard, le *Te Deum* chanté, à Notre-Dame de Québec, à la nouvelle de la découverte du Mississipi ; le *Te Deum* chanté, par Louis Hennepin, au lancement du *Griffon* sur la rivière de Niagara ; puis les *Te Deum* militaires, portant, comme des drapeaux de régiments, le chiffre de leurs glorieux millésimes : 1690, 1711, 1758 ; celui de Frontenac, à Notre-Dame de Québec, avec le pavillon-amiral de Sir William Phips suspendu comme trophée à la voûte sonore ; celui de Vaudreuil, à la chapelle de *Notre-Dame des Victoires*, pour remercier Dieu d'avoir prévenu par une catastrophe effroyable la flotte de l'amiral Walker, et sauvé le

Canada d'une conquête certaine ; celui de Montcalm enfin, chanté, comme à Bouvines, par les aumôniers de l'armée canadienne-française, en plein champ de bataille, sous le rempart de Carillon !

— Ce *Te Deum* est sans conteste la plus brillante de toutes ces répétitions d'actions de grâces. Que son éclat cependant ne vous fasse pas oublier le *Te Deum* que Marie de l'Incarnation récitait avec ses religieuses, à genoux sur la neige, dans la nuit du 30 décembre 1650, pour remercier Dieu de l'incendie de leur couvent ! N'est-ce pas que devant une pareille grandeur d'âme la Providence dut elle-même trouver son épreuve petite ? Rappelez-vous encore cet autre *Te Deum* que les Jésuites chantaient à la chapelle de leur séminaire chaque fois que l'on apportait au Collège la *bonne nouvelle* qu'un père missionnaire avait été assassiné au pays des Hurons, ou bien encore, martyrisé dans les terribles bourgades iroquoises.

— *Bonnes nouvelles !* comme il leur en est venu en dix ans ! Ce fut d'abord celle du Père Jogues : presque aussitôt celle du Père Daniel. Un an plus tard il en vint deux à la fois, les deux meilleures : souvenez-vous des morts glorieuses de Jean de Brébœuf et de Gabriel Lalemant. Puis, à leur tour, les meurtres de Charles Garnier, de Chabanel, de Buteux, de Léonard Garreau. Tant et tant, qu'à la fin, la population de la petite ville de Québec en était arrivée à pleurer moins au carillon des cloches sonnant un glas qu'à la voix des Jésuites chantant un *Te Deum !*

Le maître-ès-arts me dit encore : — Ecoute ! — Mais Laverdière ne parla plus. L'infirmerie seule continuait d'une voix plaintive et lente :

*Nobis ultro similem,
Te præbes in omnibus ;
Debilibus debitem,
Mortalem mortalibus ;
His trahis nos vinculis.*

*Cum ægris confunderis,
Morbi labem nesciens;
Pro peccatis pateris,
Peccatum non faciens:
Hoc uno dissimulis.*

— Quelles paroles ! s'écria le maître-ès-arts ! En savez-vous de plus intimes, de plus attachantes, de plus attendries ? En serait-il de mieux appropriées au divin caractère de cette fête et à la situation désespérée de ces infirmes qui chantent avec des bouches souffrantes l'allégresse anniversaire de la Grande Délivrance ?

— Etudiez cette hymne de Noël en elle-même : la mélodie de son thème et l'adorable simplicité de son récit semblent faites, comme les joies d'Andromaque, de sourires et de larmes. Cette musique inspirée traduit tout à la fois et le bonheur extatique de l'Épouse du Christ, pleurant de joie devant la beauté éternelle de son Bien-Aimé, et l'amertume inconsolable de la Mère du Christ, sanglotant de tristesse devant la pauvreté volontaire, l'indigence absolue du Dieu fait homme.

— Tel est mon sentiment artistique à son égard, et je vous le donne pour ce qu'il vaut. Mais le charme divin de cette mélodie grégorienne se centuple pour moi, s'idéalise, quand, au lieu de lui prêter l'oreille sévère du critique musical, il m'arrive (et cela très souvent) de l'écouter avec ma seule mémoire reconnaissante de prêtre-historien. Comme ils chantent alors dans mon âme ravie, les Noël's captifs, les Noël's d'exil, les Noël's douloureux de la patrie absente — 25 décembre 1629 — 25 décembre 1630 — 25 décembre 1631. — Alors je me souviens de Guillaume Couillard, d'Abraham Martin, de Guillaume Huboust (1), de Pierre Desportes, de Nicolas Pivert (2), réunis

1. Guillaume Huboust épousa la veuve de notre premier paysan Louis Hébert, mort, le 27 Janvier 1627, à la suite d'un accident.

Cf. Tanguay, *Dictionnaire généalogique*.

2. Les cinq seuls paysans français demeurés au Canada après la prise de Québec par les Kerk.

« Le 13 Juillet 1632, Québec fut remis entre les mains d'Emery de Caën

avec leurs familles dans la chapelle déserte de notre vieux château Saint-Louis, et récitant à chaudes larmes la prière du matin (1). Connaissez-vous spectacle plus navrant que cet autel sans prêtre et cette communion des fidèles sans hostie? Cela ne rappelle-t-il pas le déjeuner d'un Premier l'An où des orphelins regardent à travers leurs sanglots une chaise vacante à la table familiale, attendant en vain cette bénédiction maternelle que seule donnera maintenant à leur foyer l'invisible main de la Providence?

— Mais la Providence, poursuivit le maître-ès-arts avec un renouveau de chaleur éloquente, mais la Providence ne se laisse pas vaincre en générosité. Sa récompense dépassa l'épreuve de si haut qu'elle faillit tuer de joie ces stoïques paysans qui avaient eu l'immense courage de croire en elle jusqu'à la fin!

— La récompense! demandez ce qu'elle fut à ces femmes et à ces enfants de laboureurs à genoux sur la petite grève de la ville-basse à Québec; demandez ce qu'elle fut à ces *habitants* héroïques, à ces robustes patriotes, qui criaient, pleuraient, riaient tout à la fois, au spectacle de trois grands navires portant à leurs cornes d'artimon le drapeau blanc d'Henri IV, le vieux pavillon des anciens marins de la Bretagne, de Roberval, le *petit roi de Vimeux* (2), de Pontgravé, le *marchand-cor-*

« et du Sieur Du Plessis Bochart; et le même jour, les Anglais firent voile « sur deux navires chargés de pelleteries et de marchandises. Il y avait déjà « près de trois ans qu'ils s'étaient emparés du Canada. Les Français restés « dans le pays avaient trouvé ce temps bien long; aussi furent-ils remplis de « joie, lorsqu'à la place du pavillon anglais ils virent flotter le drapeau blanc. « Leur satisfaction fut complète quand ils purent assister au saint sacrifice « de la messe qui fut célébré dans la demeure de Louis Hébert. Depuis le « départ de Champlain (24 Juillet 1629) ils avaient été privés de ce bonheur. »

Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, Tom. I, page 252.

1. Une sinistre prière du matin est celle que le Chevalier de Lorimier récita lui-même dans la chapelle de la prison de Montréal le jour de son exécution. « Aussitôt que sa toilette fut terminée De Lorimier sortit du cachot, et s'adres- « sant à tous les prisonniers leur demanda de dire en commun la prière du « matin. Ce fut lui-même qui la fit d'une voix haute, ferme et bien accentuée. »

Cf. L. O. David, *Les Patriotes de 1837-38*, page 245.

1. François de la Roque, sieur de Roberval, que François I^{er} appelait le « *Petit Roi de Vimeux* » à cause du crédit illimité dont ce gentilhomme jouis- « sait dans sa province.

Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, Tome I^{er}, page 38.

saire ⁽¹⁾, de Jacques Cartier, le hardi capitaine-découvreur !

— Les trois grands navires se nommaient le *Saint-Pierre*, le *Saint-Jean*, le *Don de Dieu*. Ils portaient la fortune d'un homme plus heureux que César, et qui rentrait en possession de toute sa conquête, une conquête supérieure à celle des Gaules, un pays plus vaste que sa République, une terre plus large que la frontière du vieil empire romain ⁽²⁾.

— Le *Saint-Pierre* ! le *Saint-Jean* !! le *Don de Dieu* !!! Dites-moi, quel prophète eût mieux trouvé les allégoriques légendes de ces trois vaisseaux ? *Pierre* ! l'apôtre de la Foi. Quel homme plus que Champlain avait eu cette foi absolue dans une absolue Providence, lui qui estimait le salut d'une âme préférable à la conquête d'un empire ? *Jean* ! l'apôtre de l'amour. Quel homme plus que Samuel de Champlain avait aimé le Canada français, cette colonie née de lui, de son cœur et de son âme, plus étroitement encore que sa famille, lui que l'histoire appellera jusqu'à la fin des temps : *Père de la Nouvelle-France* ? Le *Don de Dieu* ! Après le Paradis, en connaissez-vous un plus magnifique sur la terre que celui de la patrie recouvrée ⁽³⁾ ?

Ici le maître-ès-arts cessa de parler, moins encore pour me permettre de répondre à ses questions rapides, que pour re-

1. « Pontgrave, dit Emile Souvestre, était un de ces navigateurs moitié-marchands, moitié corsaires, qui, lorsqu'on les hélait sur l'Océan, arboraient « le pavillon de leur maison de commerce, criaient « *Malouin* » et passaient « sous la protection de leur courage. »

2. L'étendue du Canada est évaluée à 3,610,257 milles carrés. C'est la plus grande des possessions britanniques.

L'Angleterre et l'Irlande réunies n'ont que 121,115 milles carrés d'étendue, de sorte que le Canada est trente fois plus grand que le Royaume-Uni.

L'étendue de l'Europe entière n'est que de 3,751,002 milles carrés, et par conséquent, il ne s'en manque que de 145,745 milles carrés que le Canada à lui seul soit aussi grand que toute l'Europe.

La surface du monde entier est évaluée par les géographes à 52,511,004 milles carrés, et par conséquent le Canada, à lui seul, forme un quatorzième de l'étendue du monde entier.

3. Samuel de Champlain avait fait vœu à la Très Sainte Vierge, s'il recouvrerait jamais le Canada à la France, de lui bâtir une église. Ce fut en accomplissement de ce vœu autant qu'en mémoire de cette faveur inestimable que le Père de la Nouvelle France éleva, sur le site actuel de notre Basilique, une église sous le vocable caractéristique de *Notre-Dame de Recouvrance*.

prendre haleine. Ce dont il me parut avoir grand et urgent besoin.

L'infirmierie de la caravelle achevait la prose de Noël, et disait *Amen* à la belle et sainte aspiration du dernier verset :

*Cujus igne cœlitus,
Caritas accenditur,
Ades alme Spiritus :
Qui pro nobis nascitur,
Da Jesum diligere.*

— Je vous le confesse à ma honte, ajouta Laverdière, en manière de péroraison, je vous le confesse à ma honte, ces réminiscences historiques me hantent obstinément la mémoire, même à l'église. Je m'y arrête complaisamment, au lieu de bien prier. Que voulez-vous, ces hymnes magistrales du *Veni Creator*, du *Te Deum*, du *Vexilla Regis prodeunt* (1), de l'*Arc*

1. Le chant du *Vexilla Regis* se rattache à deux événements historiques également fameux et de circonstance presque identique. Le premier — 11 Juin 1671 — fut la prise de possession par Datmont de Saint-Lusson, au nom du Roi de France Louis XIV, du lac Huron, du lac Supérieur, de la Grande Ile du Manitoulin et de toutes les terres découvertes et à découvrir entre les mers du Nord, de l'Ouest et du Sud. Le second — 9 Avril 1682 — fut la prise de possession de la Louisiane, par René Robert Cavalier, Sieur de la Salle, au nom du même Roi de France, Louis XIV.

Le chant du *Vexilla Regis prodeunt* rappelle encore les tortures du Père Poncet captif chez les Iroquois : « J'offris mon sang et mes souffrances pour « la paix, regardant ce petit sacrifice (la perte d'un doigt) d'un œil doux, d'un « visage serein et d'un cœur ferme, chantant le *Vexilla* et je me souviens que « je réitéray deux ou trois fois le couplet ou la strophe : *Impleta sunt que « concinit David fideli carmine, dicendo nationibus, regnarit a ligno Deus.* » *Relations des Jésuites*, année 1653, ch. IV, page 12.

Le chant du *Pange lingua gloriosi* rappelle une égale tristesse, peut-être même un plus long courage :

« Mon cher amy,

« Je n'ay plus presque de doigts, ainsi ne vous estonnez pas si j'écriis si « mal. J'ay bien souffert depuis ma prise ; mais j'ay bien prié Dieu aussi.
« Nous sommes trois François icy qui avons été tourmentés ensemble, et nous « nous estions accordez, que pendant que l'on tourmenteroit l'un des trois, les « deux autres prioeroient Dieu pour luy, ce que nous faisons toujours ; et nous « nous estions accordez aussi que pendant que les deux prioeroient Dieu, celui « qui seroit tourmenté chanteroit les Litanies de la Sainte Vierge, ou bien « l'*Arc Maris Stella*, ou bien le *Pange lingua*, ce qui se faisoit. Il est vrai

Maris Stella, du *Pange lingua gloriosi* m'entraînent irrésistiblement à la suite des glorieux cortèges qui marchent à leur rythme. Le bon Dieu m'a pardonné ces fautes de recueillement, ces défaillances de l'esprit, ces distractions mondaines, car toutes ces escapades de mon imagination fatiguée d'études, se fondaient en un sentiment intense d'amour reconnaissant, de gratitude exaltée pour cet *étendard du Monarque Eternel déployé, pour ce mystère de la croix éclatant aux yeux de l'univers*, et qui valait à mon pays, à cette adorée terre du Canada catholique et français d'ineestimables bienfaits, et un honneur immortel.

Tout à coup Guillaume Le Marié, le maître du *Courlieu*, apparut sur l'escalier d'honneur de la caravelle. Il revenait de la *Grande Hermine*. Il entra précipitamment dans le carré formé par l'équipage et dit :

— A la gloire de Dieu ! à l'honneur de la *Petite Hermine*, en ma qualité de *maître de la nef*, je demande deux trompettes pour répondre sur le pont aux sonneries du vaisseau-amiral.

L'on entendait en effet en ce moment, au dehors, deux clairons chanter la diane ⁽¹⁾.

Guillaume Le Marié n'avait pas achevé sa phrase que dix hommes sortirent des rangs et coururent au vaigrage de tribord où deux bugles étaient suspendus à leurs glands de soie verte.

« que nos Iroquois s'en moquoient, et faisoient de grandes huées, quand ils nous entendoient ainsi chanter ; mais cela ne nous empeschoit pas de le faire. »

Lettre d'un Français captif à un sien ami des Trois-Rivières. — Relations des Jésuites, 1661, page 35.

I. A ceux qui m'accuseraient de faire de la haute fantaisie en donnant des trompettes aux matelots de Jacques Cartier je répons de la manière suivante :

« Ce fait (la distribution des cadeaux aux sauvages d'Hochelega, hommes, femmes et enfants) le dit capitaine commanda *sonner les trompettes et autres instruments de musique*, desquels le dit peuple fust fort réjoui. » *Relation*, verso du feuillet 26, édition 1545.

« Et fut ordonné pour le guet de la nuit, pour le temps à venir, cinquante hommes à quatre quarts, et à chacun changement des dits quarts *les trompettes sonnantes*. Ce qui fut fait selon la dite ordonnance. »

Relation — édition canadienne de 1843 — ch. 12, page 52.

C'était une véritable curiosité pour l'œil que le spectacle de tous ces bras tendus vers les trompettes de cuivre. Un instant les clairons disparurent dans ce fouillis de mains insatiables. Puis deux hommes se précipitèrent sur le pont par l'échelle d'écoutille. Les vainqueurs de cette lutte chevaleresque, les champions heureux de cet héroïque tournoi se nommaient Yvon Le Gal et Bertrand Sambost, les deux gars de Saint-Brieuc.

— A vos rangs ! commanda le *maître de nef*.

L'équipage ou plutôt les invalides reformèrent le carré.

Presque aussitôt une fanfare éclatante joua sur le pont. C'était une musique étrange, triste comme le dernier appel du cor de Roland, fantastique autant que l'*hallali* du *Féroce Chasseur* passant à la vitesse d'un galop infernal dans les ballades de Burger. Mais toutes les nuances de cette sonnerie martiale se fondaient en un seul caractère harmonique pour l'équipage de la *Petite Hermine* : l'orgueil de la caravelle ! Et ce sentiment unique du fier honneur relevait spontanément la tête à ces hardis marins de Bretagne.

Les bugles avaient à peine sonné les dernières mesures de la diane, que tout à coup, un détonnant vivat partit du bord de la *Grande Hermine*. C'étaient les maîtres compagnons marinières de la nef-générale qui acclamaient leurs camarades, les invalides du *Courlieu*. *Per jou* (!) il ne fallait pas qu'une aussi grande et haute clameur allât s'éteindre sans réponse dans les ténébreuses profondeurs de la solitude. Au mépris de la discipline, malgré la voix terrible du maître de la nef qui le rappelait à la consigne, l'équipage en délire brisa les rangs, courut à l'écoutille et s'engouffra dans son carré avec la violence d'une foule prise de terreur panique et qui s'écrase aux portes. En un clin d'œil, les matelots envahirent le pont avec un bruit de paquet de mer qui tombe d'aplomb, emportant, comme un fétu, les bois et les ferrures des bastingages.

Et tandis que les matelots de la flottille échangeaient là-haut,

1. *Per jou*, abréviation de *per Jovem*, c'est-à-dire : par Jupiter !

au-dessus de nos têtes, des *Noëls* (1) interminables, je m'approchai avec Laverdière d'Yvon Le Gal et de Bertrand Sambost, les héroïques trompettes redescendus à la chambre des batteries.

Ils offraient un spectacle lamentable. Toutes les plaies de la bouche s'étaient rouvertes !

Qu'importe ! ils leur avaient fameusement joué la diane !

— Allons, toi, dit tout à coup Yvon Le Gal, où donc as-tu pris ce courage ?

L'autre, confidentiel, se rapprocha du camarade. — Tu sais (il parlait tout bas), tu sais, la nuit est calme, l'atmosphère sonore et le vent souffle de l'ouest ! Je me suis dit : un son que la brise emporterait dans cette direction... vers l'est... arriverait...

Bertrand Sambost n'acheva pas.

— Arrête, lui cria Le Gal, pas avant moi.

Alors ces deux hommes se rencontrèrent du regard — un regard aveuglé de larmes — puis ils marchèrent précipitamment l'un sur l'autre, se saisirent aux mains, comme des lutteurs qui s'éprouvent, dans une étreinte formidable qui leur broya les doigts et fit craquer toutes leurs phalanges. Un instant ils demeurèrent immobiles, comme les personnages d'une œuvre statuaire, puis leurs voix sourdes d'émotion dirent ensemble : — En France ! En France ! Si, là-bas, on nous avait entendus !

Alors je m'expliquai leur courage !

Que leur importaient, après tout, à ces croyants de l'amour natal, les principes ou les hypothèses de la physique ? L'illusion des âmes ferventes supplée à toute science, et, mieux qu'elle, console et fortifie.

— Coquin va ! bégayait Bertrand Sambost, en riant mal, tu lis dans les yeux !

— *Da-oui* ! répondait Yvon Le Gal, par les yeux dans le cœur.

1. *Noël* ! le cri de joie du moyen âge

Et, silencieusement, les deux compagnons mariniers s'embrassèrent !

— Croyez-moi, disait Laverdière, m'entraînant loin du bord de la *Petite Hermine*, croyez-moi, compatriote, le *mal du pays* en tuera plus ici que le *mal de terre* (1).

Et, m'en allant, je songeais avec un amer sentiment de tristesse et de sourde colère à tous ces cœurs magnanimes qui battent dans la poitrine des humbles, des petits, des obscurs de ce monde, et dont l'histoire ne s'occupe pas ; à ces manœuvres de toutes les besognes, paysans, soldats, marins, héros anonymes que nulles fanfares ne saluent, que nulles acclamations n'accompagnent, qui rentrent, au sortir de leurs homériques aventures, dans les ténèbres de la vie quotidienne comme des figurants s'effacent dans les coulisses à la fin du drame, eux, les acteurs principaux, eux, les premiers rôles !

Et je me demandais, avec angoisse, si l'injustice resterait irréparable, si de pareils dévouements, de telles abnégations ne se trahiraient pas un jour, et ne vaudraient pas à leurs auteurs l'éclat de cette vaine gloire, passagère comme son nom, fausse comme son lustre : la reconnaissance humaine !

1. *Mal de terre* ancien nom du scorbut. — « L'hivernage de Cartier à Sainte-Croix (1535-36) est surtout remarquable par la maladie qui decima ses hommes. C'était une espèce de scorbut appelé plus tard *mal de terre*, mais que l'on pourrait qualifier plus proprement de *mal de mer*, parce que, selon toute évidence, il provenait des vieilles saisoins que portaient les vaisseaux. Pour n'avoir pas su se nourrir de viandes fraîches que pouvait produire la chasse, les marins perdirent vingt-cinq ou trente hommes des leurs, ceux-là mêmes qui probablement manquent à la liste que nous possédons, car les trois équipages s'élevaient à cent dix hommes. Les autres malades furent guéris par les Sauvages qui leur firent boire à cet effet une decoction d'épinette blanche. »

Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens-français*, Tome I^{er}, page 13.

L'épidémie du scorbut fut encore plus violente en Acadie, dans l'hiver de l'année 1604 et 1605 :

« M. de Monts passa environ un mois à faire avec Champlain l'exploration des côtes de la presqu'île et de la baie Française (Fundy) et vint enfin fixer sa colonie à l'entrée de la Rivière des Etchemins (ou Sainte-Croix) sur une petite île, qui fut nommée aussi île de Sainte-Croix. Cette île, n'ayant qu'une demi-lieue de circuit, fut bientôt défrichée, on eut même le temps de commencer des jardinages à la terre ferme. Mais l'hiver vint on se trouva sans eau et sans bois, et comme on fut bientôt réduit aux viandes salées, le scorbut se mit dans la nouvelle colonie et enleva trente-six personnes jusqu'au printemps. »

Laverdière, *Histoire du Canada*, page 21.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'ÉMÉRILLON

Je me rappellerai longtemps la sensation de bien-être indigne qui me pénétra tout entier à la sortie de la caravelle. Au lieu de l'atmosphère horrible de cette infirmerie improvisée, les émanations pestilentiennes, les miasmes nauséabonds, l'haléine infecte de toutes ces bouches putrides, mes poumons aspiraient maintenant avec délices le plein air vif et pur d'une nuit d'hiver splendide, au cœur de la forêt immobile, debout, comme une sentinelle montant la garde au pied du promontoire où dormait la royale bourgade de Stadaconé ; au cœur de cette forêt primitive, sauvage, impénétrable, que des milliards d'étoiles, aperçues par les ajours d'un fouillis de branches colossales, semblaient poudrer d'un givre étincelant. Ce plein air froid et sec, une voluptueuse caresse pour les lèvres, vaporisait la respiration et mettait à la bouche comme une fumée de cigarette.

Le silence absolu de cette immense forêt faisait penser au recueillement des âmes contemplatives. Les senteurs résineuses des confères énormes, pins, sapins, mélèzes et cèdres, continuaient cette comparaison religieuse en mon esprit ; car, au parfum de ces grands arbres (¹), je croyais reconnaître cet *encens d'agréable odeur* que l'Écriture Sainte voit monter au ciel,

1. « Les arbres y estoient très beaux et de grande odeur. » *Voyage de Jacques Cartier*, 1534, page 41.

« Nous nommasmes le dict lieu Sainte Croix parce que le dict jour nous y arrivâmes [embouchure de la rivière Saint-Charles]. Au près d'iceluy lieu y a un peuple dont est seigneur Donnacona et y est sa demeureance qui se nomme Stadaconé qui est aussi bonne terre qu'il soit possible de voir et fructiférente, pleine de fort beaux arbres de la nature et sorte de France, comme chesnes, ormes, noyers, yfs, cèdres, vignes, aubespines qui portent le fruit aussi gros que prunes de Damas et autres arbres. » *Relation*, recto du feuillet 14.

comme un nuage, avec la prière de l'âme. Muet et sublime hommage d'une grandiose Nature seule à connaître Dieu dans un pays peuplé d'hommes créés à son image et seule à l'annoncer par l'incomparable beauté de son spectacle.

— La nuit est délicieuse, me dit Laverdière, et il n'est pas tard : à peine deux heures du matin. Si nous allions voir le Fort Jacques-Cartier ? Cela prend une minute à s'y rendre et autant à le regarder, car il est tout petit. Allons, en route !

C'était un grossier rempart fait d'une suite de troncs d'arbres, chênes, pins, merisiers, droits comme des fûts de colonnes, aussi solidement enfoncés dans la terre qu'étroitement serrés les uns contre les autres, et reliés ensemble par de fortes attaches. Ces pieux, aiguës de la tête, rappelaient aux yeux les clôtures de vergers toutes hérissées de longs clous et de fiches aiguës, précautions menaçantes et narquoises s'il en fut jamais, désespoir du braconnage et de la maraude.

Des coulevrines, des caronades, disposées à intervalles égaux sur toute la circonférence de la palissade, allongeaient le cou au-dessus du parapet du rempart comme autant de chiens de garde, de boule-dogues en arrêt, flairant le vent et l'ennemi commun, le Sauvage.

— Vous savez, me disait Laverdière, qu'en l'absence de Jacques Cartier, (qui visitait alors le *royaume* d'Hochelaga), les maîtres compagnons mariniers et charpentiers de navires, demeurés au havre de Sainte-Croix, construisirent auprès des deux caravelles une palissade fortifiée qu'ils garnirent d'artillerie (1).

Je fis le tour de cette étrange fortification. Sa physionomie indienne, profondément accentuée, répondait si parfaitement aux idées préconçues que je m'étais faites d'une bourgade pa-

1. « Le lundy onzième jour d'Octobre nous arrivâmes au dict hable Sainte-Croix ou estoient noz navires, et trouvâmes que les maîtres et mariniets qui estoient demourez, avaient fait ung fort devant les dictes navires, tout cloz de grosses pièces de boys, plantez debout joignans les unes et autres, etc. »

Relation, verso du feuillet 28.

lissadée, telle que décrite par les historiens du pays, qu'au mépris de tout ce que me disait Laverdière, et contre ma propre expérience, je me surprénais à guetter entre les coulevrines ou derrière les ajours des pieux dentelés, la silhouette fantastique, la tête emplumée de quelque farouche Iroquois.

Mais une porte bardée de fer et taillée dans l'épaisseur de la muraille en troncs d'arbres, me fit reconnaître tout de suite à son travail la main d'œuvre européenne. Les gonds, les pentures, les clous étaient énormes. Les ajours des pieux laissaient apercevoir deux verrous formidables qui soutenaient vaillamment, en apparence du moins, l'action de la serrure.

Laverdière sonda la porte massive : elle était barrée. Je la secouai à mon tour, mais le meilleur de mes efforts ne réussit qu'à me faire constater le jeu de ses verrous dans leurs crampons. Il aurait fallu un vent de tempête pour la remuer, l'ébranler, tant elle était pesamment empalée sur ses gonds.

D'un coup d'œil à travers les interstices des pieux je saisis tout l'aménagement intérieur du Fort Jacques-Cartier.

Alentour de la palissade il y avait une estrade solidement bâtie, appuyée à des poutres de gros diamètre, elles-mêmes soutenues par des piliers de large carrure. L'extrême force de la galerie s'expliquait par le fait qu'elle avait à supporter tout le poids des caronades et des coulevrines, y comprise la charge de leurs affûts et de leurs projectiles (1).

En ce moment, et tel que prescrit par l'ordonnance, le guet de la nuit annonça, à voix de *trompettes sonnantes*, un changement de quart.

Tout aussitôt des aboiements furieux éclatèrent dans la montagne. Les chiens sauvages de Stadaconé répondaient à leur manière au « Qui-vive ! » des sentinelles françaises.

Ces aboiements colères en provoquèrent d'autres qui parti-

1. « Et tout à l'entour (du fort) garny d'artillerie et bien en ordre pour soy
« defendre contre toute la puissance du pais. »
Relation, verso du feuillet 28.

rent, cette fois, de notre côté, et se répétèrent en échos interminables dans la forêt boisant alors le territoire des futures paroisses de Beauport, de Limoilou, de Charlesbourg, de Saint-Ambroise, de l'Ancienne Lorette. C'étaient des jappements beaucoup plus brefs et beaucoup plus rauques que ceux des chiens, pour cette excellente raison que ce n'étaient plus des chiens mais des loups qui hurlaient.

Et Laverdière me dit d'une voix grave : — Tout fait bonne garde ici : la Forêt, le Peau-Rouge et le Blanc.

Je m'en allais songeur, le regard dans la neige, une neige épaisse et molle comme un velours, sourde comme un tapis turc, où le bruit des pas s'étouffait. Et je pensais avec un charme délicieux à tous ces compagnons de Jacques Cartier que j'avais vus de mes yeux, écoutés de mes propres oreilles. Je les entendais causer encore au fond de ma mémoire, s'amusant, ou plutôt s'étudiant à fixer leur souvenir en rattachant à des figures contemporaines vivantes les traits de ces visages disparus, ou les timbres de ces voix éteintes dans la nuit et le silence de l'éternité. Et je me serais oublié ainsi, indéfiniment peut-être, à poursuivre et à évoquer pour les mieux retenir ces ressemblances physiques sans une question criée plutôt que posée du maître-ès-arts qui secoua brusquement ma rêverie d'hypnotisé, de somnambule.

— A quoi pensez-vous donc ?

— Au grand plaisir d'avoir connu les compagnons de Jacques Cartier.

— J'en suis ravi.

— Seulement expliquez-moi ce prodige.

— Lequel ?

— Comment se fait-il que je sois devenu le contemporain de Jacques Cartier, et que nous soyons, depuis une heure, à trois cent cinquante ans d'hier ?

— Cela vous étonne ?

— Profondément.

— Je le suis bien davantage de vous entendre parler ainsi.

Vous n'avez qu'à lever les yeux au ciel pour être à dix mille ans de demain ; et vous n'en êtes pas stupéfait ? Rappelez-vous donc que nous sommes, je vous le répète, à dix mille ans de la lumière des étoiles qui brillent en ce moment sur nos têtes dans les abîmes de l'incommensurable infini.

— Dix mille ans de lumière ! Vous savez, certes, ce que comporte, en mesures d'espaces, la valeur de cette expression astronomique ! Positivement, elle frappe de vertige qui ose se pencher sur elle pour en sonder l'incalculable profondeur. En effet, donnez-moi, en chiffres, l'éloignement d'une étoile dont le rayon prend dix mille années de notre temps sidéral à parvenir à la terre à la raison (comme à la vitesse) de soixante-quinze mille lieues par seconde ! Or ces étoiles, situées à dix ou vingt mille ans de lumière, *vous ne les voyez pas telles qu'elles sont actuellement, mais telles qu'elles étaient* il y a dix ou vingt mille ans. Que dis-je ? combien d'entre elles, éteintes depuis des siècles, continuent cependant à étinceler à nos yeux !

— Comprenez-vous maintenant qu'on puisse être aujourd'hui à trois cent cinquante ans d'hier ? et comment les compagnons du grand découvreur, Jacques Cartier lui-même, morts depuis trois siècles et demi, soient pour nous vivants, présents, visibles, vibrant de gloire et d'immortalité comme la lumière éternelle de ces astres, morts eux aussi, mais dont les rayons continuent, à jamais, de courir dans les ténèbres de l'espace infini ?

Laverdière ajouta : — A l'heure présente ce que nous regardons ensemble dans le ciel et sur la terre n'est que le spectacle rétrospectif d'un firmament vieux de six mille ans au moins, et d'un événement historique plus que tricentenaire. Constellations ou caravelles, étoiles de première grandeur ou acteurs de premier ordre, harmonies de sphères ou causeries d'équipages ne sont que les reflets, les échos ou les ombres des choses qui ont été.

Ce ne sont là que les ombres des choses qui ont été ! Phénomène bizarre : il me sembla que la voix de Laverdière changeait de timbre en prononçant ces mots-là et que ces mots eux-

mêmes changeaient d'idiome. Ces paroles, j'en aurais fait le serment, m'avaient été dites autrefois, en anglais, par quelqu'un, mais où et quand ?

Tout à coup un souvenir de lecture zébra, comme un éclair, les ténèbres de ma mémoire. Et, je ne sais quel démon malicieux me poussant, je répétei immédiatement après Laverdière :

— *These are but the shadows of the things that have been...*

— *Said the Ghost !* acheva gaiement mon interlocuteur. Ce sont bien là les paroles du fantôme de Dickens (¹). Grand merci, cher monsieur, de les avoir textuellement et correctement prononcées. Votre complaisance me tire d'un fameux embarras. Car il m'a toujours été impossible d'attraper le tour de langue exigé par cette exécration diphthongue, ce *th* de malheur que j'abomine au delà de toute expression. Or, cette petite phrase, inoffensive en apparence, en contient six sur les quatorze mots qu'elle renferme. Patrice Doherty, votre professeur, avait bien choisi son exemple quand il vous la donna comme modèle d'exercice labial.

Alors je me rappelai que la voix de Laverdière avait changé d'accent et que cet accent même était celui de Patrice Doherty parlant français. De là ce réveil instantané de ma mémoire, et la preuve qu'il disait vrai quand il prétendait changer, à volonté, de voix et de visage lorsqu'il disputait tout à l'heure, avec les interprètes de Jacques Cartier, sur la naissance temporelle du Christ.

— Vous rappelez-vous Patrice Doherty ?

Patrice Doherty ! si je m'en souvenais ! Je crus entendre un éclat de rire me vibrer aux oreilles, tant ce nom-là évoquait pour moi de gaieté saine, radieuse, exubérante. Toute la joie de mon temps d'écolier me revenait au cœur à la pensée de ce prêtre aimable, l'idéal des professeurs en classe, le type des boute-en-train en vacances ! Comme nous l'aimions et comme

1. Charles Dickens, *Cantique de Noël en prose*, deuxième couplet, page 23. Comme le lecteur le peut constater, à la page-titre du livre, cette phrase lui sert d'épigraphe. — Note de l'éditeur.

il le méritait ! Je n'ai jamais voulu admettre qu'il fût irlandais. Il était Canadien français parlant bien l'anglais, voilà tout !

— Ce que vous pensez là est juste, remarqua le *mind-reader*, Patrice Doherty ! ce nom-là vous rajeunit de vingt ans : moi, il me ressuscite ! Il me ramène à 1865, l'année de vos premières vacances au château Belle-Vue et des premières leçons d'histoire du Canada que je vous ai données. Vous rappelez-vous encore mes entretiens sur Jacques Cartier, Roberval, De Monts, Champlain ? Quels sujets de causeries inépuisables nous fournissaient ces quatre noms célèbres ! Et nos pèlerinages à la rivière Blondel, sur laquelle le fondateur de Québec avait jeté un pont en 1623 — l'année de la naissance de Monseigneur de Laval ; — aux prairies naturelles du Cap Tourmente, où Champlain encore, avait construit la première métairie de la Nouvelle-France ; à la Grande Ferme de la paroisse Saint-Joachim, où l'on voyait encore, à cette époque, les ruines du Séminaire agricole bâti par le premier évêque de Québec ? Je n'en finirais plus si je voulais tout dire ce que me raconte en ce moment ma mémoire. Le temps presse, il faut se hâter si nous voulons voir passer, cette nuit, *toutes les ombres des choses qui ont été*.

— Le spectacle des scorbutiques entassés dans l'entre-pont de la *Petite Hermine* était bien navrant. Celui qui nous attend le sera davantage. Nous nous en allons dans cette aventure comme nous marchons dans la vie, d'incertitudes en angoisses et d'angoisses en agonies. Les trois équipages de la flottille de Cartier symbolisent à merveille les trois étapes de ce chemin aboutissant à un précipice aussi affreux qu'inévitable. Il y a deux cents ans et plus que Bossuet a comparé l'humanité à une route où une voix crie impérieusement à ceux-là qui la suivent : *Marche ! Marche !!* Les marins du *Courlieu* ont eu comme le pressentiment de la catastrophe finale. Et, pour la conjurer, ils ont eu la superstition de débaptiser leur navire et de l'appeler *Petite Hermine*. Caprice de mourant qui croit guérir en changeant le nom de sa maladie.

— Tel est l'excès de notre misère que nos tristesses mêmes nous consolent. La mère de Dom Anthoine, la sœur d'Yvon Le Gal, les enfants de Reunevel, tous les parents, tous les amis prochains ou éloignés de ces hardis matelots vous eussent payé, au poids de l'or, la faveur de cette vision, au coût du sang, la hideur de ce spectacle. Savoir malade celui que l'on croyait mort ! quel réveil pour l'espérance ! Comme elle accourt, comme elle s'installe, cette radieuse infirmière ! Nommez-moi une garde-malade attentive, infatigable, courageuse, active comme cette incomparable vaillante ! Elle croit à la guérison comme à un dogme, elle lui garde la foi jurée comme l'amour à une fiancée, elle espère jusqu'à la fin, comme une âme ! Elle va si loin qu'on la voit suivre la convalescence jusque dans l'agonie du bien-aimé ; elle ne meurt qu'avec lui.

— Mais, ajouta-t-il, après un long silence, mais si le bien-aimé était mort, ne vaudrait-il pas mieux pour la mère, la sœur, le bon fils s'imaginer pareille catastrophe toute la vie, qu'en acquérir la certitude une seule minute devant son cercueil ?

— Votre question, lui dis-je, me rappelle le souvenir d'un malheur dont la conséquence irait à l'encontre de votre opinion.

Il y a quelques années, dans une des paroisses de la Beauce, un enfant disparut, le jour même du passage d'une troupe de bohémiens. On crut tout aussitôt au village à un enlèvement, et la bande fut poursuivie jusqu'à la frontière. Mais on ne put la rejoindre à temps et elle échappa. Le père, désespéré, rentra chez lui, quand tout à coup il aperçut, flottant sur la rivière, une petite robe blanche. C'était le cadavre de sa fille ! Et les voisins racontaient que le paysan s'était mis à genoux sur la grève pour remercier le bon Dieu qui lui donnait la preuve de la mort de cette enfant, aimée pourtant jusqu'à l'adoration. La certitude de son malheur l'avait consolé.

Que pensez-vous de mon histoire et de sa morale ? Ne vaudrait-il pas mieux pour le repos de ces âmes tourmentées, de ces cœurs dévorés d'inquiétudes, savoir le matelot péri en mer,

plutôt que se l'imaginer, toute la vie, prisonnier des Sauvages ou des pirates ?

— Il se peut que vous ayez raison, répondit distraitemment Laverdière.

Ainsi causant nous nous en allions, marchant l'un devant l'autre, suivant la *rive du bois*, comme chantent les *dodelinettes* et les plaintes canadiennes françaises qui ont bercé pour nous tous le sommeil de la première enfance. Nous marchions par un petit sentier battu dans la neige et dont les sinuosités multiples semblaient calquées sur les méandres de la rivière. Tout à coup nous arrivâmes à une clairière, à une baie coupée en demi-lune dans l'alluvion de la berge droite, et qui ressemblait à l'embouchure de quelque cours d'eau dans le Sainte-Croix. Je pensai tout de suite au ruisseau Saint-Michel, car les vieilles chroniques fixaient aux alentours l'hivernage des vaisseaux de Jacques Cartier. Le vent du nord-est qui souffle avec violence durant la majeure partie de l'année, avait balayé la neige à cet endroit sur un espace considérable, et la surface plane de la glace transparente étincelait comme le cristal d'un miroir. J'aperçus au fond de la crique, enlisé jusqu'à sa ligne de flottaison dans un immense banc de neige, un petit bâtiment de la mâture et de la taille de nos goëlettes modernes qui font aujourd'hui le cabotage entre Québec et les paroisses ripuaires du bas Saint-Laurent.

Laverdière leva la main dans la direction de la galiote :

— *L'Émérillon!* s'écria-t-il.

Puis, faisant écho à sa propre voix, l'archéologue répéta dans un éclat de rire : *l'Émérillon!* Cette fois il semblait se parler à lui-même.

Etant donné que l'on connût au préalable la passion grande du maître-ès-arts pour les sports nautiques, cette gaieté singulière s'expliquait par le souvenir hilarant d'une aventure héroï-comique. *La chaloupe de Laverdière!* mais elle avait plus couru d'aventures à elle seule que tous les yachts réunis de notre rade.

Donc, l'émulation, l'amour de la gloire, les émotions de la lutte, quelque diable enfin le poussant, Laverdière construisit un yacht superbe, à seule fin d'arracher la victoire à la *Mouette* du docteur Wells (1), une triomphante, s'il en fut jamais. En bon historien national qu'il était notre prêtre-matelot donna à son léger navire un beau nom de baptême, et l'appela *Emérillon*. Ce qui n'empêcha pas l'*Emérillon* d'arriver..... bon dernier, en touage d'un remorqueur, le jour (l'unique jour) qu'il disputa la palme à sa glorieuse rivale. Cela n'était pas très illustre pour l'*Emérillon*, mais en revanche très historique.

Il y avait d'ailleurs une grandeur d'âme incomparable, une abnégation absolument artistique, à perdre ainsi, de gaieté de cœur, trois mille piastres et quelques centins pour l'honneur de livrer une seconde bataille d'Actium. Ce fut un véritable sinistre maritime et financier. Le souvenir en flotta sur la mémoire de Laverdière encore plus légèrement que l'*Emérillon* dans l'entre-quai de la Douane ; car la conscience du marin n'était pas engagée dans la responsabilité de la catastrophe, le modèle, au dire des connaisseurs, ayant été reconnu chef-d'œuvre d'architecture navale..... avant sa construction !

Toute la gaieté de cette anecdote me revenait au cœur et aux lèvres en écoutant rire mon compagnon de route, qui me cria : « A l'abordage ! » avec un bel accent martial, en même temps qu'il enjambait lestement le bastingage du galion.

En un clin d'œil nous eûmes enlevé le panneau de l'écoutille et nous nous trouvâmes sous le lillac, dans la chambre du château de proue. Une lampe suspendue par une chaînette de cuivre éclairait mal cet appartement où le souffle continu d'une

1. Le docteur Philippe Wells, sportsman émérite, et l'un des médecins les plus populaires que la ville de Québec ait connus. Il y pratiqua son art plus de quarante ans. Les quelques loisirs que lui laissait sa nombreuse clientèle, il les consacrait au service des hôpitaux. Il fut médecin-visiteur à l'Hôpital-Général, à l'Hôtel-Dieu, aux Ursulines et au Bon Pasteur. Il était resté étroitement lié d'amitié avec le célèbre écrivain Joseph-Charles Taché. Coïncidence touchante, ces deux hommes qui s'étaient aimés si cordialement dans la vie, ne furent point séparés par la mort. Ils partirent le même jour, pour l'autre monde, le lundi 16 avril 1894.

violente rafale faisait sauter la flamme du lumignon. Ce courant d'air était provoqué par deux sabords — correspondant, en position, aux sabords de chasse dans les vaisseaux de guerre du temps — que j'aperçus grands ouverts. Ce qui m'étonna beaucoup.

Il y avait par toute la chambrette une bonne odeur de bois neuf fraîchement travaillé, provenant sans doute d'une grande boîte, en bois de sapin, dont les planches rudes, varlopees à la diable, étaient criblées de nœuds suintant une gomme parfumée, couleur d'ambre et qui revêtait dans la lumière tourmentée du lumignon les scintillements et les reflets de l'or. Cette boîte, longue de sept pieds, haute et large de deux, reposait sur des tréteaux et son couvercle s'appuyait debout au vaigrage de la galiote.

Tout auprès, sur le plancher, il y avait un coffre d'outils, et dans le casier de ce coffre, un rabot, une scie, un marteau, une livre de grands clous forgés.

Que renfermait cette boîte ? Quels ouvriers attendaient ces outils ? Je ne fus pas longtemps à me le demander, car Laverdière, prévenant ma curiosité, me dit aussitôt : — Venez voir.

Il détacha la lampe du bau où elle était suspendue et fit tomber sa lumière au fond du mystérieux colis.

Je reculai d'épouvante : cette boîte était un cercueil : son contenu, le cadavre d'un homme !

— Vous aurez mal refermé l'écoutille, me dit Laverdière. *Elle est entrée !*

Je le regardai avec stupeur. Les lèvres nerveuses de l'archiviste, convulsivement contractées, dessinaient un sourire étrange, d'une expression indéfinissable.

— *Elle est entrée*, répéta le prêtre.

— Qui, elle ? — bégayai-je absolument ahuri, dérouté par le mysticisme de mon interlocuteur.

Le maître-ès-arts se pencha sur moi : — La Mort ! dit-il, avec une voix creuse comme la tombe.

Et pour achever de m'épouvanter sans doute, il accompagna cette sinistre farce d'un éclat de rire strident.

— Eh ! regardez donc derrière vous, ricana-t-il méchamment, je parie que vous verrez quelqu'un.

J'avoue que je n'osai pas tourner la tête !

— Oui, nous sommes quatre ici, continua l'impitoyable railleur. *Elle* est entrée, pas la mort, mais *Elle*, la folle, la *pauvre folle du logis* ! Ah ! jeune homme, jeune homme, quels pièges vous tend l'imagination. Et comme on y tombe !

Cette plaisante mystification eut le mérite de me fâcher rouge. Je la trouvai mauvaise, inconvenante, exécrable, précisément parce qu'elle était bonne, excellente même, et m'avait fait grelotter de peur.

— Allons-nous-en, lui dis-je, allons-nous-en ! Et je gagnai précipitamment l'échelle de l'écoutille.

— Pourquoi ? me demanda l'autre : le pauvre enfant est si seul !

A ce moment, un courant d'air passa si vite qu'il coucha la flamme du lumignon comme pour l'éteindre.

Laverdière ajouta : — Vous ne me demandez pas son nom ?

Je lui répondis, grincheux : — Evidemment vous tenez à me l'apprendre ; moi je ne tiens pas à le savoir.

— Pardon, reprit-il, ce sera plus tard, pour votre mémoire, une grande joie de s'en souvenir. C'est le premier des vingt-cinq, le Benjamin de l'équipage, Philippe Rougemont (1).

Toute ma mauvaise humeur tomba à cette parole. Je compris alors où menait *le chemin de Rougemont*, et ce que Bertrand Sambost entendait par *la toilette de Philippe*. La toilette de Philippe, c'était l'agonisant porté dans la chambre du maître de la nef et couché sur un lit de camp : c'était l'aumônier, Dom

1. « Celui jour trespassa Philippe Rougemont, natif d'Amboise, de l'âge de environ vingt deux ans. »

Relation, verso du feuillet 35.

C'est le seul mort que Jacques Cartier nomme.

Charlevoix, dans son *Histoire du Canada*, en nomme un autre : *De Goyelle*. Ce sont les deux seuls scorbutiques décédés dont nous sachions les noms.

Anthoine, revêtant le surplis et l'étole ; c'était la petite table du Viatique avec sa garniture de linge couleur de neige, ses deux chandeliers d'argent, les flammes immobiles et silencieuses des cierges jaunes auprès du crucifix ; c'étaient les matelots des trois équipages à genoux dans la batterie de la caravelle, et récitant les dernières prières pour le camarade qui allait recevoir les derniers sacrements ; c'était le décor du cinquième acte, tous les acteurs en scène, comme au théâtre.

Et, me rappelant les regards effrayés de Bertrand Sambost encore mal revenu des émotions profondes du drame, je me disais qu'il avait dû se passer quelque chose de terrible à la chute du rideau. Qui sait, mon Dieu ! le petit Philippe Rougement, pour parler le langage coloré des gabiers, le petit Philippe Rougement n'avait peut-être pas voulu s'en aller, *avalier sa gaffe*. Cela se voit à vingt ans ! En vérité le navrant spectacle que celui d'une âme qui part ainsi dans un cri de désespoir !

C'était le corps d'un marin apparemment très jeune, car sa figure accusait à peine dix-sept ans. On l'avait enseveli dans son costume, il en était vêtu de pied en cap : rien ne manquait, pas même le chapeau goudronné. Il n'avait pas de linceul, mais il était couché dans sa bière, sur un lit épais de branches de sapin. La tête reposait sur un oreiller où le duvet était remplacé par des rameaux de cèdre, un bon édredon pour le dormeur de tel somme. C'était vraiment une aubaine, car il était, celui-là, plus heureux que bien d'autres qui n'emportent sous la terre que leur traversin de copeaux, ceux du cercueil !

Et la pensée me vint que ce malheureux avait une mère ; qu'elle était, à cette heure même, dans quelque obscure chapelle de hameau, au fond de la Bretagne, à genoux devant une de ces naïves *Etables de Bethléem*, toutes étoilées de lumières et peuplées en même temps de bergers et d'agneaux, d'anges et de mages. Sur la paille fraîche de son berceau, l'Enfant Jésus souriait à cette pauvre femme, lui tendait ses petits bras

avec une ravissante mignardise, comme autrefois, *cet autre*, le premier-né de son sang, qu'elle regardait dormir au foyer de sa chaumière, épiant, avec une délicieuse impatience, la première joie de son regard et s'oubliant quelquefois jusqu'à l'éveiller par une délirante caresse. Vingt ans avaient passé sur ce bonheur suprême sans rien enlever à l'ivresse et à la vivacité du souvenir.

Revenue de l'église je revoyais cette femme mettre le couvert du cher absent à la table familiale, rapprocher la chaise vacante ; puis, le traditionnel *réveillon* terminé, se glisser, à la dérobée du père et des enfants, dans la chambre solitaire du jeune marin, déposer sur l'oreiller froid un baiser rapide et brûlant.

Enfin, elle-même endormie, rêvait que les trois vaisseaux de Cartier, voiles hautes et mâts pavoisés, entraient dans le port de Saint-Malo, au bruit des cloches et des salves, et plus haute que l'acclamation de toute la ville, dominant les clameurs de la foule sur les quais et les vivats des navires en rade, il y avait pour elle, une voix grêle, une voix enfantine criant : « *Mère ! mère, me voici, il n'y a plus d'exil !* »

Et devant le spectacle de cette pauvre femme, tout entière livrée au ravissement de son extase, je louais Dieu en moi-même, le remerciant de lui faire oublier sa prière, de peur qu'elle ne lui demandât le retour de son fils comme une grâce. Autrement, sa Providence m'eût paru odieuse !

— N'est-ce pas ? répondit tout haut mon étrange interlocuteur, qui m'écoutait penser, suivant sa fantastique habitude. Voyez, par contre, comme cette même Providence prépare de loin, comme elle résigne à l'avance cette tendre mère à la terrible épreuve. Elle retarde de six mois la fatale nouvelle, et met à douze cents lieues le cadavre du bien-aimé. Combien de jeunes gens, partis comme lui, rayonnants de santé et de force, ont été rapportés expirants à leurs demeures, le soir même de leur départ ! Pour le matelot il existe autant de morts subites que de fausses manœuvres. Pour toute préparation les mères, les

femmes, les sœurs de ces misérables n'auront eu que le retard de la civière portée par deux camarades et cachant mal, sous son drap blanc, le corps mutilé, sanglant de la victime. La miséricorde du bon Dieu n'a pas crié : « *Gare !* » à ces pauvresses, mais elle leur a broyé le cœur d'un seul coup, à la première étreinte. Et cependant, c'est cette main-là qu'il faut bénir !

— Ici, l'espérance va s'éteindre avec lenteur, s'évanouir doucement dans le cœur maternel, comme la belle lumière d'un jour d'été.

— La pensée de son fils demeure dans cette âme à la manière des parfums pénétrants qui embaument les cassolettes longtemps après que l'aromate a disparu.

— Aux premiers jours de juillet, Jacques Cartier, l'immortel découvreur, va revenir en France. Un matin ⁽¹⁾ toute la population de Saint-Malo envahira, comme un flot irrésistible, les quais, les môles, les jetées, les phares, tous les postes avancés du rivage. Une caravelle, toutes voiles dehors et pavoisée à ses trois mâts, entre dans la rade. L'artillerie gronde à la citadelle de Saint-Malo et les sabords du grand navire sont pleins d'éclairs et de fumée. L'équipage crie avec enthousiasme le nom d'une terre inconnue : « *Canada ! Canada !!* » Et la foule en délire de répondre : « *Cartier ! Cartier !! la Grande Hermine !* » La mère de Rougemont sera là, venue d'Amboise ⁽²⁾, à genoux, elle aussi, sur la grève, avec les femmes, les filles, les sœurs et les fiancées des marins, grâce à Dieu, revenus !

— Ce sera un grand et cruel creve-cœur lorsqu'on dira à cette femme que son Philippe n'est pas à bord de la nef-géné-

1. « Et nous vinsmes au Cap de Raze et entrasmes dedans un hable nommé « Rougnoze où prinsmes eaus et boys pour traverser la mer et là laissâmes « l'une de nos barques et appareillâmes du dict hable le lundi, 19ième jour « du dict mois *(de Juin)*. Et avec bon temps avons navigué par la Mer, tel- « lement que le 6ième jour de Juillet 1536 sommes arrivez au hable de Saint- « Malo, *(par)* la grâce du Createur. Lequel prions faisant fin à notre naviga- « tion, nous donner sa grâce et paradis à la fin. Amen. »

Relation, feuillet 46 et verso.

2. « Philippes Rougemont, natif d'Amboise. »

Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, verso du feuillet 35.

rale. Son beau rêve, blessé à l'aile, s'abattra un instant, mais pour s'envoler presque aussitôt plus loin au large. L'envergure répondra, croyez-m'en, à la distance. *Ils étaient trois vaisseaux.* Pour sûr, Philippe revient sur le *Courlieu*. La mer et le vent ont de ces caprices incorrigibles d'éparpiller à fantaisie les navires ; ils ont du temps et de l'espace pour cela.

— *L'Émérillon* arrive. C'est le plus vieux comme le plus petit des trois vaisseaux. Pauvre mère ! L'enfant attendu n'y est pas encore ! Et puis, voyez-vous, il y en a qui disent, par la ville, que vingt-cinq des *principaux et bons maîtres compagnons marinières* sont restés là-bas, sous la terre, à cause du scorbut. Cette fois le cœur saigne beaucoup dans la poitrine de la crucifiée, l'espoir exubérant, vivace, le rêve, le divin rêve sont bien malades. Le pauvre oisillon volette encore, mais à fleur de sol, dans les pierres du chemin, comme un perdreau blessé qui se rase au creux d'un sillon.

— Ils étaient trois vaisseaux ! La *Petite Hermine* retarde encore. Oh ! lequel d'entre vous, camarades survivants de Philippe, aura le courage de lui dire que le *Courlieu* a été abandonné à Stadaconé.... faute de bras pour la manœuvre (!) ? Cette fois, l'illusion ne sera plus possible.

— Malgré cette grande épreuve de la foi, admirez la tendresse de la Providence qui amène par degrés, au cœur de cette femme, la certitude de la catastrophe, qui multiplie les étapes du chemin, atténue la raideur de l'ascension au calvaire.

— Puis, le sacrifice accompli, accepté, un soir de grande solitude et de silencieuse douleur pour la chaumière des Rougemont, voici l'aumônier de Jacques Cartier, dom Anthoine, venu exprès de Saint-Malo à Amboise, qui se présente et qui raconte à cette mère en deuil la mort sainte de Philippe ; non pas une agonie d'abandonné, de lépreux, au fond d'une cabane sauvage,

1. La *Petite Hermine* avait été abandonnée à Québec, au printemps de 1536.

— On en a retrouvé la carcasse, en 1843, à l'embouchure du ruisseau Saint-Michel.

mais une belle mort de catholique et de Français, une mort en présence des *pays* des trois équipages, à bord d'une caravelle où l'on avait parlé d'Amboise et de Saint-Malo tout le temps... avant l'agonie. Puis les dernières paroles, les derniers messages, le dernier adieu rapportés avec une précision sacramentelle. Enfin, l'heure du départ... la mort venue à quatre heures du soir, la veille de Noël (!).

— Mort la veille de Noël ! quelle révélation ! Oh ! comme je m'explique maintenant cet attendrissement involontaire, subit, irrésistible, qui l'avait fait pleurer, comme de force, à la vue de l'Étable de Bethléem ; — pourquoi les triangles de lumières semblaient avoir la pâleur des cierges sur les herses d'un catafalque ; — pourquoi elle trouvait au Jésus de la Crèche la figure souriante de son Philippe, petit enfant ; — pourquoi elle le voyait assis à la table familiale, sur la chaise vacante ; — pourquoi elle lui avait servi sa part de gâteau, rempli son verre ; pourquoi ce baiser de feu sur l'oreiller froid du lit vide ; — pourquoi ce rêve de caravelles en course entrant dans le port de Saint-Malo. — Ah ! sa maison était alors visitée, bénie, sanctifiée par l'âme présente de son enfant, âme bienheureuse, âme confirmée en grâces et en joies éternelles, âme revenue elle aussi ! Dites-moi, en toute sincérité, consolation plus suave pouvait-elle humainement s'échapper d'un plus funèbre souvenir ? Seule, la Providence a le don de pareilles antidotes, et parce qu'elle n'en vend pas le secret, ses négateurs l'appellent *Hasard* ! Cela me fait penser au blasphème d'un mauvais fils qui dit : « marâtre » à sa mère !

A ce moment un bruit de bottes ferrées retentit sur le pont de la galiote, droit au-dessus de nos têtes. Presque aussitôt les panneaux de l'écoutille s'ouvrirent bruyamment et trois hommes descendirent dans la chambre.

1. Cette mort est anti datée. — Philippe Rougemont, d'après les meilleurs archivistes chroniqueurs, mourut un dimanche de février 1536. — Le lecteur s'avisera quelles ressources cet anachronisme procurait à l'imagination de l'auteur.

— Les croque-morts ! me souffla Laverdière à l'oreille.

Les ouvriers de la dernière heure et de la dernière besogne ! Ce face à face imprévu, cette confrontation instantanée, me glaça d'effroi. J'avoue que la présence du cercueil de Rougemont aurait dû m'y préparer. Je n'en subis pas moins cependant cette poussée de recul que provoque l'apparition du bourreau sur la foule qui regarde une polence.

Je les reconnus tous les trois : le plus grand se nommait Guillaume Séquart, le charpentier ; celui de moyenne taille, Jehan Duvert, aussi charpentier de navire ; le plus petit, Eustache Grossin, un maître compagnon marinier ⁽¹⁾. Laverdière me les avait signalés à bord de la *Grande Hermine*.

Un moment les croque-morts regardèrent silencieusement le cadavre au visage. Puis Eustache Grossin lui toucha la joue, lui palpa les mains et le frappa au front, à petits coups rapides, à la manière d'un visiteur s'annonçant discrètement à une porte. La tête rendit un son mat comme le marbre d'une statue.

— Il est parfaitement gelé, dit Séquart, fermons la boîte.

Alors je m'expliquai pourquoi les sabords de chasse avaient été laissés grands ouverts.

— C'est une singulière idée, tout de même, dit Eustache Grossin, de geler ainsi notre petit Philippe avant de l'enterrer. M'est avis qu'il aurait eu assez froid dans sa fosse. Pauvre Rougemont, lui qui nous faisait promettre de le ramener à Amboise ! Comme nous lui tenons bien parole ! Ça, dites-moi donc, la bonne raison que l'on a de geler ainsi le compagnon.

— La forêt, répondit Jehan Duvert, la forêt est infestée de chiens sauvages, de renards et de loups. Au printemps, à la fonte des neiges, l'odeur du cadavre pourrait en trahir la présence. Ces animaux, dont l'audace et la férocité se décuplent par l'excès du froid et de la faim, ont un flair merveilleux, et

1. Ce nom de Grossin se retrouvait sur le rôle d'équipage de l'avis français *Le Bouvet* ancré en rade de Québec pendant l'été de 1887. — On y lisait, parmi les officiers, *Grossin, enseigne de vaisseau*.

Consulter le journal *Le Canadien*, du 2 septembre 1887.

seraient prompts à découvrir le corps du camarade. Par ce moyen le capitaine-général espère qu'il n'y aura plus à craindre que les restes mortels d'un chrétien, les cendres baptisées d'un homme deviennent la pâture des fauves, comme une charogne d'animal.

— Très bien ! Ou les Legentilhomme doivent-ils creuser la tombe ?

— Tout près d'ici, à l'embouchure du ruisseau Saint-Michel, sur la glace même de la rivière. On calcule qu'il faudra creuser à douze pieds pour l'atteindre, car la neige, à cet endroit, est amoncelée à pareille épaisseur.

— Mais c'est étrange, remarqua Duvert ; pourquoi ne pas l'enterrer au rivage ? lui donner une fosse bénite, avec une croix de bois à la tête, comme une tombe catholique ?

— Dans un mois d'ici, répondit Séquart avec un long soupir, dans un mois d'ici, compterons-nous encore dix hommes valides ? Et combien sur ce nombre seront en état de creuser le sol à six pieds de profondeur ? Si le fléau cesse, il sera toujours facile aux survivants de relever sous neige les cadavres des camarades et de les ensevelir en terre. Mais si le scorbut doit nous dévorer l'un après l'autre (1) jusqu'au dernier, ne

1. Et tellement se esprint (*se declara*) la dicte maladie (*le scorbut*) à nos trois navires que à la my-Février de cent dix hommes que nous estions il n'y en avait pas dix sains, en sorte que l'un ne pouvait secourir l'autre qui estait chose piteuse à veoir, considéré le lieu où nous estions. Car les gens du pays venaient tous les jours devant notre fort, que peu de gens voyent, et ia (*déjà*) y en avait huit de morts et plus de cinquante en qui on ne espérait plus de vie.

Relation, feuillet 35.

Et depuis jour en aultre s'est tellement continuée la dicte maladie, que telle heure a esté que *par tous les trois navires* n'y avait pas trois hommes sains, de sorte que en l'ung des dits navires n'y avait homme qui eut pu descendre sous le lillac pour tirer à boire tant pour lui que pour son compagnon. Et pour l'heure y en avait déjà plusieurs de morts. Lesquels il nous convint de mettre par faiblesse sous les neiges : car il ne nous estoit possible de pouvoir pour lors ouvrir la terre qui estoit gettée, tant estions faibles et ayons peu de puissance.

Relation, 1535-36, feuillet 36.

Et pour l'heure y en avait plus de cinquante en qui on espérait plus de vie et le parsus (*et par dessus le marché*) tous malades que nul n'en estoit

vaut-il pas mieux mille fois s'en aller à l'Atlantique par le Saint-Laurent, sur les glaces flottantes de la rivière, que de savoir nos ossements, nos pauvres corps jetés à la voirie, abandonnés à la grève en pâture aux chiens, aux renards et aux loups ?

— Que le corps d'un homme s'en retourne en poussière au fond de la terre, ou qu'il pourrisse dans l'eau, cela revient toujours au même limon. Seulement, s'il nous faut partir pendant l'exercice, je préfère m'en aller par le sabord, suivant la coutume du navire.

— L'Océan ! voilà le cimetière par excellence du matelot, le véritable champ du sommeil, labouré, celui-là, avec des proues de navires, mieux que tous les autres avec des socs de charrues. Là, mes gaillards, toutes les tombes creusées d'avance et dans le sens que l'on veut : ce qui est un avantage pour ceux qui ont un côté pour dormir. Pas de fossoyeurs à payer, choix absolu des places, et liberté complète de changer de coin si le voisin vous importune ou que le fond ne vous convienne pas. Bancs de sable, couches de vase, lits de glaise ou de rocher, tapis de varechs ou de mousses, il y en a pour tous les goûts. Ainsi couchés, comme des flâneurs dans l'herbe, nous y pourrions attendre l'éternité, sans ennui, sans impatiences, sans fatigues : tromper le retard du dernier jugement à regarder passer d'en bas, à la surface lumineuse de la mer, les grandes ombres des vaisseaux qui navigueront encore sur l'océan : compter, la nuit, les falots dans les mâtures et les lueurs des feux de grève, tout comme autrefois à Saint-Malo, sur les remparts de la ville !

Jehan Duvert ne parut pas goûter la bonne humeur et les plaisanteries du charpentier.

— Tu oublies l'âme, dit-il. C'est elle qui regarde et non pas les yeux. Un squelette voit-il plus loin qu'un cadavre ? Et l'âme

exempté *excepté trois ou quatre*. Mais Dieu, par sa sainte grâce nous regarda en pitié et nous envoya la connaissance et remède de nostre guarison et santé.
Relation, 1535-36, feuillet 37.

qui l'habitait s'amusera-t-elle, avec son spectacle de l'éternité, à regretter l'océan? Crois-moi, ceux qui s'endorment comme celui-ci, et ferment les yeux à sa manière, voient au delà ce monde de plus belles choses que les têtes de mort avalées par les requins, ou les crânes roulés par la mer avec les galets du rivage.

— Non, Séquart, l'océan ne vaut pas les cimetières bretons, et ton *De Profundis* n'est pas meilleur que celui qu'on récite, aux croix des chemins, dans nos villages. Tous les soirs, là-bas, la visite des anciens, des vieux : tous les dimanches, la promenade du hameau entre les tombes. Puis, tout auprès, au pied de la falaise, tu sais, la plage de Saint-Malo, la mer éternelle qui chante.

Le charpentier se mit à rire : — *La mer éternelle qui chante*, s'écria-t-il, on l'entendrait encore après la mort? Eh! ce n'est pas la peine, camarade, de me contredire! Pourquoi ne crois-tu pas aux crânes qui voient la lumière du ciel des profondeurs de l'abîme, toi qui veux que les dormeurs de nos cimetières bretons écoutent, dans leurs cercueils, bruire le vent et l'Atlantique? La lumière du ciel aperçue! l'inestimable bienfait, l'incomparable correctif avec ténèbres de la tombe. Car, ne vous êtes-vous jamais demandé quelles seront l'épaisseur étouffante et l'horreur palpable de la dernière nuit sous la fosse fermée? J'y songe bien souvent, moi; et maintes fois aussi la pensée du soleil, le souvenir de cette lumière du ciel se reposant toujours sur quelque endroit de la mer me fait ardemment souhaiter d'y mourir.

— D'ailleurs, poursuivit Séquart, il n'y a pas dans la marine de France un galion, si petit qu'il fût, qui ne voulût pas sombrer en plein océan, en franche tempête, toutes voiles dehors et l'équipage sur le pont, plutôt que s'en aller mourir de vieillesse sur la grève, brûler comme un fagot de broussailles à marée basse, et voir des brocanteurs se battre à qui posèdera la ferrure de sa coque. Cela ressemble trop à une carcasse de poisson dévorée par des chiens. J'ai les idées de mon

navire. Hélas ! ne se noie pas qui veut, et ne meurt pas qui veut en mer !

— Tant mieux ; et toi-même, Séquart, ne regrette pas l'abîme, répondit Jehan Duvert. C'est un bonheur pour les familles malgré ce que tu puisses en dire, camarade. Le bon Dieu n'a pas créé l'océan avant la Providence. Autrement, les veuves de matelots pardonneraient-elles, et leurs petits orphelins diraient-ils encore : — Notre Père ?

— C'est possible, très possible, ami Jehan, j'ai tort probablement ; l'égoïsme a faussé mes idées. Je n'ai pas connu mon père ni ma mère, je n'ai pas eu de frères ni de sœurs ; seul en ce monde, je me suis habitué à n'être aimé de personne. Le galion pour moi, c'est le toit paternel, la maison accoutumée. Je ne crois être chez nous qu'en route. Voilà pourquoi je suis venu au Canada. Aussi, quand on me raconte à bord quelque catastrophe navale, quelque sinistre maritime, lorsqu'on me dit que tel ou tel vaisseau s'est perdu corps et biens sur la haute mer, qu'il a coulé à pic, comme une sonde, dans cent brasses d'eau, je trouve, moi, que c'est une belle manière de périr, une glorieuse façon de s'en aller ainsi voiles hautes, drapeau à la corne, tous les gabiers dans les haubans ou sur les vergues, comme à la parade. Cela me fait envie, cela me donne exemple, et j'ai alors dans l'âme la grande image d'un grand mot : mourir en homme !

— Ainsi, conclua Eustache Grossin, tu ne voudrais pas du scorbut, toi ?

Guillaume Séquart répondit : — Franchement, non ; même si l'on me donnait à choisir entre lui et le requin.

— Toutefois, dit Eustache Grossin, s'il faut rester ici avec Rougemont, trois ou quatre cents ans sous terre, je propose...

— Quatre cents ans ! interrompit Guillaume Séquart, cela représente un fameux somme ! Mais, dans quatre cents ans, il y aura peut-être une grande ville debout, là-bas, sur ce ro-

cher (1). Comment l'appelleront-ils dans l'histoire : *Canada*? *Stadaconé*? *Donnacona*? *Cartierbourg*? *Saint-Malo-Ville* (2)? Elle sera peut-être la capitale du pays que nous venons de découvrir? Savez-vous bien que ce sera flateur pour nous qui n'en aurons jamais eu connaissance?

Séuart cessa tout à coup de parler pour sourire longuement à une pensée étrange.

— Qui sait? remarqua le songeur, qui sait? Il y a des gens

1. Samuel de Champlain avait nommé notre citadelle, *le mont Dugas*. On conjecture que ce fut en l'honneur de Pierre Du Guas, Sieur de Monts, Lieutenant-Général du Roi en la Nouvelle-France, en 1603. M. de Monts et Samuel Champlain étaient amis intimes et firent ensemble, pendant les années 1606 et 1607, la découverte de presque toutes les côtes de l'Acadie. Consulter aussi le fac-simile d'une carte donnant l'ancienne topographie de Québec et de ses environs. Ce fac-simile se trouve dans l'Édition des *Voyages de Champlain* publiée à Paris en 1613.

Il est certain que le mot *Québec* ou mieux *Kebbek*, suivant sa primitive orthographe, était inconnu aux compagnons de Jacques Cartier. M. l'abbé Ferland, dans une des notes explicatives publiées au pied de la page 90, tome I^{er}, de son *Histoire du Canada*, parlant de la fondation de Québec et du voyage de Samuel de Champlain, en 1608, dit que le fondateur, « après avoir reconnu « l'île aux Lièvres, la Malbaie et l'île aux Coudres, arriva à un cap fort élevé « qu'il nomma Cap Tourmente parce que les flots y sont toujours agités. Tra- « versant ensuite vers le côté opposé il remonta le chenal qui est entre l'île « d'Orléans et la terre du sud; il s'arrêta au pied d'un cap couronné de « noyers et de vignes et situé entre une petite rivière (la St-Charles) et le « grand fleuve (St-Laurent). Les Sauvages nommaient ce lieu Kebbek, c'est-à- « dire passage rétréci, parce qu'ici le St-Laurent est resserré entre deux « côtes élevées. *Le nom de Stadaconé avait disparu.* »

Il convient aussi de consulter, dans ce même ouvrage, la note 3 de cette même page 90.

Ailleurs, à la page 45 (*Histoire du Canada*, Tome I^{er}), Ferland dit encore : « Que se passa-t-il sur les bords de St-Laurent après le départ des Français « c'est-à-dire après le dernier voyage de Jacques Cartier au Canada en 1543 ? « On ne saurait le dire, les traditions sauvages s'altèrent et se perdant bien « vite. Lescarbot et Champlain, qui les premiers ensuite, cherchèrent à les « recueillir, n'y eurent réussir à leur satisfaction. Lorsque les Français revin- « rent pour fonder *Québec*, soixante ans plus tard, *ils ne trouverent plus le « peuple de langue huronne ou iroquoise* qui avait si bien accueilli Cartier à « Hochelaga. Pressé par les nations algonquines qui habitaient la rivière des « Outaouais et la partie inférieure du St-Laurent, il s'était peut-être retiré « vers le midi ou l'ouest. »

2. Un intelligent notaire, M. Falardeau, a donné le nom de « *Saint-Malo-Ville* » à une vaste superficie de terrains situés dans le voisinage immédiat de l'Hotel-Dieu du Sacré-Cœur, à Québec, et qu'il offre en vente comme lots à bâtir.

C'est aujourd'hui (depuis 1898) la paroisse Saint-Malo, dans la cité de Québec.

et des choses qui disent la vérité quelquefois sans le savoir, comme, par exemple, le diable et l'horoscope. Si je demandais au promontoire de Stadaconé : « Combien as-tu d'arbres ? » et que la Montagne répondit : « Cent mille, » cela vous ferait-il plaisir d'apprendre maintenant que ce nombre, à quatre cents ans d'ici, sera le chiffre exact de la population de cette grande ville ? »

Eustache Grossin le regarda stupéfait.

— Eh ! Séquart, dit-il, comment cette idée singulière t'est-elle venue ?

— Je l'ignore, répondit l'autre, cela m'est arrivé tout à l'heure à l'esprit, à l'improviste, comme je regardais la forêt dormir debout à la cime du Cap. J'en demeure moi-même étonné.

— J'ai aussi pensé, poursuivit le rêveur, j'ai aussi pensé, en regardant la rivière, que la Sainte-Croix serait, dans trois ou quatre cents ans d'ici, comme la Seine à Paris, la Loire à Nantes, la Garonne à Bordeaux, la grande route du cabotage, que ses deux rives seraient bordées de quais réunis par des ponts ; que l'on y bâtirait des entrepôts, des magasins, des manufactures, des usines, des chantiers pour la construction des navires.

— Un jour, ceux-là d'entre nous restés ici sous la terre à cause du scorbut, seront éveillés par un bruit de pioches et de pelles. Des ouvriers travaillant au creusement d'un aqueduc, au remblai d'un môle, ou bien encore à l'inclinaison d'un lit de vaisseau, découvriront nos cercueils rangés, comme à la parade, en ligne d'exercice. Et tandis que l'on discutera l'origine de nos squelettes, pendant que les antiquaires, les archéologues, les chercheurs d'histoires, se baltront à coups de livres sur l'authenticité de nos crânes, nous nous en irons tous ensemble, camarades, regarder sur le talus, à la hauteur de la berge, cette montagne à qui nous avons autrefois demandé : « Combien as-tu d'arbres ? »

— Et nous aurons peut-être devant les yeux le spectacle d'une grande ville, faisant flamboyer au soleil ses flèches, ses

coqs et ses croix de clochers, le cristal des vitres et le métal des toits. Chacun de ces arbres sera devenu maison, les sentiers de la forêt des rues pavées, comme chez nous, à Saint-Malo, à Saint-Brieuc, à Nantes. Le roc du Cap sera converti en remparts ; la cime du promontoire, en bastion de citadelle, hérissé de créneaux, de machicoulis et de tours. Il y aura peut-être aussi un Parlement comme à Rouen, notre bonne ville.

Alors les flottes de la marine marchande feront escale à Stadaconé, dans leur marche à long cours au pays de la Chine (1). Le Saint-Laurent sera le gigantesque routier d'un négoce colossal. Quelle joie dans le spectacle de ce havre incomparable, de cette rade encombrée de navires portant à leurs mâts d'artimon les pavillons de toutes les nationalités du globe ! Et par la ville, aux gaies et claires matinées du dimanche, cent équipages descendus à terre, parlant à la fois dans les rues de Canada, de Stadaconé, de Cartierbourg, de Saint-Malo-Ville — que sais-je moi ? — toutes les langues du monde ! *Per jou* (2) il fera bon alors d'être matelot !

— Y aura-t-il des auberges ? demanda railleusement Grossin.

— S'il y en aura, riposta le charpentier, avec un sérieux comique, et un enthousiasme bien renchéri, s'il y en aura, des cabarets, des tavernes et des gargotes pour les bons compagnons marinières ! *Nom de nom !* Et tout cela plein de camarades qui rient fort, de bouchons qui sautent en l'air, de verres qui tintent, et de refrains qui chantent !

1. La route de la Chine est restée forcément, jusqu'à nos jours, l'idée fixe d'un grand nombre de personnages éminents. Nous avons eu l'expédition (celle de Robert Cavalier de la Salle en 1669) qui alla échouer à son début dans l'île de Montréal, et que l'esprit caustique de nos pères commémora en nommant le lieu de la débandade : « *La Chine !* »

Sulte. *Histoire des Canadiens-français*, ch. 1^{er}, page 22.

2. *Per Jou*, c. à d., *per Jovem*, « par Jupiter ! »

Jusqu'en 1908, il y eut à Québec une *rue Jupiter*. Cette rue devait son nom à la figure d'un navire — un Jupiter tonnant — servant d'enseigne à l'établissement d'une marchande de bonbons. M. Ernest Gagnon, dans ses *Feuilles volantes*, a écrit une page délicieuse à ce sujet. Je la signale à ceux-là qui étudient et qui vénèrent le Québec historique d'antan.

— Ça, ne pas oublier, remarqua Jehan Duvert, en manière de philosophie, ne pas oublier que nous serons morts en ce temps-là!

— Qu'est-ce à dire? Raison de plus pour avoir soif! Les plus altérés ne sont pas toujours les vivants! Car, paraît-il, il y aura, là-bas, dans l'autre monde, une *Baie des Chaleurs*, tout comme ici.

— Tu me consoles, toi; en vérité, ça me fait aimer l'hiver. — A propos, ça se ferme, les dimanches.

— Quoi? demanda hypocritement Eustache Grossin, *la Baie des Chaleurs*?

— Pas ça, malin, les auberges! — Faudra toujours s'amuser en attendant qu'elles rouvrent. Eh! bien, nous nous en irons par la ville, sur les places publiques, regarder le monument de Jacques Cartier, constater par nous-mêmes si le visage de la statue lui ressemble (¹). Eh! pourquoi ris-tu, Séquart?

— Pourquoi je ris? Ecoute. Je ne voudrais pas affirmer, encore moins jurer sur l'Évangile, que dans quatre siècles d'ici Jacques Cartier aura une statue au Canada. Les découvreurs de notre époque ne sont pas heureux en gloire.

— Allons donc, répartit Duvert, en doutez-vous? Un homme qui va donner à la France un pays grand comme l'Europe!

Séquart dit encore :

— Il y a quarante ans, un italien, Christophe Colomb, découvrait le Nouveau Monde. Huit ans plus tard, un pilote florentin, Americ Vespuce, lui enlevait l'honneur de baptiser cette terre que le génie de cet homme avait vue dans l'ouest, à quinze cents lieues plus loin que l'horizon de la mer. C'était bien le moins cependant que l'enfant portât le nom de son père!

1. Il existe à Québec, une statue de Jacques Cartier, celle qu'un architecte très estimable, M. François-Xavier Berlinguet, a élevée sur la toiture de sa maison. Cette pauvre statue est entourée de cheminées qui lui prodiguent, à l'envie, les fumées de la gloire. Faute de laurier on l'a couronnée d'un paratonnerre, ce qui la met à l'abri des compagnies d'assurance et de leurs agents.

Il convient d'ajouter que le Conseil Municipal de notre bonne ville de Québec ne fait pas payer la taxe d'enseigne à la statue de Jacques Cartier.

— Tu as raison, Séquart, dirent ensemble Duvert et Grossin, c'est une criante injustice (1).

— Voilà pour la gloire historique, conclut Séquart. Que promet d'être maintenant la gloire humaine? Il y a trente ans aujourd'hui que Colomb est mort. Celui qui avait donné à l'Espagne les grandes Indes Occidentales et des îles si opulentes que tous les trésors réunis de l'Europe n'en paieraient pas encore la richesse, n'est-il pas mort à Séville de misère et de faim?

— Il y a aujourd'hui trente ans de cela. Dites-moi, y a-t-il eu un retour de la faveur publique? Où sont les statues de Christophe Colomb à Madrid, à Séville, à Gènes (2)? Et vous croyez que notre capitaine-général, notre Jacques Cartier, le hardi gars de Bretagne, aura sa statue à Stadaconé? Il n'a découvert qu'un pays, qu'une route aux îles du Zipangu, aux terres de Cathay, contre l'autre une hémisphère entière. Jacques Cartier n'aura pas plus de monument à Stadaconé que de statue à Saint-Malo (3). Il n'y aura pas plus de souvenirs dans la ville natale que dans la ville fondée. La première oubliera celui qui part, la seconde celui qui est venu. Il se fera autour de son nom un tel silence que les cœurs fermés des hommes sembleront l'avoir conspiré d'un mutuel accord.

1. « M. de Humbolt a lavé de toute culpabilité la mémoire d'Americus Vespuce (Amerigo Vespucci) dans l'accusation éternellement dirigée contre lui « d'avoir tenté d'usurper la gloire de Colomb. »

Cf. Pierre Margy, *Découvertes Françaises*, page 258.

2. La statue commémorative de Christophe Colomb, élevée sur un pedestal orné de rostres, fut inaugurée à Gènes, le 12 Octobre 1862, trois cent soixante-neuvième jour anniversaire de la découverte de l'Amérique. Comparativement aux Génois nous ne sommes pas en retard de reconnaissance.

3. Mgr Bégin, l'archevêque actuel de Québec, qui a visité très attentivement la Bretagne, en 1864, me racontait avoir vu, à Saint-Malo, à l'*Hôtel de France* où il logeait, quatre statuettes représentant Duguay-Trouin, Jean Bart, Chateaubriand et Jacques Cartier. Ces statuettes ornaient le parterre de l'*Hôtel de France*. Ce décor fait le plus grand honneur à l'intelligence du propriétaire de cette maison. Il convient d'ajouter que, le 23 juillet 1905, la statue du Découvreur, œuvre maitresse du sculpteur Georges Bateau, a été dévoilée avec une solennité extraordinaire. — Voir page 235 de l'*Appendice*.

— Seulement, dans trois ou quatre siècles d'ici, quand tous les envieux seront morts, et avec eux, tous les chargés de reconnaissance, il adviendra peut-être qu'un désœuvré, en quête de plaisir, imaginera pour se distraire le *centenaire* de notre découverte. Ce sera indubitablement l'occasion de fêtes splendides, le moyen de s'amuser encore une fois à nos dépens, notre présente aventure ne comptant pas.

Duvert et Gossin se mirent à rire : — Faudra venir voir ça de l'autre monde, et demander au Grand Amiral un permis pour descendre à terre.

— Je crois bien que l'on se donnera de la peine pour l'allégorie des états-majors et que les personnages du capitaine-général, des maîtres de nef et des pilotes seront des mieux soignés. Mais, ajouta Séquart, pour les manœuvres, les équipages, timoniers, rameurs ou parias du fond de la cale et charpentiers de navire, je doute fort que l'on choisisse. Le premier cent de matelots ramassés sur les quais de la ville suffira probablement, et ils ne s'attarderont pas à trier. On leur paiera chacun vingt sols pour leur rôle de compagnons dans la procession historique et.....

Eh ! Eh ! vogue la galée,
Donnez-lui du vent.

— Quelle honte, quel affront pour des gabiers de notre marque, vieux comme la mer, de nous savoir personnifiés dans ces vachers de la terre ferme, des rebuts de cabotage, des épaves d'auberge, le déshonneur de la profession !

— Doucement, camarade, doucement, *Per Jou !* voilà de la haute fantaisie.

Par Dieu et Notre-Dame de Roc-Amadour, il y aura encore, dans quatre ou cinq cents ans d'ici, de fiers, de braves et de solides matelots français. Notre marine sera une gloire ou l'océan sera tari. Je te le dis, Séquart, faudra descendre des huniers (et Gossin parlant ainsi montrait le ciel), faudra descen-

dre des huniers pour voir passer la procession historique. *Da-oui!* ça vaudra la peine de constater par nous-mêmes si les gars du XX^e siècle auront un bon mouvement de tangage dans les jambes, un beau costume, de belles voix, des chansons gaies comme les nôtres. Dites donc, entendre parler français, après quatre cents ans de latin dans le Paradis, quel dessert!

— Eh! l'on parle latin là-haut? Qu'en sais-tu, mon pauvre Eustache?

— *Dame*, c'est mon curé qui prétend ça.

— Laisse-le dire; tu vois bien que, dans ce cas, cela serait fait exprès pour faire taire les matelots. Ce n'est pas juste; faudra tenir pour le bas-breton et le français. N'est-ce pas, vous autres?

— Qui mourra verra! répondit Grossin. Je ne suis pas même certain de comprendre le français dans quatre cents ans d'ici.

— *As pas peur*, répliqua Duvert. Il faudra que la langue ait bien vieilli pour que la terre, en français, ne s'appelle plus la terre; la mer, la mer; le ciel, le ciel; un navire, un navire; pour que l'on ne nous comprenne pas quand nous demandons du pain, de l'eau, du vin, une rame, un poignard, un cordage, une gaffe!

— Changeront-ils aussi le mot *patrie*?

— Ils le conserveront, même malgré eux, car, vois-tu, ce mot-là est impérissable. Il se garde immortel dans toutes les langues du monde. Seulement, ajouta Grossin, seulement j'ai bien peur qu'ils le traduisent!

— Traduire quoi? demanda Séquart, je ne comprends pas.

— Je dis que dans quatre cents ans d'ici les Canadiens n'auront peut-être plus le mot France pour répondre au mot patrie.

— Hein? Qu'est-ce que tu dis là?

— Ce pays que Jean Verrazzani a nommé *Nouvelle-France* sur ses cartes géographiques, ce pays s'appellera peut-être alors *Nouvelle-Espagne* ou *Nouvelle-Angleterre*. A tous les âges du

monde, mes amis, les conquérants ont eu cette manière de tra-
duire.

Eustache Grossin se leva debout : — Il faudrait pour cela, dit-il, il faudrait que l'empire de la mer appartint à l'Angleterre ou à l'Espagne. Ce qui n'est pas, ce qui ne sera pas, par Saint-Malo ! aussi longtemps que l'on verra dans l'Atlantique les gallyons, les nefes, les chebecs et les caravelles de la Bretagne. — Rappelle-toi, Duvert, que les Normands ont conquis l'Angleterre, et n'oublie pas que tu es Français !

Duvert regarda le compagnon marinier avec orgueil et lui répondit simplement : — J'aimerais mieux, Grossin, me rappeler que je suis Breton ! Avant que la France s'appelât Gaule, la Bretagne se nommait Armorique ! Nous ne sommes Français que d'hier (1), camarade, et le courage date de plus loin. Le courage, ami, n'est pas exclusivement une qualité française, c'est plus qu'un caractère national, c'est une vertu humaine. Seulement, à la gloire de notre nouveau drapeau, nous sommes, de tous les peuples actuels de l'Europe, son meilleur terme de comparaison.

— Et voilà pourquoi tu désespères de la colonie, pourquoi tu oses croire à sa ruine, le jour même de sa découverte ? dit Grossin avec colère.

— Tu sais mieux que cela, Eustache. Ce n'est pas souhaiter un événement que d'y penser. Même avec ce pressentiment au fond du cœur, je me ferais tuer pour notre conquête.

— Très bien, cela.

— Ce qui n'empêche pas de croire et de dire que les futurs habitants de la grande ville que nous croyons voir cette nuit, à travers les ténèbres de quatre siècles d'avenir, ne nous ressembleront peut-être en aucune sorte, ni par le visage, ni par l'habit, ni par la langue.

— Alors, dit Grossin, il faudra écouter attentivement caril-

1. La Bretagne ne fut définitivement attachée au royaume de France qu'en 1532.

lonner les églises pour ne pas s'y trouver tout à fait étrangers.

— Comment cela ? dit Séquart.

— Toutes les cloches seront venues de France, et les cloches, voyez-vous, sont les dernières à perdre l'accent du pays !

— A moins, ajouta Séquart, qui aussi lui paraissait tourmenté par l'horreur d'un pressentiment invincible, à moins qu'on ne les ait fondues pour couler des boulets. Pendant un long siège les canons, comme les hommes, finissent par avoir faim.

— Dieu aimera trop la colonie pour la réduire à ce désespoir. Non, impossible : avant que d'en venir là, tous les Français de là-bas seront morts. On enfume un renard, on accule un sanglier, on relance un dix-cors, mais on n'affame pas un Français. Quand on l'assiège trop longtemps, il fait comme les lions, il sort de la citadelle comme l'autre de sa caverne, la garnison quitte la muraille et se fait tuer, à découvert, debout, en pleine lumière. Puis, quand l'ennemi enterre les corps mutilés au fond de la tranchée béante, il voit avec terreur les cadavres garder leurs yeux grands ouverts, comme si la revanche était encore possible et que la mémoire de chacun de ces morts eût un nom, un visage à retenir, pour les colères de l'autre monde.

— Cette opinion confirme mes craintes, conclut Jehan Duvert. Une fois la garnison tuée jusqu'à son dernier homme, qui empêchera la ville d'être emportée d'assaut ? Les Espagnols ou les Anglais auront alors la victoire facile. Avec les pièces d'artillerie trouvées sur les remparts, sans affûts, sans boulets, sans canoniers, ils couleront des cloches d'églises. Et ce seront elles qui chanteront, avec des carillons éclatants, les *Te Deum* anniversaires de leur triomphe !

Eustache Grossin se recueillit un moment, puis il répondit avec une voix grave : — Il vaudra mieux alors, camarades, ne pas s'éveiller, garder pour nous seuls le secret de nos tombes, demander au bon Dieu qu'il nous efface de la mémoire des vivants et que sa paix nous endorme jusqu'à la fin ! Ecouter

de pareilles cloches ! Moi je pleurerais trop si je les entendais sonner ! Et toi aussi, Guillaume, et toi aussi, Jehan, et tous aussi, les autres, mes vieux compagnons marinières.

Ainsi causaient ces trois hommes quand soudain un bruit de pas retentit là-haut sur le pont de la galiote. Presque aussitôt l'écoutille s'ouvrit brusquement et je vis, par son échelle, neuf personnages descendre au milieu de la chambre mortuaire. Je reconnus Jehan Pouillet et De Goyelle, de la *Grande Hermine*, puis Marc Jalobert, capitaine et pilote du *Courlieu*, Guillaume Le Marié, maître de la *Petite Hermine*, Guillaume Le Breton Bastille, capitaine et pilote de l'*Emérillon* avec le maître de la galiote, Jacques Maingard, puis enfin Garnier et Jean de Chambeaux, Charles de la Pommeraye, tous trois gentilshommes de Saint-Malo.

— La messe vient de finir à bord de la *Grande Hermine*, dit Marc Jalobert à Séquart. Nous venons réciter la dernière prière. Tous les gars de Saint-Malo sont-ils présents ?

— Présents, répondirent ensemble les douze hommes. Jalobert ajouta : — Il faut se hâter, la *bénédictio du feu* a lieu dans un quart d'heure et le capitaine-général nous y attend. — Etes-vous prêt, Grossin ?

Le matelot baissa silencieusement la tête et s'en alla chercher le couvercle du cercueil.

Séquart, de son côté, ramassa le marteau et Duvert se mit à choisir les clous au fond du coffre d'outils.

Ces derniers préparatifs, si petits qu'ils fussent, me parurent épouvantables.

Guillaume Le Breton Bastille demanda : — Va-t-on le fermer maintenant ?

— Non, dit Jacques Maingard, le maître de l'*Emérillon*, seulement après la prière ; ça nous conservera quelques minutes de plus dans l'illusion de croire que Philippe Rougemont nous entend mieux et qu'il est moins parti !

Les douze Malouins s'agenouillèrent alors auprès du cercueil. — Jalobert alluma un cierge qu'il avait apporté de la

nef-générale et le plaça entre les doigts du mort. Puis il dit :

— Guillaume Le Breton Bastille, en votre qualité de capitaine et pilote de l'*Émérillon*, la parole vous appartient, récitez le *De Profundis*.

— Cet honneur vous revient, Jalobert, répondit l'officier en se récusant, vous êtes à mon bord sans doute, mais vous représentez le capitaine-général, le pilote du Roi. — Moi, je dirai le *Notre Père*.

Alors commencèrent les alternances lugubres du *De Profundis* ; et quand l'auditoire eut répondu *Amen* à Marc Jalobert qui récitait l'oraison, Guillaume le Breton Bastille, les yeux fixés sur le pâle visage du jeune marin, commença le *Notre Père* lentement, lentement, comme pour donner à cet incomparable graveur que nous appelons la mémoire, le temps de fixer dans son cœur et dans son âme une image éternelle de celui qui allait devenir un éternel absent.

Enfin, les dernières invocations, dites, celles-là, par le maître de la galiote.

— Saint Philippe ! — le patron du mort. — Et l'assistance qui répondait : — Priez pour lui.

— Saint Malo ! — le patron de la ville. — Et l'assistance qui répondait : — Priez pour lui.

— Saint Louis ! — le patron du royaume. — Et l'assistance qui répondait : — Priez pour lui.

Alors, suivant ordre de grades, la petite colonie malouine défila devant le cercueil.

Marc Jalobert passa le premier. Il éteignit le cierge de Philippe Rougemont, et le donnant à Guillaume Le Breton Bastille, il dit : — « Tu le rapporteras à Amboise, tu sais, c'est pour la mère. » Et il déposa sur le front glacé du camarade le baiser de l'adieu suprême. Puis vint Guillaume Le Breton Bastille ; ce fut ensuite le tour de Guillaume Le Marié et celui de Jacques Maingard, de Jean et de Garnier de Chambeaux et celui de Charles de la Pommeraye. Jean Poulet et De Goyelle s'approchèrent les derniers. Et comme personne n'attendait

après eux, ils embrassèrent Rougemont longuement, à leur aise.

Encore une fois Eustache Grossin, Jehan Duvert et Guillaume Séquart se trouvèrent seuls dans la chambre de proue. J'eus le soupçon de la dernière besogne, et, pour ne pas écouter le sinistre marteau frapper les clous, je m'enfuis dehors par l'échelle d'écouille.

Trop tard cependant pour ne pas voir et ne pas entendre, par l'entrebâillement des panneaux, Duvert et Grossin assujettir le couvercle du cercueil et Guillaume Séquart crier à Rougemont avec une voix sourde de larmes : — « Pardonne, Philippe, Philippe, pardonne ! »

CHAPITRE CINQUIÈME

UN NOËL BRETON

— Quel beau Noël! Quel vrai Noël! Drame, acteurs, décors, superbes, superbes! Comme ce spectacle rafraîchit le sang! Une léerie, quoi!

C'était mon cicerone, Charles-Honoré Laverdière, qui déclamait ainsi ces paroles incroyables. Il s'oubliait, dans son enthousiasme, jusqu'à battre des mains, comme si la représentation eût encore marché devant lui et que les personnages fussent demeurés en scène.

Cette joie, stupide à mon sens, m'irrita. — Eh! monsieur, lui criai-je.

Mais la gaieté tapageuse de mon compagnon de route m'avait tellement aigri le caractère et agacé les nerfs que je demeurai sottement là, bouche bée, à le regarder de la plus idiote façon, et ne trouvant rien à lui dire.

Laverdière souriait, moqueur, narquois jusqu'à l'insolence, attendant la phrase cinglante qui ne venait pas. Et le silence menaçait de se prolonger, indéfiniment. Mais il eut pitié de moi. — Ça donc, dit-il, il ne vous amuse pas *mon Noël*?

— Je m'en veux, monsieur l'abbé, je m'en veux! Il est si gai *votre Noël*! Parole! je voudrais être croque-mort ou fossoyeur, pour en raffoler à mon aise et vous rendre justice!

— Gai! gai! s'écria l'historien avec amertume, ils en veulent tous des Noëls gais, lui comme les autres! C'est encore moins de l'imagination que de l'enfantillage! Rire, chanter, manger et boire! Eh! pourraient-ils jamais célébrer autrement la solennité des fêtes chrétiennes? C'est leur ignoble et seule façon de traduire les joies de l'esprit en plaisirs de chair. Jeune homme, jeune homme, vous ne connaissez pas la vie si vous croyez que Noël soit un jour nécessairement heureux, un jour

férié où personne n'ait faim, personne n'ait soif, personne ne souffre, personne ne meure.

— Rappelez-vous donc le crucifix de Dom Anthoine. Voilà, pour l'homme, une saisissante image de la vie. La croix ! Le crucifié en descend-il, au jour de Noël, pour se reposer dans sa crèche ? S'en détache-t-il, à l'Ascension, pour remonter au ciel ? A Pâques enfin, n'est-ce pas la croix du Vendredi-Saint avec son crucifié qui rayonne aux splendeurs de la résurrection ? — *Il est toujours cloué !* Voilà le dernier mot de la vie ! et la dernière raison de l'aumônier !

— Ah ! ne m'accusez pas de vouloir exagérer, par tristesse de caractère, la mélancolie de ce Noël historique, hélas ! déjà trop lugubre. Vous me reprochez aujourd'hui de charger les couleurs ; la Providence assombriera davantage le Noël de 1635. Oui, frère, dans cent ans d'ici, à la même heure, à pareil jour, tout comme elle emporte aujourd'hui le petit matelot découvreur sur les caravelles de Jacques Cartier, la mort viendra chercher, au château des gouverneurs français, Samuel de Champlain, le père de la Nouvelle-France (1). Oseriez-vous comparer la douleur de l'équipage au deuil de la colonie (2) ?

1. Samuel de Champlain mourut à Québec le 25 décembre 1635.

2. Parlerai-je des Noëls passés à l'Île de Sable (25 décembre 1598, 1599, 1600, 1601 et 1602), de ces *Noëls du Desespoir* que les bandits du Marquis de la Roche, les abandonnés de Chedotel, célébraient, à leur abominable façon, par le meurtre et le blasphème ? L'intérêt de ce fait historique est petit et l'estime qu'on en peut avoir encore moindre. Il se réduit à une curiosité de la mémoire pour qui étudie l'histoire du Canada. Lescarbot raconte qu'en 1598 le Marquis de la Roche s'embarqua avec environ 60 hommes, et n'ayant pas encore reconnu le pays, fit descente à l'Île de Sable. Il les quitta dans le dessein de les rejoindre aussitôt qu'il aurait trouvé en Acadie un lieu propice à l'établissement d'une colonie. Mais les tempêtes rompirent toutes ses mesures et il se vit obligé de repasser la mer abandonnant ses gens au hasard. Ils demeurèrent cinq ans retenus dans la dite île, se mutinèrent et se coupèrent la gorge, en bandits qu'ils étaient. Henri IV, étant à Rouen, commanda à Chedotel, ou *Chef-d'hostel*, d'aller recueillir ces pauvres diables. Ce qu'il fit. De cinquante hommes qu'ils étaient, l'ancien pilote de l'expédition de 1598 n'en ramena que onze. Le roi se les fit présenter dans leurs habits de peaux de loups-marins, leur fit grâce de toutes les condamnations qui pesaient sur eux et fit remettre à chacun d'eux cinquante écus. Les registres d'audience du Parlement de Rouen, année 1603, nous ont conservé leurs noms : Jacques Simon dit la Rivière, Olivier Delin, Michel Heulin, Robert Piquet, Mathurin Saint-Gilles, Gilles de Bultel, Jacques Simoneau, François Prevostel, Loys Deschamps, Geoffroy Viret et François Delestre.

— Serez-vous encore étonné, et trouverez-vous étrange l'Église catholique qui chante le *De Profundis* aux grandes vêpres de la Nativité? *De Profundis, De Profundis!* Eh! eh! ce n'est pas, comme vous le dites, absolument, absolument gai; il n'en demeure pas moins cependant un psaume historique, et de caractère profondément humain. *De Profundis!* voilà bien le propre des joies de ce monde: de la tristesse mise en musique!

A ce moment nous rejoignîmes nos compagnons de route qui jusque-là nous avaient précédés d'assez loin sur la rivière. Non point que la conversation animée de mon interlocuteur nous eût fait hâler le pas à notre insu: tout simplement les gars de Saint-Malo s'étaient arrêtés. Je m'expliquais peu cette halte, car demeurés et demeurant invisibles à leurs yeux, elle n'était point faite évidemment pour nous attendre. L'attitude de leur groupe me frappa. Ils regardaient tous dans le ciel, au nord de l'horizon, et se montraient alternativement quelque chose avec de grands gestes.

— Ça, le point du jour? s'écriait Le Breton Bastille, mais l'aurore ne se lève pas au pôle!

Et cependant il revêtait bien une lueur d'aube ce brouillard de lumière vague, incertaine, aux blancheurs lactées comme la tache agrandie d'une nébuleuse énorme, poudré comme elle d'étoiles microscopiques et dont les scintillements pleureurs rappelaient un essaim de vers luisants dansant la farandole à travers la buée d'un marais. Ce nuage phosphorescent, diaphane, montait lentement sur l'horizon à une hauteur atteignant dix degrés, et son contour, rigoureusement incliné en arc de cercle, faisait croire à l'ombre prochaine de quelque astre inconnu, immédiatement voisin de la terre, et qui marchait sur elle avec une vitesse effroyable.

Soudain, la nue se frangea d'une lumière éclatante: on eût dit un gigantesque éventail s'ouvrant tout à coup aux doigts magiques d'une sultane, exilée par la beauté jalouse de quelque almée rivale, et déployant, pour se mieux rappeler l'Orient et le Pays du Soleil, cet éventail merveilleux, incrusté, comme un

diadème, non plus de rubis et de saphirs, mais de milliards d'étoiles, pailleté de constellations et ruisselant la lumière électrique par toutes ses lames.

Un cri d'admiration, une clameur magnifique de surprise et d'ensemble s'échappa de toutes les poitrines : — *L'aurore boréale !* »

Et véritablement le spectacle en était merveilleux. La peinture, la photographie même, eussent été impuissantes à fixer la magique splendeur de ce phénomène, l'un des plus beaux, l'un des plus stupéfiants que la nature sache offrir aux regards éblouis de l'homme.

Plus l'émission de la lumière polaire se faisait intense, et plus vifs se coloraient les rayons électro-magnétiques lancés, comme des flèches, à de prodigieuses hauteurs sidérales et qui frappaient le zénith comme une cible. Des figures bizarres, apparues tout à coup dans le firmament, disparaissaient de même, pour se reformer encore, capricieuses, fantastiques, imprévues, avec la vitesse instantanée de la foudre, et consterner par leur féerie les rêves les plus extravagants de l'imagination. Quelquefois le grand arc étincelant paraissait agité par une sorte d'effervescence comparable au dégagement des bulles d'air à la surface d'un liquide qui entre en ébullition ; autres fois les lueurs palpitantes de l'aurore boréale imageaient bien pour l'œil ces battements précipités du cœur dans la poitrine, à la suite des violentes émotions de la colère ou de la peur ; quelquefois encore le grand arc lumineux, variant à l'infini d'éclat, de nuances et de formes, semblait grelotter de froid. Ses frissonnantes vibrations de lumière, longtemps et fixement regardées, finissaient par apporter à l'oreille d'étranges et lointaines harmonies ; autres fois enfin, d'innombrables rayons, réunis en faisceaux, s'élevaient simultanément à divers points de l'horizon. Ils y demeuraient fixes comme des panoplies gigantesques, formées de colossales armures, suspendues aux murailles inaccessibles du firmament. Ainsi le plus grand des dieux scandinaves, le formidable roi du nord, Odin, le père du monde,

devait-il attacher aux colonnes de son palais ses trophées de dépouilles opimes, quand il recevait au Valhalla les âmes des braves morts dans les batailles. C'était véritablement en la présence d'une telle vision qu'Ossian, le prince des bardes d'Écosse, avait chanté ses poésies ; car maintenant j'appréciais, à la mesure de mon admiration, la noblesse, la grandeur, l'enthousiasme de sa lyre.

Nous demeurâmes longtemps immobiles, silencieux, à contempler avec un ravissement d'extase l'intraduisible beauté de ce spectacle.

— J'ai beaucoup voyagé, dit Le Breton Bastille, et j'ai vu bien des aurores polaires, en Suède, en Norvège, en Islande ; mais, parole de marin, elles ne valaient pas celle-ci.

— On dit, remarqua naïvement Eustache Grossin, que les aurores boréales sont des esprits qui se disputent et se combattent dans le ciel. Est-ce vrai ?

Le pilote de l'*Emerillon* eut une belle expression de nonne scandalisée.

— Prenez garde ! s'écria-t-il avec un sérieux de prophète, c'est un péché grave de croire aux légendes païennes. Celle-ci nous vient des gens de la Sibérie. C'était, en effet, une superstition commune à plusieurs autres peuples du nord de l'Europe, mais autrefois, avant l'Évangile. A propos, savez-vous ce que pensent les pêcheurs du Groënland des aurores boréales ?

— Ça peut-il se savoir sans péché ? demanda le malicieux Eustache, reprenant l'offensive.

— D'après les Groënländais, continua Bastille, sans paraître ému de la plaisanterie, les aurores boréales seraient produites par les âmes des morts qui viennent à la surface du ciel, cherchant à reconnaître les patries qu'elles aimaient sur la terre.

A ces mots, qui lui rappelaient une similitude de réflexions et de sentiments, ma mémoire s'éveilla en sursaut. Il me sembla que la voix de Bastille changeait de timbre, que Domagaya l'interprète parlait à sa place, qu'il racontait derechef la genèse des *Pléiades* suivant la tradition aborigène des Iroquois. Au

souvenir de cette symbolique légende, mon cœur se noya d'une telle mélancolie qu'instantanément, à mon regard, le magique éventail se referma, l'aurore boréale s'engloutit dans les profondeurs des ténèbres. Les constellations elles-mêmes parurent s'embrumer d'un voile épais de tristesse et toutes leurs étoiles pleurer, comme l'âme nostalgique du petit chanteur indien, au regret de la terre désormais inaccessible, perdue pour l'éternité dans l'infini du temps et de l'espace.

Il n'en était rien cependant : seuls, mes yeux étaient pleins de larmes.

Mais, comme cette récurrence d'émotion, l'éblouissement cérébral qu'elle provoquait ne dura qu'un éclair. Et je continuai d'entendre la voix paisible de Le Breton Bastille.

Légende pour légende, disait-il, je choisirais celle des Groënlundais, s'il m'en fallait accepter une. Je la crois juste ; elle est trop belle d'ailleurs pour n'être pas chrétienne. Elle nous suggère à tous une consolante et salutaire pensée.

— Je ne vois pas bien la raison de cette préférence, insinua narquoisement Grossin, lequel évidemment poussait à la querelle. Votre superstition nous vient des Esquimaux (1), des païens, des idolâtres tout comme vos gens de Sibérie. Prenez garde au péché grave.

— Les Esquimaux, riposta Le Breton Bastille, les Esqui-

1. Ce fut au Labrador (*en cette terre que Dieu donna à Caïn*) au voyage de 1534, que Jacques Cartier crut rencontrer, pour la première fois les *Esquimaux*. Il nous en a laissé une description graphique, aux couleurs si vives, qu'un peintre les envierait pour son tableau. « La on voit des hommes de belle taille et grandeur, mais indomptables et sauvages. Ils portent les cheveux liés au sommet de la tête et étroits comme une poignée de foin, y mettant au travers un petit bois ou autre chose, ou bien un clou, et y tient ensemble quelques plumes d'oiseaux. Ils sont vêtus de peaux d'animaux, aussi bien les hommes que les femmes. Ils se peignent avec certaines couleurs rouges. Ils ont leurs barques faites d'écorces d'arbres de boul, avec lesquelles ils pêchent grande quantité de lous-marins ».

Mais Jacques Cartier se trompait, ces Sauvages n'étaient point Esquimaux. Il le reconnaît d'ailleurs tout aussitôt, car il ajoute : « Depuis les avoir vus, j'ai su que là n'est pas leur demurance et qu'ils viennent de terres plus chaudes pour prendre les dits lous-marins. »

Relation de 1534, page 12.

maux sont trop abêtis pour imaginer une aussi gracieuse légende. C'est une tradition venue d'hommes baptisés que leur ont transmise les pêcheurs danois, suédois, norvégiens, ou bien encore les aventuriers d'Islande. Il n'y a pas trente ans d'ailleurs que les missionnaires catholiques se sont éloignés de cette terre de désolation, condamnée, livrée sans retour aux glaces éternelles.

— Quel dommage ! soupira De Goyelle ; si Jean Alfonse était avec nous, comme il expliquerait bien ces grandes lumières !

Je demandai à Laverdière quel était ce *Jean Alfonse*, et le maître-ès-arts me répondit qu'il n'était autre que le fameux Jean Alfonse, de Xantoigne, ou bien encore Jean Alfonse le Saintongeois, celui-là même qui devait commander, sept ans plus tard, en qualité de premier pilote, l'expédition du Sieur de Roberval, l'auteur du *ROUTIER* célèbre de 1542 où est représenté le cours du fleuve Saint-Laurent, depuis le *Delroit de Belle-Isle jusques au Fort de France-Roy, au Canada*.

— Tu as raison, camarade, répartit Guillaume Le Breton Bastille, c'est un grand voyageur. Il est allé si loin vers la terre du nord, que le jour lui a duré trois mois comptés par la réverbération du soleil !

Les compagnons de mer, tous gens avides de merveilleux, poussèrent un grand cri d'admiration et firent cercle autour du maître de la galiote, pour mieux entendre raconter les fabuleuses aventures de l'homme de Cognac.

— En vérité, continua Le Breton Bastille, en vérité, c'est un vieux loup, un gaillard d'avant, un hardi de la mâtûre. Voilà quarante ans qu'il navigue trois océans. A lui seul, dans sa galiasse, il a plus couru l'Atlantique que toutes les caravelles de la Bretagne ensemble ! *Per jou !* mes gars, il fait honneur à la marine de France ! Or, parlons-en.

— Autres fois Jean Alfonse passa en Angleterre. Il y vit des arbres étranges, verdoyant au printemps comme les nôtres, mais qui, l'automne venu, opéraient miracles. Car leurs feuilles ee changeaient tout à coup en poissons et tout à coup en oi-

seaux, suivant qu'elles tombaient à la surface de l'eau, dans les rivières, ou bien à la surface du sol, dans les terres labourées, au gré du vent.

— Autres fois Jean Alfonse naviguant les mers d'Asie, retrouva à Babylone... devinez quoi, chers amis ! Les pommes du Paradis Terrestre, marquées chacune, au dedans de leur chair, à la figure d'un crucifix ⁽¹⁾ !

A ce mot grave de *crucifix* les compagnons mariniers se signèrent dévotement, comme à l'église, quand le prédicateur nommait Notre-Seigneur au sermon.

Autres fois Jean Alfonse a vu, bien loin, là-bas, au delà de l'Equinoxial ⁽²⁾, des hommes à visages de chiens, et d'autres à pieds de chèvres ; d'autres borgnes en Cyclopes, n'ayant qu'un œil au milieu du front, et d'autres muets comme des figures de navires, qui couraient plus vite que des lévriers et ne mangeaient que des couleuvres et des lézards.

Les petits enfants qui écoutent raconter *Chat Botté*, *Barbe Bleue*, *Cendrillon*, *Peau d'Ane*, n'ouvrent pas mieux la bouche que les auditeurs ébahis de l'incomparable Guillaume Le Breton Bastille. Je ne dis rien des yeux, démesurément écarquillés, un peu plus même que ceux du Loup quand il avala la mère-grand de *Chaperon Rouge* !

Mais le beau de l'histoire était que le maître du galion, se grisant à son propre verbiage, croyait, plus que tous les autres ensemble, aux blagues énormes qu'il débitait.

Un autre sujet comique d'observation était la complaisance manifeste du glorieux Bastille s'écoutant parler devant la béate assistance, et ramenant à lui la meilleure part dans l'admiration naïve de ses auditeurs pour les aventures du Saintongeais.

1. *Pommes de paradis en Babylone* « dans lesquelles quand on les sépare « en chacune partie apparaît la figure de crucifix ».

Cosmographie de Jean Alfonse, *Découvertes Françaises*, etc., etc. Pierre Margry, page 236.

2. « *Hommes qui sont au delà de l'equinoxial* » (l'équateur).

— Quel homme ! mes enfants, quel homme ! s'exclamait Le Breton, avec un renouveau d'éloquence paternelle. Il explique la pluie, il a vu des phénix, la fontaine de Jouvence, la source de Rascose, il a trouvé des agates et des pierres d'hyène ; en Ecosse on lui a montré, oui, mes très chers enfants, on lui a montré en Ecosse le véritable trou de Saint-Patrice que l'on dit être un purgatoire (1) !

— Ah !

Laverdière riait aux larmes et aussi moi. Mais si vous croyez que les compagnons de mer n'étaient pas sérieux et que l'illustre et incomparable Guillaume Le Breton Bastille n'était pas grave, vous vous trompez moult, lecteur.

Incontestablement, un homme qui avait vu le Purgatoire en Ecosse, avec le trou de Saint-Patrice par-dessus le marché, était plus qu'en mesure de s'expliquer, comme d'expliquer aux autres, une foule de choses, y compris les aurores boréales.

Aussi, mieux peut-être encore que les gentilshommes, compagnons mariniers et charpentiers de navires, j'appréciai tout ce que nous faisait perdre, en cette circonstance, l'absence du fameux Jean Alfonse.

Bastille essaya d'y suppléer par une interprétation personnelle, beaucoup plus religieuse que scientifique. J'avoue qu'elle me parut ingénieuse, bien trouvée, aussi belle que touchante chez cet homme qui n'avait eu qu'un petit catéchisme pour seul livre d'études.

— Avez-vous remarqué, continua le pilote de l'*Emerillon*, avez-vous remarqué combien cette lumière est douce et paisible ? Je ne crois pas qu'elle appartienne au soleil. — Une idée me vient, nous sommes aux premières heures du jour de Noël, cette clarté ne serait-elle pas un reflet de l'autre *grande*

1. Pour le détail et l'explication de ces merveilles imaginaires, lire la *Cosmographie de Jean Alfonse* telle que reproduite par Pierre Margry dans son bel ouvrage des *Découvertes Françaises* — librairie Tross, édition de 1867, pages 235, 236, 237 et 238.

lumière que les bergers de Bethléem aperçurent à la naissance du Sauveur ?

Les physionomies expressives des matelots bretons s'éclairèrent d'un beau sourire, et je compris, à leurs regards d'admiration fervente, combien la pensée du maître de la nef traduisait avec bonheur leurs propres sentiments.

— Eh bien ! me dit Laverdière, à qui revient, selon vous, la meilleure part de poésie dans la contemplation de ce spectacle : à la candide simplicité de ces âmes croyantes ou à la suffisance orgueilleuse d'un bel esprit cultivé ? Et vous-même, mon excellent ami, ne donneriez-vous pas toute la creuse satisfaction de vanité que vous pourrait obtenir la démonstration savante de ce phénomène d'électricité atmosphérique, contre le sentiment délicieusement chrétien de ces matelots naïfs cherchant dans des allégories religieuses la raison de tous les prodiges, et se prouvant à eux-mêmes leurs causes les plus mystérieuses et leur vérité par l'émotion de leur foi vive ?

— Je suis même surpris que ces extatiques ne finissent point par s'imaginer entendre chanter les anges : *Gloire à Dieu au-dessus des plus hautes étoiles !* Cela verserait bien dans leur rêve !

— Rappelez-vous les paroles de l'évangile de ce grand jour. *Et claritas Dei circumfulsit illos.* Savez-vous que ce serait une idée capitale que d'illustrer, de paraphraser avec une gravure d'aurore boréale, le sens divin de ces cinq petits mots latins-là. Le superbe canevas pour un artiste ! Je ne sache pas de glossateur qui sût apporter au texte un plus éblouissant commentaire. Je m'étonne que les imagiers célèbres de notre époque n'en aient pas fait encore leur profit. Et dire que cette idée de peintre s'en est allée nicher dans une tête de matelot ! J'avoue que, de prime abord, cette singularité frappe l'imagination ; mais elle cesse de nous paraître étrange devant un peu de réflexion. Les pensées heureuses, voyez-vous, font comme les oiseaux, elles ne choisissent pas leur arbre pour chanter. Elles ne demandent que du silence et du soleil. La Providence

inspire souvent l'âme naïve d'un ignorant plutôt que l'intelligence hautaine d'un penseur.

— Quels hommes de Foi ! s'écriait Laverdière avec admiration. Tous les mêmes, ces découvreurs ; depuis Colomb jusqu'à Champlain, l'idée du ciel les hante. Ils voient le Paradis partout et le premier toujours, au bout du monde comme à la fin de la vie. Ils en cherchent le chemin dans toutes leurs hardies découvertes ; la route même de la Chine n'est qu'un prétexte pour retrouver celui-là.

— Le Paradis ! voilà pour ces croyants la Terre Promise par excellence, une terre que les vigies de leurs caravelles signalent avant les îles merveilleuses et les continents richissimes du nouvel hémisphère. Aux yeux de ces visionnaires la mort est un horizon, l'Éternité un rivage ⁽¹⁾.

Et cependant, comme ils commandent à d'ignares et superstitieux équipages ! Quelles tortures morales, quels supplices physiques n'ont-ils pas infligés à Christophe Colomb, à Jacques Cartier, à Jean Alfonse ! Pour n'en rappeler qu'un exemple, souvenez-vous que les mariniers d'Amerigho Vespucci croyaient inspirés par le démon les géographes qui déterminaient les longitudes. Ailleurs qu'au bord de leurs propres navires ces illustres capitaines n'auraient pas dit avec un meilleur à propos : *Et in tenebris spero lucem* ⁽²⁾.

Soudain une grande lueur sanglante apparut à la rive d'bois et nous fûmes enveloppés d'un reflet rouge comme les

1. Lors de son troisième voyage (1498-1500) Christophe Colomb, poussant plus loin son erreur, (celle de prendre l'Amérique pour l'Asie) — erreur qui se complique alors d'autres rêveries du moyen âge, *pense en son âme et conscience qu'il était près du Paradis*. Les cosmographes du moyen âge, saint Isidore, Bède, le maître de l'histoire scolastique, saint Ambroise, Scott, et les autres savants théologiens plaçaient tous le Paradis à la fin de l'Orient et en faisaient dériver les quatre grands fleuves de la terre. L'abondance des eaux et tout ce qu'il voyait lui paraissait des indices de ce lieu où il ne croyait pas toutefois qu'on pût arriver autrement que par la permission expresse de Dieu.

Pierre Margry, *Découvertes Françaises*, page 172.

2. Beaucoup de marins, au commencement du XVI^e siècle, croyaient encore

personnages d'une féerie aperçus dans la lumière d'un feu de Bengale.

A distance les tambours battaient aux champs et les trompettes sonnaient une éclatante fanfare.

A l'encontre des prévisions de Laverdière, cette musique, bien loin de compléter le rêve des gars de Saint-Malo, fut pour eux un réveil instantané, un réveil de catastrophe, brusque, violent, brutal, un de ces réveils qui glacent le corps d'un tel froid que l'âme en est elle-même transie jusqu'à la peur.

Les Français laissèrent échapper un grand cri, vous savez le cri des cataleptiques et des sonnambules que l'on a nommés tout haut par mégarde, et qui s'éveillent tout à coup avec un sursaut formidable. Puis, comme une bande de chevreuils affolés par un feu de carabine, les Malouins s'élançèrent dans la direction du Fort Jacques-Cartier.

Il nous fallut bien emboîter ce pas forcené, sous peine de manquer leur trace et les perdre sans retour. Ils marchaient droit devant eux, sur la glace de la rivière, en dehors de tout sentier connu, entrant jusqu'aux hanches dans les bancs de neige, plutôt que de les tourner. Nous filions de l'avant avec une vitesse de yacht voilé en course qu'un vent de tempête emporterait.

Etrange, en vérité, fut le spectacle qui frappa mes regards. A la distance de plus d'un demi-mille, en aval du Fort Jacques-Cartier, non pas à la grève, mais sur la glace de la rivière, au centre précis de sa largeur, j'aperçus un immense bûcher flamboyant de la base à la pointe, et tout autour de lui, se tenant par la main, comme dans une ronde, cinquante hommes environ dansant une sarabande effrénée.

— Les Français ! me dit Laverdière.

inspirés par un démon ceux qui déterminaient les longitudes, comme l'avait fait en 1501 Amerigo Vespucci, cet homme que sa science fit choisir plus tard, en Espagne, pour grand pilote de la flotte royale ».

Pierre Margry, *Découvertes Françaises*, page 258.

Et comme j'hésitais à les reconnaître : — Venez, ajouta-t-il, nous allons les identifier.

Je crus un instant, et pour de bon, que la barbarie avait repris ces hommes civilisés, tant la joie qui les possédait manifestait un caractère sauvage. C'était une sauterie hideuse, à cabrioles grotesques, entremêlées de cris féroces et de gambades ressemblant aux rondes infernales des Iroquois assis de leurs prisonniers de guerre liés au poteau de la torture (1).

Chacun de ces hommes portait un flambeau à la main, celle-ci tenue à hauteur de la tête. C'était une espèce de torche, grossièrement fabriquée d'écorces de bouleau gommées de résine, comme le prouvaient d'ailleurs, surabondamment, l'odeur âcre de sa fumée rouge et le pétilllement de la flamme. Les marins étaient vêtus et coiffés de fourrures (2) qui leur prêtaient, vus de loin, l'apparence de véritables Indiens. De près, ils offraient un spectacle effarant où le caractère de la bouffonnerie l'emportait sur celui du pittoresque, comme l'impression de la folie sur celle de la gaieté. Aussi, je me demandais en le contemplant,

1. Ces retours de la civilisation à la barbarie sont très rares. Ils existent cependant, même dans notre histoire. L'un des plus célèbres est celui rapporté par l'immortel découvreur de la Louisiane. Au mois d'août de l'année 1680, Cavalier De La Salle, dans son voyage à la recherche de Tonti au pays des Illinois, raconte que les hommes qu'il avait chargés de reconstruire le *Griffon* et de garder le fort Crève-Cœur, avaient déserté et s'alliant aux Sauvages étaient devenus aussi sauvages qu'eux-mêmes. L'historien Parkman dans son magnifique ouvrage : *The Discovery of the Great West*, page 195, raconte ainsi ce terrible épisode de la vie tourmentée du découvreur. « La Salle and his men pushed rapidly onward, passed Peoria Lake, and soon reached Fort Crève-Cœur which they found, as they expected, demolished by the deserters. The vessel on the stocks (*le nouveau Griffon*) was still left entire, though the Iroquois had found means to draw out the iron nails and spikes. On one of the planks were written the words : « Nous sommes tous Sauvages : ce 19 -- 1680 » the work, no doubt, of the knaves who had pillaged and destroyed the fort ».

2. Ils (les Sauvages) prennent, durant les dites glaces et neiges, grande quantité de bêtes sauvages, comme daims, cerfs, ours, lièvres, martres, renards et autres.

Relation, verso du feuillet 31.

Il y a un grand nombre de cerfs, daims, ours, et autres bêtes. Il y a force lièvres, conins (lapins), martres, renards, loutres, lièvres (lièvres), écureuils, rats — lesquels sont gros à merveille, et autres sauvages.

Relation, verso du feuillet 33.

s'il fallait en rire ou en pleurer, mais l'hésitation fut courte. Car, à la vue de ces visages pâles, émaciés par l'angoisse, la maladie, la misère, en présence de ces corps frissonnants le froid et la fièvre par tous leurs membres, un sentiment intense de commisération envahissait l'âme entière. faisait oublier aussitôt et le ridicule de l'accoutrement et le grotesque de l'allure pour ne rappeler plus que cet état de détresse effroyable où se trouvaient réduits les hardis découvreurs du Canada.

Et cependant les charpentiers de navires et les compagnons marinières criaient avec un éclat de voix et d'allégresse extraordinaires :

« *Le jour est fériau.
Nau, nau, nau !* »

Les matelots se grisaient eux-mêmes, et très vite, à cette clameur enthousiaste. Ils trépignaient de joie, s'embrassaient, lançaient en l'air leurs bonnets de fourrure, exécutaient des moulinets fantastiques avec leurs torches, les secouaient au-dessus de leurs têtes, les brandissaient avec de telles saccades que les flambeaux, dans leurs évolutions rapides, pleuvaient des étincelles comme les grosses pièces d'un feu d'artifice au féérique apogée de son spectacle.

Je demandai au maître-ès-arts ce que les Bretons voulaient dire avec cet éternel refrain, cette supplicante ritournelle de *Nau, nau, nau !* un véritable aboiement de loup en famine.

Et Laverdière me répondit : — C'est un vieux mot druidique, un vieux cri païen, qui veut dire, en bon français et en bon chrétien : — *Noël ! Noël !! Noël (!) !!!*

— Ça, n'en soyez pas scandalisé. L'idolâtrie s'utilise comme toute autre chose. Rappelez-vous qu'autrefois, aux bons vieux

1. Une chose curieuse, c'est qu'en France ces couplets en l'honneur du Christ (les noëls, monuments de la poésie populaire et religieuse) se confondent avec ceux que l'on chantait à la guillannée (*au qui l'an neu!*) et qu'il s'opéra ainsi une singulière fusion entre le culte des druides et la religion

temps du catholicisme, les saints faisaient charrier la pierre des églises par le démon, sans contrat. Cela sauvait du temps, de la main-d'œuvre et du numéraire. Ce fut aussi le diable qui donna le plan de la cathédrale de Cologne ; cette fois encore Satan ne fut pas payé : on plaida contre lui sa qualité d'hérétique. Mais Belzébuth se rattrapa largement et prit sur l'évêque de Cologne, Engelbert, une revanche éclatante. Il joua contre lui les âmes de tous les ouvriers maçons, et n'en perdit que trois ! Que voulez-vous, l'évêque était d'une faiblesse lamentable au brelan. Il s'excusa du mieux qu'il put auprès du bon Dieu, disant que les cartes étaient neuves et que son terrible adversaire trichait à son tour de battre. Mais il ne brûla pas le jeu. Et, depuis lors, dans les couvents, les moines et les esprits malins continuèrent à perdre ou gagner les âmes... des autres ! Tout ceci est encore moins édifiant qu'authentique !

Et Laverdière riait ! De si bon cœur, qu'il fallait bien lui pardonner cette irrévérencieuse plaisanterie, à moins d'être janséniste ou puritain endurci.

L'archéologue ajouta : — Soyez attentif maintenant ; nous allons être témoins de l'un des plus beaux Noël pittoresques et caractéristiques de la vieille France.

C'était, en effet, un spectacle étrange, que la célébration de cette fête historique religieuse, croisée, comme un tissu, de superstitions païennes et de catholiques légendes : solennité merveilleuse par excellence où les mystères de la liturgie druidique alternent, au cérémonial, avec la pompe du rite chrétien ajoutant lui-même à son incomparable richesse de symboles, la poésie des usages normands, des coutumes provençales et des séculaires traditions bretonnes.

Je vis alors le premier des aumôniers de Jacques Cartier,

chrétienne. Le refrain d'un des plus vieux Noël cités par Rabelais, *Le jour est jériau, Nau, nau, nau*, reproduit précisément la consonnance que, de corruption en corruption, le patois des provinces était arrivé à donner au cri druidique *neu, nau et neau*, en Poitou, *noei* et *noë* en Bourgogne.

La Rousse, *Grand Dictionnaire*, page 1047, au mot Noël.

Don Guillaume Le Breton, s'avancer tout auprès du grand feu et lire sur lui, — comme autrefois les exorcistes sur la tête des possédés, — l'évangile de la messe de Noël.

Cela m'étonna fort et j'en demandai la raison à Laverdière.

— C'est un *feu nouveau*, me répondit le maître-ès-arts, et l'usage veut qu'il soit béni.

Et Laverdière me raconta qu'il existait en France, au XVI^e siècle, dans chacune des chaumières de hameaux une tradition immémoriale prescrivant d'allumer à la lampe du sanctuaire de l'église voisine le feu qui devait consumer la bûche de Noël.

— Les Français-Bretons, me dit-il, ont suppléé d'autant à l'impossible en imaginant de brûler la *tronche de Nau* dans un feu de rameaux bénis, là-bas, à Saint-Malo, le jour de Pâques fleuries.

— Jacques Cartier, Marc Jalobert, Guillaume Le Breton Bastille les ont tous trois apportés de la muraille de leurs demeures aux murailles de leurs navires, comme autant de porte-bonheur, de talismans chrétiens contre les dangers de la mer et les périlleux hasards de leur entreprise.

— C'est une pensée heureuse, n'est-ce pas, et le rapprochement en est poétiquement trouvé. Je ne lui sais de supérieur, dans l'histoire de notre pays, que cet autre ingénieux stratagème des missionnaires jésuites qui plaçaient des vers luisants dans la lampe du sanctuaire trop pauvre hélas ! pour brûler toute une nuit devant l'autel du Saint-Sacrement.



C'était un bûcher colossal, mesurant, au bas calcul, vingt pieds de hauteur ; une superbe pyramide, ou mieux un cône plein, où entraît évidemment tout le bois d'un chêne. D'habiles espaces avaient été ménagés aux courants d'air, et les interstices multipliés entre les pièces rugueuses étaient profondément calfeutrés d'écorces de bouleau, de brindilles de pins, de branchages rouges de sapins morts, de feuilles

sèches, de vieilles étoupes pleines d'huile, de gros paquets de mousses trempées, comme des éponges, de térébenthine et de goudron. Tout ce cumul de matières inflammables produisait un feu intense. Aux ronflements formidables de la flamme, activée par le vent furieux d'une tempête qui commençait à souffler, les bois de chêne, les branches sèches, les écorces torsives, les résines et les nœuds francs répondaient par des explosions de colère et des crépitements d'armes à feu, sonores, serrés, soutenus, comme autant de volées de mousqueterie.

— « En ce temps-là, disait la belle voix reposée de Dom
 « Guillaume Le Breton, en ce temps-là, César-Auguste rendit
 « un édit pour le dénombrement de ses sujets par toute la
 « terre. Ce premier dénombrement se fit par les soins de Cy-
 « rinus, préfet de Syrie. Tous allèrent donc se faire inscrire,
 « chacun dans la ville d'où il était. Et comme Joseph était de
 « la maison de David, il sortit de Nazareth, ville de Galilée,
 « et vint en Judée dans une ville de David appelée Bethléem
 « afin de s'y faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était
 « enceinte. Et comme ils y étaient, le terme arriva où elle de-
 « vait enfanter, et elle enfanta son fils premier-né ; elle l'en-
 « veloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il
 « n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, il y
 « avait dans ce pays des bergers qui veillaient pendant la
 « nuit à la garde de leur troupeau. Et voilà qu'un ange du
 « Seigneur se tint près d'eux, et la lumière de Dieu les envi-
 « ronna de ses rayons.

A ce moment précis où l'aumônier prononçait cette parole de l'Évangile : *et claritas Dei circumfulsit eos*, il se produisit un phénomène étonnant de coïncidence. Le bûcher, comme s'il eût été dévoré par un feu intelligent, s'affaissa tout à coup avec une telle recrudescence de chaleur et de lumière que les marins reculèrent et rompirent brusquement leur cercle pour ne pas être rôtis eux-mêmes par le brasier qui déferlait sur la glace comme une mer de feu !

Cet événement, conséquence ordinaire d'une cause très naturelle, fut cependant accepté comme un prodige par ces témoins à imaginations vives, ardentés comme leur foi. Aussi, la plupart des matelots, spectateurs de cette merveille, crièrent-ils à pierre fendre :

— Miracle ! Miracle !!

L'aumônier, et avec lui le capitaine-général, les officiers de marine et les gentilshommes firent trois fois le tour du feu. Alors il fut solennellement béni par Dom Guillaume Le Breton ⁽¹⁾.

Tout aussitôt Jacques Cartier demanda : — Où est Benjamin ?

Or, il n'y avait pas un seul homme qui s'appelât *Benjamin* dans les trois équipages et j'en fis tout de suite la remarque à Laverdière qui me répondit :

— Le capitaine découvreur demande quel est le plus jeune matelot de la flottille, car une vieille coutume, particulière à la Bretagne, et universellement respectée en France, veut que le plus jeune enfant de la famille préside à la bénédiction du feu ⁽²⁾.

1. « Mais avant de s'asseoir à table on procède à la bénédiction du feu ». La Rousse, *Grand Dictionnaire*, au mot Noël, page 1046.

« Le curé avec son vicaire, ses chantres, ses choristes, sa croix et sa ban-nière (celle de la paroisse) fait trois fois le tour du feu ».

Vicomte Walsh, *Tableau Poétique des Fêtes Chrétiennes : la Saint-Jean-Baptiste*, page 239, édition de 1850.

« Le 23 (juin 1646) se fit le feu de la Saint-Jean, sur les 8 heures et demie du soir. M. le Gouverneur (*Montagny*) envoya M. Tronquet pour savoir si nous (les jésuites) irions ; nous allâmes le trouver, le père Vimont et moi (*Jérôme Lalemant*) dans le fort. Nous allâmes ensemble au feu. M. le Gouverneur l'y mit et lorsqu'il l'y mettait je chanté (*sic*) l'*Ut queant laxis*, et puis l'oraison.

Journal des Jésuites, page 53, année 1646 — page 89, année 1647 — page 111, année 1648 — page 127, année 1649 — page 141, année 1650.

« Le 23 (juin 1666) la solennité du feu de la Saint-Jean se fit avec toutes les magnificences possibles. Monseigneur l'Evêque (*Laval*) revêtu pontificalement avec tout le clergé, nos pères (les jésuites) en surplus, etc., etc. Il (*Laval*) présenta le flambeau de cire blanche à Monsieur de Tracy (*le vice-roi*) qui le lui rend et l'oblige à mettre le feu le premier, etc.

Journal des Jésuites, page 345, année 1666.

Comme on le voit, ce récit imaginaire suit, observe, avec une rigoureuse exactitude, le précis de la tradition.

2. Voir *Courrier de Paris*, de l'*Univers Illustré*, année 1885.

Jacques Cartier dit pour la seconde fois : — Où est Benjamin ? Et presque aussitôt : — Où donc est Philippe ?

Ce Philippe qu'il voulait n'était autre que Rougemont.

Jacques Maingard, le maître de la galiote, sortit alors des rangs de l'état-major, s'approcha du pilote du roi, et, portant la main à son bonnet de fourrure, répondit simplement :

— Devant le bon Dieu, capitaine !

Jacques Cartier eut un tressaut douloureux : le mouvement de surprise instinctif, naturel aux gens bien nés, qui blessent par mégarde un sentiment ou un souvenir.

— Le précédent, commanda-t-il, avec une voix basse de tristesse.

Rien de précis comme le cérémonial d'un rite superstitieux, car, voyez-vous, la plus légère méprise eût compromis, pour ces crédules Bretons, les chances de l'avenir, provoqué fatalement d'inénarrables catastrophes. Aussi les charpentiers de navires et les compagnons marinières se consultèrent-ils longtemps avant d'admettre que Robin Le Tort était bien le plus jeune marin de la flottille, après Philippe Rougemont.

On lui remit sur-le-champ une gourde pleine de vin cuit. Et tout aussitôt le Benjamin de l'équipage s'agenouilla devant le feu.

— O feu ! s'écria-t-il, réchauffe pendant l'hiver les pieds trileux des petits orphelins et des vieillards infirmes !

— O feu ! répands ta clarté et ta chaleur chez les pauvres !

— O feu ! ne dévore jamais l'étaule (1) du laboureur ni la barque du marin !

Ainsi prononçant ces paroles séculaires, Robin Le Tort versa la gourde de vin cuit dans les flammes crépitantes du brasier.

1. C'est la (devant le foyer, l'âtre) que s'accomplit avant toutes choses, la bénédiction du feu. Le plus jeune enfant de la famille s'agenouille devant le feu et prononce ces mots que son père lui a appris : « O feu ! réchauffe pendant l'hiver les pieds trileux des orphelins et des vieillards infirmes, répands ta clarté et ta chaleur sur les pauvres et ne dévore jamais l'étaule (l'étable) du laboureur, ni le bateau du marin ». En prononçant ces paroles antiques l'enfant verse dans le foyer une goutte de vin cuit.

Cf. *Courrier de Paris*, de *L'Univers Illustré*, année 1885.

Tout à coup cinq hommes, tirant après eux un traîneau pesamment chargé, entrèrent dans le cercle des matelots chantant à pleine voix, avec un bel entrain :

*Le jour est jériau
Nau, nau, nau (1)!*

C'étaient les deux fossoyeurs Jean et Guillaume Legentil-homme, avec les trois veilleurs de Rougemont, Jehan Duvert, Guillaume Séquart, Eustache Grossin.

Leur traîneau était évidemment de fabrique indienne, car, sur l'avant, recourbé comme la pince d'un canot d'écorce, il y avait une hideuse tête d'idole grossièrement peinte à l'ocre rouge.

Mais ce qui m'étonna davantage fut l'énorme *tronche* d'arbre qui chargeait la voiture ; à ce point qu'elle en paraissait écrasée, encavée dans la glace par la pression accablante du fardeau.

Je vis alors Jacques Cartier, suivi de son état-major, faire gaiement le tour du cercle des compagnons mariniers et charpentiers de navires.

Puis il s'écria d'une voix joyeuse : — Eh bien ! posons-nous la bûche, enfants ?

Et tous de répondre avec enthousiasme : — Oui, père-grand, promptement, posons la bûche !

1. Ailleurs (page 204 de ce livre) j'ai dit que ce refrain était celui d'un très vieux Noël, car il était déjà fort ancien du temps de Rabelais, mais j'aurais dû ajouter, pour compléter la note, l'intéressant renseignement historique que voici :

Jacques Cartier et Jean Alfonse le Saintongeais, amis personnels de Rabelais, l'auteur fameux du *Gargantua*, sont vraisemblablement les prototypes de Jamet Brayer et de Xenomanès qui, dans les *Navigations de Pantagruel*, cherchaient le passage du Nord-Ouest et prenaient le Saint-Laurent pour un bras de mer. La commission de Jacques Cartier (celle de 1540) ne disait-elle pas que les terres de Canada et d'Ochelaga faisaient un bout de l'Asie du côté de l'occident ?

Cf. Pierre Margry, LES NAVIGATIONS FRANÇAISES, *Les pilotes de Pantagruel*, pages 318 et suiv.

— Comme ils parlent ! me dit Laverdière. Cela rafraîchit le sang rien qu'à les entendre. Le beau langage de la famille avec son incomparable cordialité. Le matelot qui dit au capitaine « *père-grand* » parce qu'à ses yeux il représente le chef de la maison, l'aïeul, l'ancêtre. Et le capitaine-général, le pilote du Roi, qui dit : « *enfants* » à ses marins !

— Ecoutez encore le feu ; comme il parle ce feu de joie avec les mille voix de ses flammes claires et chaudes, claires comme le rire d'une franche et jeune gaieté, chaudes comme l'étreinte d'une vieille et forte sympathie, le feu de joie qui dit à chacun d'eux : — *Je suis le foyer domestique.*

— Ecoutez encore le galion, le galion qui prend la parole à son tour, et qui dit : — *Je suis la maison paternelle !* Je vous « ai suivi dans l'exil, je me suis avec vous arraché du sol natal, « je vous ai traversés la mer et sauvés de la mort. Aimez-moi... en souvenir de l'autre demeure. C'est moi qui vous « ramènerai en Bretagne ! »

— Il n'est pas jusqu'à cette terre sauvage, étrangère, ennemie, qui n'arbore les couleurs de France aux yeux de ces bannis, comme pour se faire pardonner les austères rigueurs de son climat et de sa solitude ; qui ne rappelle, aux déjà venus d'entre ces aventuriers héroïques, que l'exil et la neige n'y sont pas éternels, que le sol glacé de son immense domaine s'échauffe, tressaille, palpite au retour du soleil, comme un cœur d'homme, qu'il germe le blé et la vigne comme la terre de Bretagne, qu'il est fécond, généreux, reconnaissant pour qui le cultive, l'habite et l'appelle vaillamment patrie !

Laverdière me disait ces choses avec une éloquence passionnée, un élan où vibraient à l'unisson l'amour et l'orgueil, ces deux plus grands sentiments du cœur de l'homme : l'orgueil d'un paysan faisant à un étranger — et devant elle — l'éloge de sa terre ; l'amour d'un bon fils pour sa mère, la remerciant devant tout le monde de la vie belle, heureuse, honorable qu'elle lui a donnée.

Alors Robin Le Tort sortit des rangs, s'approcha de l'état-

major, salua profondément le capitaine et lui présenta sur un plateau d'argent un carafon rempli de vin cuit.

Jacques Cartier reçut le carafon, s'approcha de la *Cosse de Nau* et versa trois fois le vin cuit sur la tronche, disant d'une voix haute et vibrante (1) :

— *Allégresse ! Allégresse ! que Notre-Seigneur nous remplisse d'allégresse !*

Et les marins crièrent en chœur :

— *Allégresse ! allégresse ! que Notre-Seigneur nous remplisse d'allégresse !*

Jacques Cartier poursuivit :

— Et si une autre année nous ne sommes pas plus, mon Dieu, mon Dieu, ne soyons pas moins !

Une dernière fois l'équipage s'écria avec un élan de joie suprême :

— *Allégresse ! allégresse ! que Notre-Seigneur nous remplisse d'allégresse !*

Allégresse ! Ah ! que le cœur saignait dans la poitrine à regarder ces hommes crier *allégresse !* Comme la bouche mentait au visage, et comme ces lèvres douloureusement nerveuses se contractaient avec effort pour ne pas boire dans leur faux rire les pleurs brûlants tombés des yeux.

Alors Robin Le Tort et François Duault (le plus jeune et l'aîné de l'équipage valide) vinrent se placer à chacune des extrémités de la tronche (2).

1. Puis il bénit le feu, c'est-à-dire qu'il l'arrose d'une libation de vin à laquelle le *carigüé* répond par des crépitations joyeuses.

Dans les familles on bénissait aussi la *bûche de Noël* et on versait du vin dessus en disant : « Au nom du Père ! »

Cf. Larousse, *Grand Dictionnaire*, page 1046, au mot *Noël*.

2. « Allégresse, le vieillard s'écrie, allégresse, que Notre-Seigneur nous emplisse tous d'allégresse, et si une autre année nous ne sommes pas plus, mon Dieu, ne soyons pas moins ». Et remplissant le verre de *clarette* devant la troupe souriante il en verse trois fois sur l'arbre.

Le plus jeune prend l'arbre d'un côté, le vieillard de l'autre, et frères et sœurs, entre les deux, ils lui font faire ensuite *trois fois* le tour des lumières et le tour de la maison.

Voir le *Monde Illustré* de Paris, 1884.

« Mais, comme cette masse, d'un poids énorme, ne pouvait être remuée par deux hommes seuls, Lucas Fammys, Guillaume Esnault, Julien Golet, Jehan Hamel, Goulset Riou et Jacques Duboy, les six plus forts mariniers du cortège, vinrent à la rescousse, enlevèrent la bûche de Noël, la chargèrent sur leurs épaules et firent trois fois le tour du feu.

Je demandai à Laverdière quel était le symbolisme des trois cercles (1).

— C'est, me répondit le cicerone, un touchant usage qui ne relève ni de la superstition, ni de la magie. En Bretagne, la nuit de Noël, on fait trois fois le tour de la maison paternelle processionnant ainsi la tronche consacrée. Cette cérémonie conserve aux demeures du paysan et du marin la bénédiction du ciel. Les gars de Saint-Malo répètent cette tradition familiale.

Tandis que Laverdière et moi causions de la sorte, les huit porteurs de la *tronche* de Noël s'étaient éloignés du feu de joie à la distance d'environ cinquante pas.

Je demandai à mon guide-interprète où ces braves gens prétendaient aller avec une pareille charge aux épaules.

Mais avant qu'il eût ouvert la bouche pour me répondre, un cri sec, bref, sans écho, rapide comme un coup de fleuret, éclata en plein silence.

Et tout aussitôt Lucas Fammys, Guillaume Esnault, Julien Golet, Jehan Hamel, Goulset Riou, Jacques Duboy, Robin Le

1. Ce mot de cercle me rappelle une jolie expression de la *Relation primitive du Second Voyage de Jacques Cartier* : « Et après qu'ils (les Sauvages) eurent ce fait (chanté et dansé) fit le dict Donnacona mettre tous ses gens d'ung côté et fit un cerne sur le sable et y fit mettre notre capitaine (Jacques Cartier) et ses gens ».

Faire un cerne sur le sable, n'est-ce pas gentil ?

Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, verso du feuillet 16.

Parlant du lac Saint-Pierre qu'il traversa, lors de son voyage à Hochelaga, Jacques Cartier écrit encore : *Une plaine d'eau*.

Voyage de Jacques Cartier, 1535-36, verso du feuillet 20.

Ne pas oublier davantage l'expression originale de l'interprète Taiguragny qui, dans son langage pittoresque, disait que les arquebuses des Français étaient des *bâtons de guerre* !

Fort, François Duault partirent au pas gymnastique courant vaillamment sur le feu.

— *Allégresse ! allégresse*, s'écrièrent ensemble tous les matelots, *allégresse, allégresse, que Notre-Seigneur nous remplisse d'allégresse !*

Elle était vraiment originale, caractéristique, entraînant, cette course au bûcher, avec ses balancements de tangage, ses poussées irrésistibles, comme le travail d'un navire trop chargé de l'avant, et les chocs en recul, les arcs-boutés des matelots se cabrant, mordant la glace de tous les clous de leurs talons pour mieux résister au terrible entraînement de cette masse inerte décuplant avec sa pesanteur la force acquise de l'élan, et parer une culbute aussi ridicule que redoutable.

Les coureurs n'étaient plus qu'à dix pieds du feu de joie.

Soudain retentit ce cri sec et bref, sans écho, rapide comme un coupé de fleuret, le même entendu tout à l'heure.

Instantanément, et tous ensemble, les huit compagnons mariniers, par un puissant effort, levèrent à hauteur de bras la colossale pièce de chêne. La bûche de Noël, suivant l'impulsion de sa vitesse acquise, vint tomber au franc milieu du brasier, soulevant dans sa chute une poussière éblouissante d'étincelles.

Et tous les matelots se mirent à danser alentour du feu de joie, brandissant leurs torches empanachées de fumées et de flammes, criant avec allégresse, avec délire : — *Malo ! Malo !! Noël ! Noël !!*

Alors Jacques Cartier, s'approchant des charbons rutilants du brasier, s'écria : — Bûche bénie ! rallume le feu !

Et le capitaine-général ajouta les paroles traditionnelles :

— O feu sacré ! que la santé revienne à tous ;

— Que nos trois vaisseaux reprennent la mer ;

— Que le vent nous soit favorable jusqu'aux rivages de la Bretagne ;

— Que nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, nos frères de France, vivent jusqu'à notre retour ;

— Mon Dieu, souvenez-vous du Roi, François I^{er}, notre maître, votre serviteur ;

— Etoile de la Mer, Notre Dame de Roc-Amadour, soyez notre boussole ;

— O Providence ; marchez devant nous sur les eaux ténébreuses de l'Atlantique ;

— O feu sacré ! que la clarté de ta lointaine lumière ait un reflet à nos foyers ; que la joie de tes étincelles, le rire clair de tes flammes, soit pour les âmes oublieuses et les mémoires distraites un écho des gaietés anciennes, une gracieuse image des bonheurs chantants de la jeunesse.

— O feu sacré ! que ta puissante chaleur rayonne sur les amitiés glacées par l'absence, l'exil et la mort.

— O feu sacré ! brille avec joie, avec éclat, avec ardeur pour ceux-là d'entre nous qui ne reverront plus le ciel de la Bretagne et les terres heureuses du royaume de France ; que la vision de leurs foyers se lève devant eux et passe lentement dans tes flammes ; qu'ils reconnaissent à ta lumière confidente les ombres tardives des ancêtres portant dans leurs bras leurs petits enfants ; qu'ils soient longtemps à regarder leur cortège ; et que le cortège lui-même se repose et s'arrête à leur sourire.

— Sol étranger, terre païenne ! garde aux trépassés de notre équipage le rafraîchissement, le repos, la lumière, la paix des cimetières bénis de la Bretagne. Que jamais il n'advienne à nos chers morts d'être encore plus ensevelis dans notre mémoire que sous tes neiges éternelles !.....

ÉPILOGUE

Jacques Cartier parla-t-il encore longtemps de la sorte ?

Je vous avoue aujourd'hui, n'en savoir plus trop rien. Pas aussi longtemps, je crois, que je demeurai là, sur la neige, immobile et songeur, m'amusant à suivre, dans le spectacle grandiose du feu de joie, de merveilleux effets de coruscation.

Le seul souvenir précis qui revienne maintenant à la surface de ma mémoire, à travers le vague de ses idées confuses, est celui des trois veilleurs, Eustache Grossin, Jehan Duvert, Guillaume Séquart, roulant sur la glace, pour les éteindre, les tronçons calcinés de la bûche de Noël.

Je me rappelle aussi avoir demandé à mon fidèle interprète la raison d'un aussi singulier travail.

— Encore une tradition sacramentelle, répondit l'archéologue, un vieil usage breton. C'est la coutume de conserver, d'une année à l'autre, les débris de la *cosse de Nau*. On les place d'ordinaire sous le lit du maître de la maison. Quand le tonnerre se fait entendre, on en jette un morceau dans le foyer, afin de protéger la famille contre le *feu du temps* (1).

1. *Le feu du temps* pour le tonnerre, archaïsme très gracieux. La langue française, à l'époque de Jacques Cartier, abondait en locutions de ce genre ; plusieurs d'elles sont très jolies, par exemple : *muer le sang*, pour *se mettre en colère* ; — *oindre le musel*, pour *souffleter* ; — *l'aube crevée*, pour *le point du jour* ; — *rire clair*, pour *rire agréablement* ; — *peler la figue*, pour *tromper* ; — *parer une châtaigne*, pour *tramer un complot* ; — *avoir mauvaise robe*, pour *ne pas réussir* ; — *clamer ses coupes*, pour *accuser ses péchés* ; — *parler en pardon*, pour *parler inutilement* ; — *avoir le cri*, pour *être accusé* ; — *perdre son âge*, pour *mourir* ; — *cueillir en haine*, pour *prendre en aversion* ; — *voir son pied*, pour *sortir de prison* ; etc., etc.

Cf. — *Dictionnaire de la Langue Française*, par C. Hippeau.

Je viens de signaler quelques archaïsmes de la langue française au temps de Jacques Cartier ; le lecteur aimera peut-être à connaître aussi certains mots de la langue sauvage parlée, à cette même époque, par les Iroquois du Canada. En voici quelques-uns, choisis parmi les plus euphoniques :

Ils appellent seigneur, *agouhana* ; la neige, *canisa* ; le vent, *cahoïa* ; le feu, *azista* ; l'eau, *âme* ; la terre, *damga* ; le blé, *osiy* ; le pain, *carracanny* ; la fumée, *quea* ; la mer *agososy* ; les vagues de la mer, *coda* ; le bois (la forêt), *conda* ; les feuilles, *hoga* ; le chemin, *adde* ; un chien, *agayo* ; bonjour,

— C'est ce qu'ils vont maintenant observer. Grossin, Duvert et Séquart ont partagé en trois parts égales les débris de la tronche de chêne. Elles seront, chacune, placées à fond de cale des navires.

Laverdière ajouta presque aussitôt d'une voix brève et sèche comme un commandement de manœuvre :

— Regarde vite, le jour vient.

Ces paroles que je ne compris pas, dès l'abord, me laissèrent stupéfait.

Effectivement je regardai autour de moi, ou mieux, autour du feu : Jacques Cartier, les aumôniers, les officiers de son état-major, les compagnons marinières et les charpentiers de navires avaient disparu, par magie, escamotés comme des monnaies dans les manchettes d'un prestidigitateur.

Cet isolement subit me glaça d'effroi et je reportai vivement les yeux sur les trois croque-morts de l'*Emerillon* qui chargeaient maintenant le bois carbonisé sur le traineau. Et j'entendis Guillaume Séquart qui disait à ses camarades :

— Pauvre petit Rougemont ! ça lui aurait fait grand plaisir tout de même de voir la fête !

— Il regarde mieux que cela, répondit Duvert, accompagnant cette réflexion d'un geste énergique de la tête qui montrait bien le ciel à ses auditeurs.

— N'empêche, ajouta Eustache Grossin, qu'on ne s'habitue pas à voir mourir la jeunesse, et que ça peine d'y songer !

Pour la seconde fois Laverdière me dit d'un ton impératif :

— Regarde vite, vite... le jour arrive !

Phénomène étrange ! (le propre du rêve et sa caractéristique dominante), plus j'ouvrais les yeux et moins les objets m'apparaissaient visibles. Par contre, il me suffisait de fermer éner-

aigaz ; un petit enfant, *exiasta* ; le nombre 1, *segada* ; le nombre 9, *modelon* ; etc., etc., etc. Ils appellent une ville : *Canada*. La traduction sauvage du mot *chien*, est particulièrement heureuse : *agayo*, on croirait entendre japper. Celle du mot *blé* l'est presque autant : *osizy*, il nous semble entendre bruire la brise dans les épis.

Relation, feuillet 13, verso du feuillet 46 et feuillets 47 et 48.

giquement les paupières pour ramener fixe, distincte, précise et de netteté photographique absolue, la vision des choses naguère troublées et flottantes. Je ne savais trop comment expliquer cet événement bizarre, sinon que les lueurs expirantes du brasier faisaient vaciller, sauter à leur lumière, tous les profils du paysage. Le feu, comme la vie humaine, a quelquefois une agonie tourmentée. Je regardai derrière moi pour m'en convaincre. A ma grande stupéfaction, je m'aperçus que le feu de joie était mort, bien mort sous ses braises éteintes et ses charbons noirs. De ses cendres épaisses, encore tièdes, s'élevait une lente spirale de pesante fumée, fumée blafarde, fumée grise comme le matin d'un jour de pluie.

Étais-je donc le jouet d'un songe ? Quand je retournai la tête, Grossin, Séquart et Duvert avaient disparu, à la magique façon des autres, les maîtres compagnons marinières et charpentiers de navires. Si loin que je pouvais regarder à la ligne de l'horizon et sur tous les points de sa circonférence, il m'était impossible d'apercevoir aucune silhouette humaine.

Le maître-ès-arts, seulement, demeurait auprès de moi.

A ce moment précis le vent m'apporta de grandes bouffées d'orgue et de voix chantantes, comme de la musique échappée par l'entrebâillement d'une porte ouverte et close presque aussitôt.

Je voulus demander à mon guide d'où venait cette étrange mélodie, cette musique orchestrée, savante, comme le chant moderne de nos maîtrises. Mais la métamorphose que lui-même, Laverdière, subissait, me rendit muet d'épouvante. Je n'avais plus de lumière suffisante pour l'apercevoir, et sa silhouette indécise semblait appartenir maintenant aux ténèbres extérieures, s'y fondre par degrés. Cet effacement fantasmagorique rappelait, par l'identité des effets, ces accidents de lanterne magique où, la lumière venant tout à coup à manquer, la flamme du lampadaire à s'affaisser dans son brûleur de cuivre, la lame de verre coloré ne projette plus sur la muraille blanche qu'une image vacillante, indéterminée. Ainsi m'apparaissait Charles-

Honoré Laverdière. Son ombre n'était plus maintenant qu'un fantôme affreusement pâli aux lueurs grandissantes de l'aube, un spectre si léger, si ondulant, si subtil, que la brise l'entraînait déjà dans sa course inconsciente, que je le voyais enfin s'évanouir, et pour jamais, comme une buée de marécage dans l'atmosphère diaphane de l'aurore.

Je courus à lui avec l'énergique impétuosité du désespoir, craignant, à tout instant, de le voir me laisser seul. Ce qui me causait une peur horrible. Mais égale se maintenait la fatale et infranchissable distance.

Cette course affolée dura longtemps. Soudain, je lâchai un cri terrible, tendis les bras en avant, et demeurai stupéfait... Un rayon de soleil venait de fondre dans sa lumière le spectre du prêtre-archéologue.

Seulement, une voix grêle, diluée, flottante, et dont le timbre me restera pour jamais au fond de l'oreille et de la mémoire, vint expirer, en lointain écho, ces paroles ailées, faibles comme un souffle, timides comme un aveu :

— Jour venu ! Adieu !! Souviens-toi !!!

Et je n'entendis plus rien... rien... rien... qu'un puissant accord longuement soutenu sur un clavier d'orgue, des voix merveilleusement belles, des notes expressives de violons, une grande rumeur d'orchestre roulant un flot d'harmonie, comme un ressac sur une grève sonore, des cuivres soutenant les notes basses et lentes d'une musique écrite par quelque auteur célèbre.

J'ouvris de grands yeux cette fois, des yeux bien éveillés, que les lumières éblouissantes des gazeliers aveuglèrent... et je me retrouvai scandaleusement assis au fond d'un banc, à Notre-Dame de Québec, tandis que mes voisins, dévotement agenouillés, priaient avec ferveur.

L'on chantait au chœur de l'orgue une phrase de l'*Agnus Dei* et l'orchestre, en guise d'accompagnement, jouait sur ses premiers violons un délicieux motif de berceuse, charmeur, endormant, d'un effet irrésistible sur des auditeurs bien disposés et bien assis.

Cette œuvre magistrale avait ceci de particulier que l'accompagnement d'orchestre faisait entendre une mélodie identique au *Kyrie* et au *Dona nobis pacem*. La berceuse, qui m'avait endormi avec les premières stances musicales du *Kyrie*, m'éveillait maintenant au rythme somnolent de ces mêmes mesures. Cette singularité confirmait, d'ailleurs, l'exactitude d'une vieille expérience physiologique sur les phénomènes naturels du sommeil, savoir : que le son de paroles habituelles, l'accent connu, le timbre d'une voix familière, le nom du dormeur prononcé, même à voix basse, l'éveillent plus vite que l'éclat d'un grand bruit.

Vous savez maintenant, lecteurs, quel rêve historique a traversé cette nuit-là mon sommeil ; pourquoi et comment *Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* est devenue le sujet et le titre de mon premier essai littéraire.







MONUMENT DE JACQUES CARTIER A SAINT-MALO.

APPENDICE

PRÉFACE

(Note pour la page 6.)

D'importantes archives de notre histoire ont été relevées depuis cinquante ans.

Tout d'abord, dès 1843, la Société Littéraire et Historique de Québec édita la *Relation des Voyages de Jacques Cartier*. Onze ans plus tard (1854), le gouvernement du Canada (ministère McNab-Morin) publiait une nouvelle édition des *Edits et Ordonnances du Conseil Supérieur de la Nouvelle-France* (1). Subséquemment (1858) l'administration McNab-Taché édita les fameuses archives nationales *Relations des Jésuites*. Deux archéologues éminents, MM. les abbés Bois et Laverdière, dirigèrent l'impression de ce travail gigantesque, laquelle fut exécutée par l'établissement typographique *A. Côté & C^o*.

En 1868, la maison Desbarats publiait, à Ottawa, les *Œuvres de Champlain*, monument impérissable élevé à la mémoire du fondateur de notre ville par le soin filial des bibliophiles Laverdière et Casgrain.

La première impression typographique de cet ouvrage célèbre a été exécutée sous la surveillance de M. l'abbé Laverdière, dans l'ancien secrétariat de l'archevêché de Québec, au Séminaire de Québec.

En 1871, aux ateliers de M. Léger Brousseau, éditeur-proprétaire du *Courrier du Canada*, Laverdière et Casgrain publièrent encore *Le Journal des Jésuites*.

En 1883, la Législature de Québec prit sous ses auspices la publication d'une collection de manuscrits relatifs à l'*Histoire de la Nouvelle-France* (quatre volumes in-octavo). Cette publication a été terminée en 1885 (2).

En 1886, et sous le patronage de cette même Assemblée Législative, le gouvernement de Québec édita les *Jugements et Délibérations du Conseil Supérieur de la Nouvelle-France*. En même temps, la

1. Cette édition était de beaucoup plus complète que la première publiée en 1803.

2. « Collection de Manuscrits contenant Lettres, Mémoires et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France, recueillis aux Archives de la Province de Québec ou copiés à l'étranger ». — Québec — Imprimerie *A. Côté et Cie*.

Société Historique de Montréal publiait le *Livre d'Ordres du Chevalier de Lévis*, ouvrage précieux s'il en fut jamais, et qui corrobore une *Relation de la Guerre de Sept ans en Amérique*, écrite par ce même chevalier de Lévis. Cette perle archéologique, actuellement en la possession de M. l'abbé Verreau, appartenait à la collection Viger de fameuse et savante mémoire (1).

CHAPITRE PREMIER.

(Note pour la page 85.)

« L'automne de 1535 vit donc arriver les premiers blancs qui soient venus à Québec (14 septembre 1535). Ils se firent un retranchement sur la rive gauche de la petite rivière Lairet, près de l'endroit où celle-ci se jette dans la rivière Saint-Charles, vis-à-vis la Pointe-aux-Lièvres. Ils hivernèrent dans cet endroit, à l'abri de deux de leurs vaisseaux, la *Grande Hermine* et la *Petite Hermine*, et de leur retranchement.

« Le 3 mai 1536, Jacques Cartier fit planter, à ce même endroit, une grande croix d'environ trente-cinq pieds de hauteur, au croisil-

1. La *Société Historique de Montréal* a publié plusieurs autres documents de grande valeur, entre autres : *Les Véritables motifs des Messieurs et Dames de Notre-Dame de Montréal, pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France*; une traduction du *Voyage de Kalin au Canada*, etc., etc., etc.

M. Verreau, en 1873 et en 1874, et plus tard M. Brynmner, ont fait à Londres, à Paris et à Rome des recherches importantes qui ont permis d'augmenter considérablement la collection des archives historiques. Le rapport de M. Brynmner (*Rapport sur les Archives Canadiennes, par Douglas Brynmner, archivist, 1885*) contient l'analyse de l'immense collection Haldimand copiée au *British Museum* et dont une partie avait déjà été obtenue par les soins de M. l'abbé Verreau et appartient maintenant à la Société Historique de Montréal.

M. G. B. Faribault, avocat de Québec, bibliophile éminent, publiait en 1837, un catalogue des ouvrages sur l'histoire de l'Amérique et en particulier sur celle du Canada, de la Louisiane et de l'Acadie. Le nombre des ouvrages ainsi catalogués s'élevait à 969. Cette statistique nous donne une idée approximative des richesses archéologiques du Canada à cette époque. Les inestimables travaux de l'illustre érudit furent irréparablement anéantis par l'incendie du parlement à Montréal, la nuit du 25 avril 1849 par les émeutiers protestants orangistes. « En un instant ce bel édifice devint la proie des flammes avec les archives de la province, les deux bibliothèques qui renfermaient *vingt-deux mille volumes*. Le Canada perdit dans cette conflagration des livres rares et précieux et la belle collection d'ouvrages sur l'Amérique (seize cents volumes) formée par M. Faribault après les plus pénibles efforts. Les pertes furent estimées à plus de \$40.000.000 ».

Louis P. Turcotte, *Le Canada sous l'Union*, page 112, tome Ier.

lon de laquelle il fit attacher un écusson aux armes de France avec l'inscription suivante : *Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex, regnat.*

« Quatre-vingt-dix ans plus tard, l'emplacement du premier hivernement des Français sur la terre canadienne devint celui du premier monastère des missionnaires Jésuites. Ceux-ci en prirent possession dans une cérémonie solennelle qui eut lieu le 23 septembre 1625. « Ce lieu, dit le P. Martin, portait le nom de fort Jacques-Cartier, en mémoire de ce navigateur célèbre qui l'avait illustré quatre-vingt-dix ans auparavant par son courage et sa piété... Il était situé tout près du couvent (des Récollets), mais de l'autre côté de la rivière Saint-Charles, au point où le Lairet lui verse le tribut de ses eaux. »

« Ainsi, un triple souvenir s'attache à la pointe de terre située au confluent de la rivière Saint-Charles et de la rivière Lairet :

« C'est l'emplacement du premier hivernement des blancs sur la terre du Canada ;

« C'est le lieu où Cartier fit arborer le signe de la Rédemption, en face de l'antique Stadaconé (1) ;

« C'est le coin du sol canadien d'où partirent les premiers héros de cette grande épopée qui s'appelle les Missions des Jésuites dans la Nouvelle-France (2). »

C'est à cet endroit même que le comité littéraire et historique du Cercle Catholique de Québec fit élever, avec l'aide d'une souscription nationale, un monument à la France colonisatrice et chrétienne, au découvreur du Canada et à ses missionnaires martyrs. Le dessin de ce monument est de M. Eugène-Etienne Taché, l'artiste instruit et inspiré qui a doté Québec de si beaux monuments architectoniques.

L'inauguration du monument JACQUES-CARTIER eut lieu le 24 juin 1889, jour de la fête nationale des Canadiens français, au milieu d'un immense concours de peuple (3).

1. Lors de son premier voyage, Cartier avait planté une croix à l'entrée du Bassin de Gaspé (le 24 juillet 1534). L'année suivante, en revenant d'Hochelega, il fit planter une deuxième croix sur une des îles de l'embouchure de la Rivière Saint-Maurice (le 7 octobre 1535). Ce ne fut que le 3 mai 1536, fête de l'Invention de la Sainte-Croix, trois jours avant son départ pour la France, que fut érigée la grande croix historique de Stadaconé, au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet.

2. Extrait d'une *Chronique* publiée, par M. Ernest Gagnon, dans *Les Nouvelles Soirées Canadiennes*, livraison du mois d'août 1882.

3. La deuxième édition — 1890 — d'*Une Fête de Noël sous Jacques Cartier*, pages 277, 278, 279, donne la description technique du monument Jacques-Cartier. — *Note de l'éditeur.*

CHAPITRE DEUXIÈME.

(Voir page 88.)

A propos du tonnage des vaisseaux de Jacques Cartier, il faut bien remarquer que le tonneau d'alors n'était pas le tonneau d'aujourd'hui le système de jaugeage étant bien différent. Dix tonneaux, capacité de l'Émérillon, équivalaient à environ trente tonneaux d'aujourd'hui. Or la galiote de Cartier jaugeait quarante tonneaux, c'est-à-dire, cent vingt de nos tonneaux actuels.

M. de Voutron, en 1716, commandant le *Saint-François*, écrivait de La Rochelle même, où avait habité Jean Alfonse le célèbre pilote saintongeais, contemporain de Jacques Cartier :

« J'ay esté sept fois en Canada, et quoyque je m'en sois bien tiré, » j'ose assurer que le plus favorable de ces voyages m'a donné plus » de cheveux blancs que tous ceux que j'ai faits ailleurs.

« Dans tous les endroits où l'on navigue ordinairement, on ne » souffre point et l'on ne risque pas comme en Canada. C'est un » tourment continuel de corps et d'esprit.

« J'y ay profité de l'avantage de connoistre que le plus habile » ne doit pas compter sur la science. »

Si les difficultés de la navigation du Canada étaient telles encore après un siècle de fréquentation continue, quelles ne devaient-elles pas être au début, lorsque Jean Alfonse en écrivait le routier dans le plus grand détail ?

Nous ne pouvons donc trop faire attention à ces paroles d'un capitaine de vaisseau, dites près de deux siècles après l'ouverture de la navigation du Saint-Laurent par Jean Alfonse et Jacques Cartier.

Pierre Margry, *Les Navigations Françaises et la Révolution Maritime* du XIV^e au XVI^e siècle, IV, *Le chemin de la Chine et les Pilotes de Pantagruel* : pages 324 et 325.

« On ne peut se défendre de faire remarquer avec quelle prudence, quel tact, quel jugement admirable, et en même temps avec » quel courage, Jacques Cartier pénétra dans des pays ignorés, sans » accident, quoique avec de très faibles moyens. En examinant sa » conduite, on ne le trouve pas seulement un grand navigateur. » mais un habile politique, un observateur puissant, un maître accompli dans l'art de se préparer les voies au milieu des popu-

» lations inconnues. Que l'on compare de près cette conduite avec
 » celles des Cortez et des Pizarre, et l'on verra que, la question
 » d'humanité laissée de côté, quoiqu'elle vaille assurément la peine
 » d'être prise en considération, ce n'est pas à ceux-ci qu'est l'avan-
 » tage. »

Léon Guérin, *Les Navigateurs Français*, page 80.

(Voir page 92.)

« L'expédition — (celle de 1535) — était accompagnée de deux
 « chapelains *Dom* Guillaume Le Breton et de *Dom* Anthoine ».

Ferland, *Histoire du Canada*, ch. I^{er}, page 22.

Ce titre de *Dom* fait présumer que ces deux prêtres étaient des
 religieux bénédictins.

« Le 26 juin 1615 le Père Récollet Jean Dolbeau célébrait à Qué-
 « bec, au son de la petite artillerie de l'*habitation*, la première messe
 « qui ait été dite depuis l'époque de Jacques Cartier ».

Laverdière, *Histoire du Canada*, ch. II, page 37.

L'abbé Faillon, dans une longue et savante dissertation, répond
 dans l'affirmative à ceux qui lui demandent si Jacques Cartier avait
 des aumôniers lors de son *second* voyage au Canada. Leurs noms,
 d'ailleurs, sont inscrits sur le rôle d'équipage que Jehan Pouillet
 présenta à la Communauté de Ville de Saint-Malo, à sa réunion du
 31 mars 1535.

Les extraits suivants de la Relation du *Second Voyage de Jacques
 Cartier*, confirment absolument cette opinion.

« Le septième jour du dict mois, jour de Notre-Dame — (7 août
 « 1535, samedi) — après avoir ouï la messe, nous partismes de la
 « dite Isle — (Ile aux Coudres) — pour aller amont le dit fleuve ».

Page 33 de l'édition de 1843; verso du feuillet 12 de l'édition de
 1545.

« Ils — (*les interprètes*) — répondirent que leur dieu nommé Cu-
 « dragny avait parlé à Hochelaga et que les trois hommes devant
 « ditz — (*ci-haut mentionnés*) — étaient venus de par luy leur an-
 « noncer les nouvelles qu'il y avaient tant de glaces et de neiges
 « qu'ilz mourraient tous. Desquelles paroles nous prîmes tous à
 « rire, et leur dire que leur dieu Cudragny n'était que ung sot et
 « qu'il ne scavait ce qu'il disait et qu'ils le disent à ses messagiers

« et que Jésus les garderait bien de froid s'ilz luy voulaient croire. « Lors le dit Taiguragny et son compagnon demandèrent au dict « Capitaine s'il avait parlé à Jésus, et il respondi que ses prêtres « y avaient parlé et qu'il ferait beau temps ». — (pour aller à Hochelaga.)

Page 39 de l'édition de 1843 et feuillet 19 de l'édition de 1545.

« Notre cappitaine voyant la pitié et maladie ainsi esmeue, feist « mettre le monde en prières et oraisons et feist porter ung ymage « en remembrance de la Vierge Marie contre ung arbre distant de « nostre fort d'ung traict d'arc les travers — (à travers) — les neiges « et glaces. Et ordonna que le dimenche en suyvant l'on dirait au « dict lieu la messe. Et que tous ceulx qui pourraient cheminer, tant « sains que malades, yraient à la procession chantant les sept « psaulmes de David avec la letanie, en priant la dicte vierge qu'il « luy pleust prier son cher Enfant qu'il eust pitié de nous. La messe « dicte et célébrée devant la dicte ymage, se feist le cappitaine péle- « rin à Notre-Dame de Roquemado — (Roc Amadour) — promettant « y aller si Dieu luy donnait grâce de retourner en France ». Cette messe fut célébrée en février 1536.

Page 57 de l'édition de 1843 et feuillet 35, recto et verso, de l'édition de 1545.

(Voir page 95.)

La route de l'Ouest ! la route de l'Ouest ! telle était la préoccupation dominante, l'idée fixe, unique, obstinée, de tous les découvreurs. La crainte d'une concurrence inattendue dans la recherche des richesses dont on se promettait la possession exclusive, l'espoir d'arriver premier aux contrées du Japon, de la Chine et aux Indes d'Asie avaient à ce point détraqué les cerveaux que Christophe Colomb lui-même s'ingéniait à retrouver dans l'archipel des Antilles le Zipangu et les domaines du grand quâan du Katay signalés dans une carte de Toscanelli. Le grand titre des ouvrages de Jacques Cartier donne une preuve éclatante de cette illusion géographique : *Brief récit et succincte narration de la navigation faicte ES-VSLES de Canada, Hochelaga et Saguenay et autres, avec particulières meurs, langage et cérémonies des habitans d'icelles ; fort détectable à voir.* L'espoir du lucre, l'éternel *auri sacra fames*, avait provoqué ces expéditions héroïques légendaires des trois premiers siècles de l'âge

moderne, expéditions dont les périls n'avaient d'égal que l'audace des équipages.

Voici les noms des prédécesseurs de Jacques Cartier dans les explorations tentées au Nord de l'Amérique à la recherche d'un passage vers l'Ouest :

Jean Cabot, de Venise, 1494; Sébastien Cabot, fils du précédent, 1498; Gaspard Cortéreal, 1500; Michel Cortéreal, 1502; Jean Gonçalves, Jean et François Fernandès, 1501, 1503, 1504 et 1505; Jean Denys de Honfleur et Camart de Rouen, 1506; Thomas Aubert, 1508; Le baron De Lery et De Saint Just, 1518; le florentin Jean Verrazano, 1523; Gomez de Porto, 1525; Jean Rut, 1527; Pierres Crignon, 1529; Jacques Cartier, 1534, 1535, 1541, 1543.

Liste préparée sur l'*Introduction historique aux voyages de Jacques Cartier* par M. D'Avezac.

(Voir page 96.)

« Sur le récit que fit Cartier de son voyage (celui de 1534) le roi François 1^{er}, ordonna d'armer et d'équiper pour quinze mois trois navires dont il lui conféra le commandement par une commission datée du 15 octobre 1534. Cette fois (expédition de 1535) il (Jacques Cartier) joignit au titre de *capitaine* celui de *pilote du roi*. »

Nouvelle Biographie Générale par Firmin Didot Frères, édition de 1855, tome 8, page 906 au nom de Cartier (Jacques).

L'*Histoire des Canadiens-français* de M. Benjamin Sulte donne le mot *Macé* au lieu de *Marc*, ce qui est conforme au texte de l'édition rarissime (1545) du Voyage de Jacques Cartier, 1535-36 : voir feuillet 32.

Marc ou Macé Jalobert avait épousé Allizon Des Granches, sœur de la femme de Jacques Cartier.

Sulte, *Histoire des Canadiens-français*, Tome 1^{er}, page 12.

Jacques Cartier avait épousé Catherine Des Granches, fille de Jacques Des Granches, connétable de la ville et cité de Saint-Malo.

Brève et succincte narration historique par M. D'Avezac, verso du feuillet 14, précédant la narration du Voyage de Jacques Cartier, 1535-36.

Ni Ferland, ni Garneau, ni Benjamin Sulte ne mentionnent le nom de *Jehan Poulllet*. On le trouve seulement dans la *Relation du Second Voyage de Jacques Cartier*, 1535-36 recto du feuillet 22, édition de 1545.

Jacques Maingard, Michel Maingard, Raoullet Maingard et Pierre Maingard, dont les noms apparaissent au rôle d'équipage, sont les quatre fils de Guillaume Maingard, le parrain de Jacques Cartier.

(Voir page 98.)

Rôle d'Equipage de l'Expédition de 1535, présenté par Jehan Poulet à la réunion de la Communauté de ville de Saint-Malo, à la Baie Sainct Jehan, mercredi, le trente-unième jour de mars 1535.

L'incertion des dicts maistres compaignons mariniers et pillotes sensuyvent :

Jacques Cartier, capitaine ; Thomas Fourmont, maistre de la nef ; Guillaume Le Breton Bastille, cappitaine et pilote du galion ; Jacques Maingard, maistre du galion ; Marc Jalobert, cappitaine et pillote du *Correlicu* ; Guillaume Le Marié, maistre du *Courlicu* ; Laurens Boulain, Etienne Nouel, Pierre Esmery, dict Talbot, Michel Hervé, Etienne Princevel, Michel Audiepvre, Bertrand Sambost, Richard Le Bay, Lucas Fannmys, François Guitault, apoticaire ; Georget Mabile, Guillaume Séquart, charpentier ; Robin Le Tort, Samson Ripault, barbier ; François Guillot, Guillaume Esnault, charpentier ; Jehan Dabin, charpentier ; Jehan Duvert, charpentier ; Julien Golet, Thomas Boulain, Michel Phelipot, Jehan Hamel, Jehan Fleury, Guillaume Guilbert, Colas Barbe, Laurens Gaillot, Guillaume Bochier, Michel Eon, Jehan Anthoine, Michel Maingard, Jehan Maryen, Bertrand Avril, Gilles Stuffin, Geoffroy Ollivier, Guillaume de Guernezé, Eustache Grossin, Guillaume Allierte, Jehan Ravy, Pierre Marquier, trompette ; Guillaume Legentilhomme, Raoullet Maingard, François Duault, Hervé Henry, Yvon Legal, Anthoine Alierte, Jehan Colas, Jacques Poinsault, Dom Guillaume Le Breton, Dom Anthoine, Philipés Thomas, charpentier ; Jacques Duboy, Jullien Plantirnet, Jehan Go, Jehan Legentilhomme, Michel Douquais, charpentier ; Jehan Aismery, charpentier ; Pierre Maingart, Lucas Clavier, Goulset Riou, Jehan Jacques Morbihen, Pierre Nyel, Legendre Estienne Leblanc, Jehan Pierres, Jehan Coumyin, Anthoine Desgranches, Loys Douayrer, Pierres Coupeaulx, Pierres Jonchée.

Ce rôle d'équipage est textuellement copié des *Documents inédits sur Jacques Cartier et le Canada*, communiqués par M. Alfred Ramé, de Rennes et faisant suite à la Relation du *Premier Voyage de Jacques Cartier* en 1534 d'après l'édition de 1598, pages 10, 11 et 12.

Paris. — Librairie Tross, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, 1865.

Les noms de *Charles Gaillot* et *De Goyelle* n'apparaissent pas sur le rôle d'équipage signé le 31 mars 1535. On les trouve sur la liste publiée par M. Benjamin Sulte dans son *Histoire des Canadiens-français*, Vol. I, page 12. Si l'on en croit l'ouvrage de M. James Lemoine, *Picturesque Québec* (1), ces deux noms, et cinq autres, auraient été ajoutés aux 74 noms inscrits sur la *Liste de l'Équipage de Jacques Cartier*, conservée dans les archives de Saint-Malo, et revue avec soin sur le *fac-simile* par M. l'abbé C.-H. Laverdière. Voici quels sont ces sept noms :

Jehan Goyon, Charles Gaillot, Claude de Pontbrians, Charles de la Pommeraye, Jean Poulllet, Philippe Rougemont, De Goyelle.

Les équipages réunis des trois vaisseaux de Jacques Cartier, y compris leurs officiers et les gentilshommes de Saint-Malo, volontaires de l'expédition, donnaient un effectif de *cent dix* hommes. Or, le rôle d'équipage ne compte que soixante-quatorze signatures de marins. Si l'on y ajoute les noms des gentilshommes, Claude de Pontbriand, fils du Seigneur de Montcevelles et Echanson de Monseigneur le Dauphin, Charles de la Pommeraye, Jean Garnier de Chambeaulx, Garnier de Chambeaulx, Jean Poulllet et Jean Goyon, l'on atteint le chiffre de quatre-vingts personnes. Si l'on y ajoute encore le nom de *Philippe Rougemont*, le seul des vingt-cinq à trente victimes du scorbut nommé par la relation de Jacques Cartier, celui de *De Goyelle*, un autre mort du *mal de terre* que Charlevoix nomme dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, enfin celui de *Charles Gaillot* que M. Benjamin Sulte, dans son *Histoire des Canadiens-français*, nous dit être le secrétaire de Jacques Cartier, il se fait que le grand total des expéditionnaires connus s'arrête à 83. Il nous manque donc 27 autres noms pour atteindre le chiffre 110.

Comment expliquer cette lacune? On a cherché à s'en rendre compte en disant que ce rôle d'équipage n'est qu'une liste de matelots rédigée au retour de l'expédition de 1535.

Dans son *Histoire des Canadiens-français*, M. Benjamin Sulte dit, à la page 13 du tome I^{er} :

« L'hivernage de Cartier à Sainte-Croix — (1535-1536) — est

1. « The subsequent seven signatures were added in the answer to the « Quebec Prize Historical Questions submitted in 1879: Jean Gouyon, Charles Gaillot, Claude de Pontbrians, Charles de la Pommeraye, Jean Poulllet, « Philippe Rougemont, De Goyelle ». *Picturesque Quebec*, appendix, page 183.

surtout remarquable par la maladie qui décima ses hommes. C'était une espèce de scorbut appelé plus tard *mal de terre* mais qu'on pourrait qualifier plus proprement de *mal de mer*, parce que, selon toute évidence, il provenait des vieilles salaisons que portaient les vaisseaux. Pour n'avoir pas su se nourrir de viandes fraîches que pouvait produire la chasse, les marins perdirent 25 ou 30 hommes des leurs, *ceux-là même qui probablement manquent à la liste que nous possédons*, car les trois équipages s'élevaient à cent dix hommes. Les autres malades furent guéris par les Sauvages qui leur firent boire à cet effet une décoction d'épinette blanche ».

Malheureusement, cette explication est en contradiction flagrante avec les *Documents inédits* que nous possédons sur Jacques Cartier. Ce rôle d'équipage fut présenté par Jean Poulet, à la Communauté de Ville de Saint-Malo, à sa réunion du 31 mars 1535. Les archives publiées en 1865 par M. Alfred Ramé, de Rennes, le disent en toutes lettres. — (Voir pages 8 et 9 des *Documents inédits* publiés à la suite de la Relation du Voyage de Jacques Cartier en 1534.) — Plus et mieux que cela, nous savons qu'à cette séance mémorable de la Communauté de Ville de Saint-Malo (?), Jehan Poulet en produisant le rôle d'équipage, lequel portait alors *soixante et quatorze signatures*, se réserva le droit de récuser jusqu'à trente des mariniérs inscrits et de les remplacer par d'autres de son choix.

« Et icelly Poulet a aparé le rôle et nombre des compagnons

1. En lisant les noms des personnes présentes à la Réunion de la Communauté de la ville de Saint-Malo, le lundi huitième de feubvrier, l'an mil cinq cents XXXIII je trouve ceux-ci, que vraiment on dirait empruntés à l'*Almanach des Adresses de Québec*, tant ils ont une orthographe contemporaine : Guillaume Deschamps, Etienne Picot, Pierres Gosselin, Francoys Martin, Robin Gauthier le Jeune, Estienne Gilbert, Jacques Martinet, Martin Patrix, Alain Patrix, Yvon Morel, Guillaume Martin Lalonde, Hamon, Gauthier, Bertrand Picot, et plusieurs autres des bourgeois congrégés (*réunis*) et assemblés comme dict est.

Le gouverneur et lieutenant-général pour le Roy en Bourgogne et pour Mgr le Dauphin de Normandie se nommait *Philippe Chabot*.

Je lis encore, au procès-verbal de la Réunion de la Communauté de Ville de Saint-Malo, tenue le 31 mars 1535 -- séance à laquelle fut présenté le rôle d'équipage de l'expédition de Jacques Cartier -- les noms suivants des bourgeois du temps.

Comme il est facile de s'en convaincre, ils ont une orthographe moderne : Jacques Martinet, Pierres Hamelin, Guillaume Pepin, Guillaume Saint-Maurs, Pierres Colin, Pierres May, etc.

Extrait de l'*Appendice au voyage de Jacques Cartier 1534. Documents inédits*, Vol. 1^{er}, Alfred Ramé, pages 5, 6, 7, 8 et 9.

« que le dict Cartier a prins pour la dicte navigation, et a esté (mis « entre nos mains ?) pour incerer cy dessous, et a, icelly Poulet « protesté de en dynyer du nombre de XXV à trante et de prendre « d'autres à son chouaix. »

Documents inédits sur Jacques Cartier, page 9, faisant suite à la relation du Voyage de Jacques Cartier en 1534, édition de 1598 et collection de Ramusio.

On remarquera que ce rôle d'équipage porte la date du 31 mars 1535 et qu'il s'écoula plus de six semaines entre le jour de sa présentation à la Communauté de Ville et le départ de la flottille qui mit à la voile et quitta Saint-Malo le 19 mai 1535. N'est-il pas à présumer que, durant cet intervalle de temps, le rôle d'équipage fut modifié en quelque façon, et, tour à tour, amplifié ou amoindri ? Il est encore probable que Jean Poulet n'abusa pas de son privilège et qu'il ne l'appliqua qu'à moitié, c'est-à-dire que, loin de récuser aucun des matelots inscrits sur le rôle d'équipage, il se contenta d'ajouter de vingt-cinq à trente mariniers de son choix aux 74 bons compagnons déjà acceptés. Cette supposition, qui est mienne, expliquerait suffisamment, à mon sens, ce nombre de *cent dix hommes* composant l'expédition.

Le rôle d'équipage présenté par Jean Poulet le 31 mars 1535, à la réunion de la Communauté de Ville est demeuré de record dans les archives de Saint-Malo. Les nouvelles recrues de Jean Poulet (s'il en engagea aucune) ne le signèrent pas. Et pour cause; car il n'est pas permis d'altérer en aucune manière un document officiel qui demeure de record. N'empêche qu'elles durent signer un double de ce rôle d'équipage que l'on tint ouvert jusqu'au départ, probablement au bord de la *Grande Hermine*. Ce document, comme bien d'autres, ne nous serait pas parvenu.

Un dernier point à noter au sujet des compagnons de Jacques Cartier est l'orthographe de leurs noms et prénoms. Elle diffère étrangement et rien ne peut expliquer ces contradictions flagrantes que la mauvaise écriture des documents originaux devenue presque illisible.

Nous possédons six copies du *Rôle d'Equipage* de l'expédition de 1535. La *première* est de M. Alfred Ramé, publiée par Tross; la *seconde* est de M. de la Borderie, publiée dans le *Collectionneur Breton*; la *troisième* de M. l'abbé C.-H. Laverdière, conservée à la bibliothèque de l'université Laval, à Québec; la *quatrième*, de M. Benjamin Sulte, publiée dans son *Histoire des Canadiens-fran-*

çais ; la *cinquième*, de M. Joüon des Longrais, publiée, en 1888, dans son *Jacques Cartier* ; la *sixième* enfin, de M. le Dr N. E. Dionne, publiée en 1889, dans son *Jacques Cartier*.

Pour donner au lecteur une idée de leurs différences orthographiques, voici, placés en regard, quelques noms empruntés aux listes de MM. Alfred Ramé et Joüon des Longrais :

D'après M. Alfred Ramé.

Richard Le Bay,
Estienne Princevel,
Lucas Fammys,
Colas Barbe,
Gilles Stullin,
Guillaume Allierte
Jacques Poinault,
Jullien Plantirnet,
Michel Douquais,
Goulset Riou,
Louys Douayrer,
Bertrand Sambost,
Jehan Ravy,
Jehan Duvert,
Marc Jalobert,
Jehan Jacques Morbihen.

D'après M. Joüon de Longrais

Richard Cobaz,
Estienne Pommerel,
Lucas Saumur,
Colas Barbé,
Gilles Ruffin,
Guillaume Alliecte,
Jacques Prinsault,
Jullien Plancouet,
Michel Donquan (1),
Goulhet Riou,
Louys Douayren,
Briend Sauboscq *alias* Saubaalt,
Jehan Davy,
Jehan du Nort,
Macé Jalobert,
Jehan Jac, de Morbihen.

Libre aux experts en écritures de prononcer, au risque et péril de leur réputation de paléographes, entre Messieurs Alfred Ramé et Joüon de Longrais. J'estime cependant qu'il serait très dangereux de choisir, car il me semble impossible d'attribuer à l'une ou à l'autre de ces deux listes contradictoires une exactitude orthographique absolue. Plus je les étudie et plus je m'arrête à la conclusion qu'elles se corrigent mutuellement. Mais sur quels noms ?

Sans doute *Plancouet* me paraît avoir un meilleur accent breton que *Plantirnet*, *Saumur* que *Fammys*, *Pommerel* que *Reumével* ; mais, d'autre part, Bertrand Sambost ne vaut-il pas Briend Sauboscq ? Et qui osera choisir, je le répète, entre *Barbe* et *Barbé*,

1. Ce Michel *Douquais* ou *Donquan* était, paraît-il, un Irlandais, et s'appelait, de son véritable nom : *Michael Duncan* ; lequel nom, prononcé à la française, donnerait bien cette orthographe *Donquan*.

Allierte et Alliecte, Poinsault et Prinsault, Douayrer et Douayren, Ravy et Davy? Toute la différence de ces cinq noms tient dans une lettre, une seule lettre, mal écrite évidemment puisqu'elle soulève une discussion de lecture. Mais qui a mal lu : Alfred Ramé ou Joüon de Longrais ?

Quant aux « bonnes raisons » des paléographes de lire également bien dans un même griffonnage *Lebay* et *Cobaz*, ou *Fammys* et *Saumur* ou *Du Vert* et *Du Nort*, et à leurs prétentions, encore meilleures, de nous le faire admettre, elles m'amuse beaucoup, mais davantage me laissent incrédule.

Voilà pourquoi, dans cette incertitude, je m'en suis tenu à l'orthographe de la liste telle que publiée par Alfred Ramé, comme je m'en suis également rapporté à la version de ce paléographe pour le texte du « *brief récit et succincte narration de la navigation faite en 1535-36 par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres.* »

Une autre question que les critiques d'histoire se posent en étudiant le *Rôle d'équipage* de l'expédition de 1535 est celle-ci : Comment cette archive, absolument obscure, et plus que tricentenaire, nous a-t-elle été conservée ? Et quel est le secret de cette exceptionnelle bonne fortune ? Car, encore une fois, ce n'est pas son importance documentaire qui lui a valu d'être gardée avec un soin jaloux, de préférence à tant d'autres inestimables cartulaires irrémédiablement perdus.

La réponse à cette question se trouve peut-être dans le petit fait que voici.

En 1534, l'année du premier voyage des *descouvertes* de Jacques Cartier, les alarmistes de Saint-Malo représentèrent la future expédition sous des couleurs tellement sombres que la moitié du personnel des équipages déserta l'avant-veille du départ, fixé au 20 avril. On s'imagine facilement l'embarras de Cartier et le mal qu'il se donna pour remplacer les disparus et mettre à la voile à l'heure dite.

Aussi, l'année suivante, 1535, le capitaine-découvreur, soucieux de prévenir la répétition d'un semblable ennui, obtint de François I^{er} une ordonnance royale menaçant d'emprisonnement, voire même des galères, quiconque embaucherait sès matelots. Et afin que personne ne s'y trompât, ou ne vint à plaider ignorance, il fit afficher le *rôle d'équipage* aux portes de Saint-Malo et dans tous les ports de la Bretagne.

La conservation de ce document dans les archives s'expliquerait donc par le nombre de ces copies, lequel nombre dut être considérable. Une seule a échappé au naufrage du temps ! L'événement en est heureux pour l'histoire du Canada.

CHAPITRE QUATRIÈME.

(Voir page 182.)

Le lundi, 14 septembre 1835, trois centième anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier à Stadaconé, plusieurs citoyens de la ville de Québec se réunirent et assistèrent à l'érection d'une croix commémorative, placée en face de la porte centrale de l'Hôpital de la Marine (1).

Cette croix portait l'inscription suivante :

ÉRIGÉE LE 14^{ME} JOUR DE SEPTEMBRE 1835 ;
EN MÉMOIRE DU DÉBARQUEMENT DU CÉLÈBRE NAVIGATEUR
JACQUES QUARTIER, NATIF DE SAINT-MALO, LE
JOUR DE L'EXALTATION DE LA S^{ME}-CROIX,
LE XIV SEPTEMBRE, A. D. 1535.

Quelques jours après la cérémonie les citoyens présents se réunirent dans une des salles de l'Hôpital de la Marine et votèrent, à l'unanimité des suffrages, une résolution statuant l'érection d'un monument, sur une des rives de la Rivière Saint-Charles, « en vue de perpétuer le souvenir d'un événement aussi remarquable dans les fastes de notre histoire ».

Malheureusement, on s'en tint à la résolution pompeuse du 26 septembre 1835, et l'on ne donna pas de suite à ce projet qui ne fut repris et mené à bonne fin que cinquante-quatre ans plus tard ! *Festina lente!* a dit Horace. Effectivement, le 24 juin 1889, le Cercle Catholique de Québec inaugura le monument commémoratif du tricentenaire de la découverte du Canada. (Voir page 222.)

(Voir page 182.)

Commentaire sur cette parole du charpentier Séquart :

Et vous croyez que notre capitaine-général, notre Jacques Cartier, le hardi gars de Bretagne, aura sa statue à Stadaconé?...

1. Aujourd'hui (1911) devenu l'*Hospice Saint-Charles*, institution de charité, placée sous le contrôle du gouvernement de Québec.

Il y a vingt ans, le 19 février 1868, le romancier Emile Chevalier publiait un livre qu'il signait d'un beau titre : JACQUES CARTIER.

« Saluez avec moi, s'écriait-il, dans la dédicace de son roman historique, saluez avec moi... le premier découvreur français, un Breton, homme de forte souche, de cœur haut et droit, le premier qui ait baisé cette terre d'Amérique !

« Jacques Cartier ! l'une de nos illustrations. Ah ! le mot est « chétif : un de nos génies, devrais-je dire. Et pas une statue ne « lui a été érigée chez nous ! A lui pas un monument, pas une inscription, pas un symbole de la reconnaissance générale ! O Athéniens ! Athéniens ! En France, il ne se trouve peut-être pas cent « mille personnes sachant qu'il a existé un Jacques Cartier.

« Eh ! bien, ce que je demande pour Jacques Cartier, notre Christophe Colomb à nous Français, l'un de ceux qui devraient faire « marque dans nos annales historiques, l'un des plus ignorés pour « tant, ce que je demande, c'est un monument élevé soit à Saint-Malo, soit à Rennes, soit même à Paris, — pourquoi non ? — « qui transmette désormais à la postérité le souvenir de ce grand « homme. Ce que je demande, pour l'honneur de mes compatriotes, « et au nom d'un million de Français reconnaissants qui, de l'autre « côté de l'Atlantique, béniront notre œuvre, c'est que l'on se mette « à la tête d'un mouvement ayant pour but de rendre à l'un de nos « plus illustres, de nos plus vertueux citoyens, à Jacques Cartier, « l'hommage que la légèreté, plus encore que l'ingratitude, a négligé de lui rendre jusqu'à ce jour.

« Une statue à Jacques Cartier, au découvreur du Canada ! »

La voix d'Emile Chevalier a été entendue, et ses vœux accomplis. Le 23 juillet 1905, à Saint-Malo, on procédait avec une solennité extraordinaire au dévoilement de la statue du Découvreur, œuvre maîtresse du grand sculpteur Georges Bateau. Le Canada français souscrivit cinq mille piastres, entre les mains du fameux poète-chansonnier Théodore Botrel, et l'honorable Adélard Turgeon, ministre du gouvernement de Québec, qu'il représentait à la cérémonie, y prononça un discours vibrant d'une telle éloquence patriotique que l'écho en a retenti par toute la France.

Chez nous, dans la Province de Québec, Jacques Cartier n'a pas été oublié. Nous avons un collège électoral qui porte le nom de *Jacques-Cartier*. Il y a à Montréal une place *Jacques-Cartier* (1) ;

1. Sous la signature d'Hélène Dumont, *La Presse* de Montréal, du 4 mars 1905, publiait ce qui suit :

aussi un carré *Jacques-Cartier* (une banque *Hochelaga*, qui rappelle également son nom), une rue *Jacques-Cartier*, une Ecole normale *Jacques-Cartier*.

Voilà qui est très bien. Montréal aurait eu tort d'oublier Jacques Cartier, ne lui doit-elle pas son nom ?

« Après que nous feusmes yssus (*sortis*) de la dicte ville (*Ho-chelaga*) plusieurs hommes et femmes nous vinrent conduyre sur « la montagne cy-devant dicte, qui est par nous nommée *Mont royal*, distant du dict lieu d'ung quart de lieue. Et nous estant « sur icelle montaigne eusmes veue et cognaissance de plus de trenté « lieues à l'environ (*à l'entour*) d'icelle (1). »

A Québec nous avons une division municipale qui porte le nom de quartier *Jacques-Cartier*, une paroisse, Notre-Dame de *Jacques-Cartier*, un marché *Jacques-Cartier*, une rue *Jacques-Cartier*, très bien nommée celle-là, parce qu'elle traverse dans toute sa longueur la presqu'île de la *Pointe-aux-Lièvres* et nous mène, par le pont Bickell, droit au site de l'hivernage des vaisseaux du Découvreur en 1535-36.

Nous avons encore dans le collège électoral du comté de Québec une paroisse qui porte le nom de Saint-Gabriel de Val-*Cartier* ; puis encore, dans le même comté, le grand lac et le petit lac *Jacques-Cartier*. Enfin la belle et pittoresque rivière *Jacques-Cartier* qui donne son nom à la vallée qu'elle arrose. Elle coule dans trois comtés, Montmorency, Québec, Portneuf, avant de se jeter dans le Saint-Laurent qu'elle atteint près de la paroisse du Cap Santé.

Mais toute cette nomenclature géographique et cadastrale ne suffit pas à la renommée historique du Découvreur, et il est regrettable que l'on ait, en haut lieu, rejeté la proposition du Comité d'histoire et d'archéologie des Fêtes du Tricentenaire de Québec, laquelle

« Si c'est Jacques Cartier qui a découvert notre île, pourquoi n'y a-t-il pas aujourd'hui sa statue, comme Maisonneuve, le fondateur de la cité » ?

Ah ! oui, pourquoi ?... Demandez au Conseil de ville !... La chose a été discutée à maintes reprises, par des hommes sérieux... Vous voyez le résultat : c'est que la statue de Nelson domine encore la situation... et la place dédiée au découvreur français.

Toutefois, ne désespérons pas : la marche du temps et des choses fait parfois que l'harmonie sort de leur discordance.

Dans vingt-cinq ans, nous aurons peut-être une place Nelson, avec un glorieux Jacques Cartier qui la foulera du pied, de son pied de bronze, inamuable et fier comme son souvenir dans nos mémoires ».

1. *Relation*, du second Voyage de Jacques Cartier, verso du feuillet 26 et recto du feuillet 27.

recommandait « l'achat d'une réplique de la statue de Jacques Cartier à Saint-Malo pour l'un des boulevards de Québec-Est ».

LE MANOIR DE JACQUES CARTIER.



Le capitaine Cartier, comme tous les notables bourgeois de Saint-Malo au XVI^e siècle, possédait dans la banlieue de la ville un manoir dont il prenait le nom et où il allait se délasser des fatigues de ses expéditions maritimes. Il figure en effet avec le titre de *sieur de Limoitou* dans la fondation d'un *obit* fait le 29 novembre 1549 à la cathédrale

Ce domaine de Limoitou, situé sur la limite des paroisses de Paramé et de Saint-Coulomb, à mille mètres environ de la côte, est une vraie station de navigateur, établie comme un observatoire au point culminant d'un mamelon qui s'abaisse d'un côté jusqu'à Saint-Ideuc, de l'autre jusqu'à l'Océan. De là, dans la direction de l'étoile polaire, qui l'avait guidé aux plages inconnues du Canada, Cartier voyait la pointe de la Varde, qui n'était pas encore défigurée par les lignes géométriques d'un fort; à droite, il avait le village de Roteneuf et la baie sinueuse qui s'enfonce vers Saint-Coulomb; à gauche, la vaste grève qui s'étend jusqu'au château de Saint-Malo; au-dessus du tout, la mer pour horizon, et, dans le lointain le plus reculé, le profil du cap Frehel, signal cher aux marins qui regagnent le port.

Le manoir de Cartier existait encore presque entier en 1865, et ses proportions modestes n'annonçaient guère la résidence de l'homme qui avait donné au roi de France un royaume plus vaste que la France même. La pénurie, qui s'y montrait jusque dans les vices de construction, et dans le mauvais choix des matériaux, faisait bien

voir qu'à ses expéditions aventureuses le capitaine avait gagné plus de renom que d'argent. Les bâtiments étaient disposés des deux côtés d'une cour carrée, close à ses deux autres extrémités par de grands murs. En homme qui connaît la furie des vents d'Ouest et de Nord sur les côtes de Bretagne, Cartier avait aspecté son logis au Midi et ne lui avait donné qu'un étage sur le rez-de-chaussée. Chaque étage comprenait deux pièces ; en bas, la cuisine et la salle ; en haut, un réduit et la chambre du capitaine. L'escalier, contenu dans une tourelle, faisait saillie sur la cour et rompait la monotonie de la façade. Le pignon du Levant donnait sur le jardin ; à celui du Couchant était accolé un bâtiment plus bas servant d'écurie ; en face, de l'autre côté de la cour, se trouvaient la grange, le pressoir et l'étable. Au centre, un ample puits, avec une belle margelle en granit, fournissait une eau abondante.

On entrait dans la cour, par une grande porte charretière, sans autre ornement qu'un écusson soutenu par deux anges, et placé au point le plus apparent, à la naissance du cintre surbaissé qui couronnait l'entrée. Le champ de l'écusson portait uniquement un franc quartier. C'étaient des armes parlantes. (*Voir fac-similé à la page 237.*)

Derrière le logis, au nord, se trouve le verger. A l'orient, s'étend le jardin, bel enclos aux compartiments carrés et symétriques, sur lesquels ouvre la salle du rez-de-chaussée. Derrière le jardin, une allée de tilleuls de cinquante pas de longueur, promenoir précieux sur cette terre aride. Cette plantation est encore jeune ; elle remplace celle de Cartier, qui tombait de vétusté au commencement du siècle. Ce sont les derniers arbres du pays ; au delà commence la plaine rase, qui bientôt se transforme en sables et aboutit à la mer. De là aussi la vue s'étend sans obstacle sur le bel horizon indiqué plus haut.

Aujourd'hui le manoir de Limoilou et ses dépendances lézardées de toutes parts tombent en ruines. Ils doivent faire place dans un avenir prochain, à une maison de forme plus vulgaire d'aspect, mais de construction plus solide.

« Nos croquis, exécutés en 1865, conserveront au moins le souvenir de l'état ancien des lieux, quand il ne restera plus d'autre trace du séjour du grand navigateur sur ce domaine que le nom de « Portes Cartier », que lui conserve encore la mémoire fidèle des habitants (1).

1. Cf. *Note sur le Manoir de Jacques Cartier* par M. Alfred Ramé, — 1867, librairie Tross, Paris, — pages 69 à 76.



Les réparations dont il est parlé ci-dessus n'ont pas été, heureusement, assez complètes pour enlever entièrement au manoir de l'illustre malouin la physionomie décrite dans le savant ouvrage de M. Ramé.

Les armes de Cartier subsistent toujours sur la porte. La silhouette de la vieille demeure, avec sa tourelle centrale, est restée toujours la même.

C'est donc l'immeuble que l'on appelle encore en France les PORTES CARTIER qui fut la résidence du Découvreur du Canada.

Jacques Cartier possédait de plus, du chef de sa femme, Catherine des Granges, une maison et des jardins dans la ville de Saint-Malo. Elle est située, rue De Buhen, là même où naquirent Chateaubriand en 1769 et Lamennais en 1782.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.	5	
Argument analytique.	13	
PROLOGUE.		
Un causeur d'autrefois.	15	
CHAPITRE PREMIER.		
Les interprètes de Jacques Cartier.	46	
CHAPITRE DEUXIÈME.		
La nef générale: « <i>Grande Hermine</i> ».	86	
CHAPITRE TROISIÈME.		
La petite Hermine.	117	
CHAPITRE QUATRIÈME.		
L'Émérillon.	156	
CHAPITRE CINQUIÈME.		
Un Noël breton.	190	
ÉPILOGUE.		215
Appendice.	221	

